Nifojie Rajàl 1817

DELPHINE,

PAR

MADAME DE STAËL-HOLSTEIN.

TOME PREMIÈRE.

Un homme doit savoir braver l'opinion; une femme s'y soumettre.

MÉLANGES DE MAD. NECKER.

Nouvelle édition revue.

A GENÈVE,
CHEZ J. J. PASCHOUD LIBRAIRE.
AN XI — 1803.

188

PRÉFACE.

Les romans sont de tous les écrits littéraires ceux qui ont le plus de juges; il n'existe presque personne qui n'ait le droit de prononcer sur le mérite d'un roman; les lecteurs mêmes les plus défians et les plus modestes sur leur esprit, ont raison de se confier à leurs impressions. C'est donc une des premières difficultés de ce genre que le succès populaire auquel il doit prétendre.

Une autre non moins grande, c'est qu'on a fait une si grande quantité de romans médiocres, que le commun des hommes est tenté de croire que ces sortes de compositions sont les plus ai-

sées de toutes, tandis que ce sont précisément les essais multipliés dans cette carrière qui ajoutent à sa difficulté; car dans ce genre comme dans tous les autres, les esprits un peu relevés craignent les routes battues, et c'est un obstacle à l'expression des sentimens vrais, que l'importun souvenir des écrits insipides qui nous ont tant parlé des affections du coeur. Enfin le genre en lui-même présente des difficultés effrayantes, et il suffit, pour s'en convaincre, de songer au petit nombre de romans placés dans le rang des ouvrages.

En effet, il faut une grande puissance d'imagination et de sensibilité pour s'identifier avec toutes les situations de la vie, et y conserver ce naturel parfait, sans lequel il n'y a rien de grand, de beau, ni de durable. L'enchaînement des idées peut être soumis à des principes invariables et dont il est toujours possible

de donner une exacte analyse; mais les sentimens ne sont jamais que des inspirations plus ou moins heureuses, et ces inspirations ne sont accordées peut-être qu'aux ames restées dignes de les éprouver. On citera pour combattre cette opinion, quelques hommes d'un grand talent dont la conduite n'a point été morale, mais je crois fermement qu'en examinant leur histoire, on verra que si de fortes passions ont pu les entraîner, des remords profonds les ont cruellement punis; ce n'est pas assez pour que la vie soit estimable, mais c'est assez pour que le coeur n'ait point été dépravé.

On se sentiroit saisi d'une véritable terreur au milieu de la société, s'il n'existoit pas un langage que l'affectation ne pût imiter et que l'esprit à lui seul ne sauroit découvrir. C'est sur-tout dans les romans que cette justesse de ton, si l'on peut s'exprimer ainsi, doit être particu-

lièrement observée; sensibilité exagérée, fierté hors de place, prétention de vertu, toute cette nature de convention qui fatigue si souvent dans le monde, se retrouve dans les romans; et comme on pourroit dire en observant tel ou tel homme, c'est par cette parole, par ce regard, par cet accent qu'il trahit à son insçu les bornes de son esprit ou de son ame; de même dans les fictions, on pourroit montrer, dans quelle situation l'auteur a manqué de sensibilité véritable; dans quel endroit le talent n'a pu suppléer au caractère, et quand l'esprit a vainement cherché ce que l'ame auroit saisi d'un seul jet.

Les événemens ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du coeur humain; il faut conserver dans les événemens assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des

faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfans. Les romans que l'on ne cessera jamais d'admirer, Clarisse, Clémentine, Tom-Jones, la nouvelle Héloïse, Werther etc., ont pour but de révéler ou de retracer une foule de sentimens, dont se compose au fond de l'ame le bonheur ou le malheur de l'existence; ces sentimens que l'on ne dit point, parce qu'ils se trouvent liés avec nos secrets ou avec nos foiblesses, et parce que les hommes passent leur vie avec les hommes, sans se confier jamais mutuellement ce qu'ils éprouvent.

L'histoire ne nous apprend que les grands traits manifestés par la force des circonstances, mais elle ne peut nous faire pénétrer dans les impressions intimes qui, en influant sur la volonté de quelques-uns, ont disposé du sort de tous. Les découvertes en ce genre sont

inépuisables, il n'y a qu'une chose étonnante pour l'esprit humain, c'est lui-même.

The noblest Study of mankind is man.

Cherchons donc toutes les ressources du talent, tous les développemens de l'esprit, dans la connoissance approfondie des affections de l'ame et n'estimons les romans que lorsqu'ils nous paroissent, pour ainsi dire, une sorte de confession, dérobée à ceux qui ont vécu comme à ceux qui vivront.

Observer le coeur humain, c'est montrer à chaque pas l'influence de la morale sur la destinée; il n'y a qu'un secret dans la vie, c'est le bien ou le mal qu'on a fait; il se cache, ce secret, sous mille formes trompeuses; vous souffrez long-tems sans l'avoir mérité, vous prospérez long-tems par des moyens condamnables, mais tout-à-coup votre

sort se décide, le mot de votre énigme se révèle, et ce mot, la conscience l'avoit dit bien avant que le destin l'eût répété. C'est ainsi que l'histoire de l'homme doit être représentée dans les romans; c'est ainsi que les fictions doivent nous expliquer, par nos vertus et nos sentimens, les mystères de notre sort.

Véritable fiction en effet, me dira-t-on, que celle qui seroit ainsi conçue! croyez-vous encore à la morale, à l'amour, à l'élévation de l'ame, enfin à toutes les illusions de ce genre? Et si l'on n'y croyoit pas, que mettroit-on à la place? La corruption et la vulgarité de quelques plaisirs, la sécheresse de l'ame, la bassesse et la perfidie de l'esprit; ce choix hideux en lui-même, est rarement récompensé par le bonheur ou par le succès, mais quand l'un et l'autre en seroient le résultat momentané, ce hasard serviroit seulement à donner à l'homme

vertueux un sentiment de fierté de plus. Si l'histoire avoit représenté les sentimens généreux comme toujours prospères, ils auroient cessé d'être généreux; les spéculateurs s'en seroient bientôt emparés, comme un moyen de faire route. Mais l'incertitude sur ce qui conduit aux splendeurs du monde, et la certitude sur ce qu'exige la morale, est une belle opposition qui honore l'accomplissement du devoir et l'adversité librement préférée.

Je crois donc que les circonstances de la vie, passagères comme elles le sont, nous instruisent moins des vérités durables, que les fictions fondées sur ces vérités; et que les meilleures leçons de la délicatesse et de la fierté peuvent se trouver dans les romans, où les sentimens sont peints avec assez de naturel, pour que vous croyiez assister à la vie réelle en les lisant.

Un style commun, un style ingénieux sont également éloignés de ce naturel; l'ingénieux ne convient qu'aux affections de parure, à ces affections qu'on éprouve seulement pour les montrer; l'ingénieux enfin, est une telle preuve de sang froid, qu'il exclut la possibilité de toute émotion profonde. Les expressions communes sont aussi loin de la vérité que les expresssions recherchées, parce que les expressions communes ne peignent jamais ce qui se passe réellement dans notre coeur; chaque homme a une manière de sentir particulière, qui lui inspireroit de l'originalité s'il s'y livroit; le talent ne consiste peut-être que dans la mobilité qui transporte l'ame dans toutes les affections que l'imagination peut se représenter; le génie ne dira jamais mieux que la nature, mais il dira comme elle dans les situations même inventées, tandis que l'homme ordinaire ne sera inspiré que par la sienne propre. C'est ainsi que dans tous

les genres la vérité est à-la-fois, ce qu'il y a de plus difficile et de plus simple, de plus sublime et de plus naturel.

Il n'y a point eu dans la littérature des anciens ce que nous appelons des romans; la patrie absorboit alors toutes les ames, et les femmes ne jouoient pas un assez grand rôle pour que l'on observât toutes les nuances de l'amour: chez les modernes l'éclat des romans de chevalerie appartenoit beaucoup plus au merveilleux des aventures qu'à la vérité et à la profondeur des sentimens. Mad. de Lafayette est la première qui, dans la princesse de Clèves, ait su réunir à la peinture de ces moeurs brillantes de la chevalerie, le langage touchant des affections passionnées. Mais les véritables chefs-d'oeuvres en fait de romans, sont tous du dix-huitième siècle; ce sont les Anglais qui, les premiers, ont donné à ce genre de production un but véritablement moral;

ils cherchent l'utilité dans tout, et leur disposition à cet égard est celle des peuples libres ; ils ont besoin d'être instruits, plutôt qu'amusés, parce qu'ayant à faire un noble usage des facultés de leur esprit, ils aiment à les développer et non à les endormir.

Une autre nation aussi distinguée par ses lumières que les Anglais le sont par leurs institutions, les Allemands ont des romans d'une vérité et d'une sensibilité profonde; mais on juge mal parmi nous les beautés de la littérature allemande, ou pour mieux dire, le petit nombre de personnes éclairées qui la connoissent, ne se donnent pas la peine de répondre à ceux qui ne la connoissent pas ; ce n'est que depuis Voltaire que l'on rend justice en France à l'admirable littérature des Anglais ; il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains Alle-

mands, pour que les Français soient persuadés, qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies et les sentimens exprimés avec une énergie nouvelle.

Sans doute les auteurs actuels ont raison de rappeler sans cesse le respect que l'on doit aux chefs-d'oeuvres de la littérature française, c'est ainsi qu'on peut se former un goût, une critique sévère, je dirois impartiale, si de nos jours, en France, ce mot pouvoit avoir son application. Mais le grand défaut dont notre littérature est menacée maintenant, c'est la stérilité, la froideur et la monotonie; or l'étude des ouvrages parfaits et généralement connus que nous possédons, apprend bien ce qu'il faut éviter, mais n'inspire rien de neuf; tandis qu'en lisant les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français, l'esprit est excité par

des combinaisons nouvelles, l'imagination est animée par les hardiesses même qu'elle condamne autant que par celles qu'elle approuve ; et l'on pourroit parvenir à adapter au goût français, peut-être le plus pur de tous, des beautés originales qui donneroient à la littérature du dix-neuvième siècle un caractère qui lui seroit propre.

On ne peut qu'imiter les auteurs dont les ouvrages sont accomplis, et dans l'imitation il n'y a jamais rien d'illustre; mais les écrivains dont le génie un peu bizarre n'a pas entièrement poli toutes les richesses qu'ils possèdent, peuvent être dérobés heureusement par des hommes de goût et de talent: l'or des mines peut servir à toutes les nations, l'or qui a reçu l'empreinte de la monnoie ne convient qu'à une seule. Ce n'est pas Phèdre qui a produit Zaïre, c'est Othello. Les Grecs eux-mêmes dont Racine s'est pé-

nétré, 'avoient laissé beaucoup à faire à son génie. Se seroit-il élevé aussi haut, s'il n'eût étudié que des ouvrages qui, comme les siens, désespérassent l'émulation au lieu de l'animer en lui ouvrant de nouvelles routes?

Ce seroit donc, je le pense, un grand obstacle aux succès futurs des Français dans la carrière littéraire, que ces préjugés nationaux qui les empêcheroient de rien étudier qu'eux-mêmes. Un plus grand obstacle encore seroit la mode qui proscrit les progrès de l'esprit humain, sous le nom de philosophie; la mode, ou je ne sais quelle opinion de parti transportant les calculs du moment sur le terrein des siècles, et se servant de considérations passagères pour assaillir les idées éternelles. L'esprit alors n'auroit plus véritablement aucun moyen de se développer, il se replieroit sans cesse sur le cercle fastidieux des mêmes pensées, des

mêmes combinaisons, presque des mêmes phrases; dépouillé de l'avenir il seroit condamné sans cesse à regarder en arrière, pour regretter d'abord, rétrograder ensuite, et sûrement il resteroit fort au-dessous des écrivains du dix-septième siècle qui lui sont présentés pour modèle; car les écrivains de ce siècle, hommes d'un rare génie, fiers comme le vrai talent, aimoient et pressentoient les vérités que couvroient encore les nuages de leur tems.

L'amour de la liberté *bouillonnoit* dans le *vieux sang* de Corneille; Fénélon donnoit dans son Télémaque des leçons sévères à Louis XIV. Bossuet traduisoit les grands de la terre devant le tribunal du ciel, dont il interprétoit les jugemens avec un noble courage; et Pascal, le plus hardi de tous, à travers les terreurs funestes qui ont troublé son imagination en abrégeant sa vie, a jeté dans ses pensées détachées les germes de

beaucoup d'idées que les écrivains qui l'ont suivi ont développés. Les grands hommes du siècle de Louis XIV, remplissoient l'une des premières conditions du génie, ils étoient en avant des lumières de leur siècle; et nous, en revenant sur nos pas, égalerions-nous jamais ceux qui se sont élancés les premiers dans la carrière, et qui, s'il renaissoient, partant d'un autre point, dépasseroient encore tous leurs nouveaux contemporains.

On a dit que ce qui avoit sur-tout contribué à la splendeur de la littérature du dix-septième siècle, c'étoit les opinions religieuses d'alors, et qu'aucun ouvrage d'imagination ne pouvoit être distingué sans les mêmes croyances. Un ouvrage, dont ses adversaires mêmes doivent admirer limagination originale, extraordinaire, éclatante, *le Génie du Christianisme* a fortement soutenu ce systême littéraire. J'avois essayé de montrer quels

étoient les heureux changemens que le christianisme avoit apportés dans la littérature; mais comme le christianisme date de dix-huit siècles, et nos chefs-d'oeuvres en littérature seulement de deux, je pensois que les progrès de l'esprit humain en général, devoient être comptés pour quelque chose, dans l'examen des différences entre la littérature des anciens et celle des modernes.

Les grandes idées religieuses, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, et l'union de ces belles espérances avec la morale, sont tellement inséparables de tout sentiment élevé, de tout enthousiasme rêveur et tendre, qu'il me paroîtroit impossible qu'aucun roman, aucune tragédie, aucun ouvrage d'imagination enfin pût émouvoir sans leur secours; et en ne considérant un moment ces pensées, d'un ordre bien plus sublime, que sous le rapport

littéraire, je croirois, que ce qu'on a appelé dans les divers genres d'écrits, l'inspiration poétique, est presque toujours ce pressentiment du coeur, cet essor du génie qui transporte l'espérance au-delà des bornes de la destinée humaine; mais rien n'est plus contraire à l'imagination, comme à la pensée, que les dogmes de quelque secte que ce puisse être. La mythologie avoit des images, et non des dogmes; mais ce qu'il y a d'obscur, d'abstrait et de métaphysique dans les dogmes, s'oppose invinciblement, ce me semble, à ce qu'ils soient admis dans les ouvrages d'imagination.

La beauté de quelques ouvrages religieux tient aux idées qui sont entendues par tous les hommes, aux idées qui répondent à tous les coeurs, même à ceux des incrédules; car ils ne peuvent se refuser à des regrets, lors même qu'ils ne conçoivent pas encore des espérances; ce qu'il

y a de grand enfin dans la religion, ce sont toutes les pensées inconnues, vagues, indéfinies, au-delà de notre raison, mais non en lutte avec elle.

On a voulu établir depuis quelque tems une sorte d'opposition entre la raison et l'imagination, et beaucoup de gens, qui ne peuvent pas avoir de l'imagination, commencent d'abord par manquer de raison, dans l'espoir que cette preuve de zèle leur sera toujours comptée. Il faut distinguer l'imagination qui peut être considérée comme l'une des plus belles facultés de l'esprit, et l'imagination dont tous les êtres souffrans et bornés sont susceptibles. L'une est un talent, l'autre une maladie ; l'une devance quelquefois la raison, l'autre s'oppose toujours à ses progrès ; on agit sur l'une par l'enthousiasme, sur l'autre par l'effroi ; je conviens que quand on veut dominer les têtes foibles, il faut pouvoir leur inspirer des terreurs

que la raison proscriroit; mais pour produire ce genre d'effet, les contes de revenans valent beaucoup mieux que les chefs-d'oeuvres littéraires.

L'imagination qui a fait le succès de tous ces chefs-d'oeuvres tient par des liens très-forts à la raison; elle inspire le besoin de s'élever au-delà des bornes de la réalité, mais elle ne permet pas de rien dire qui soit en contraste avec cette réalité même. Nous avons tous au fond de notre ame une idée confuse de ce qui est mieux, de ce qui est meilleur, de ce qui est plus grand que nous; c'est ce qu'on appelle, en tout genre, le beau idéal, c'est l'objet auquel aspirent toutes les ames douées de quelque dignité naturelle; mais ce qui est contraire à nos connoissances, à nos idées positives, déplaît à l'imagination presqu'autant qu'à la raison même.

J'en

J'en vais prendre un exemple au hasard: je le tirerai de l'incohérence des images, il sera facile d'en faire l'application aux idées contradictoires. Quand Milton aggrandit à nos yeux le vice et la vertu par les tableaux les plus frappans, nous l'admirons, il ajoute à nos pensées, il fortifie nos sentimens; mais lorsqu'il représente les anges tirant des coups de canon dans le ciel, il manque à la raison qu'exige la nature de son sujet, il s'écarte de la conséquence qui doit exister dans l'invention comme dans la vérité, et la raison blessée refroidit l'imagination. Pourquoi blâmons-nous dans les romans, dans la poésie, dans les ouvrages dramatiques tout ce qui n'est pas en harmonie avec les proportions admises, avec les fictions accordées? c'est par le même instinct qui nous rend importun le désordre dans le raisonnement.

Il y a dans nous une force morale qui tend toujours vers la vérité; en oppo-

sant l'une à l'autre, le sentiment, l'imagination, la raison, toutes les facultés de l'homme, on établiroit en lui-même une division presque semblable à celle qui, en affoiblissant les empires, rend leur asservissement plus facile. Les facultés de l'homme doivent avoir toutes la même direction, et le succès de l'une ne peut jamais être aux dépens de l'autre; l'écrivain qui, dans l'ivresse de l'imagination, croît avoir subjugué la raison, la verra toujours reparoître comme son juge, non-seulement dans l'examen réfléchi, mais dans l'impression du moment qui décide de l'enthousiasme.

Je ne sais si ces diverses réflexions font l'apologie ou la critique de la correspondance que je publie. Je ne l'aurois pas fait connoître, si elle ne m'avoit pas paru d'accord avec la manière de voir et sentir que je viens de développer. Les lettres que j'ai recueillies ont été écrites

dans le commencement de la révolution ; j'ai mais du soin à retrancher de ces lettres, autant que la suite de l'histoire le permettoit, tout ce qui pouvoit avoir rapport aux événemens politiques de ce tems-là. Ce ménagement n'avoit point pour but, on le verra, de cacher des opinions dont je me crois permis d'être fière ; mais j'aurois souhaité qu'on pût s'occuper uniquement des personnes qui ont écrit ces lettres ; il me semble qu'on y trouve des sentimens qui devroient, pendant quelques momens du moins, n'inspirer que des idées douces.

Ce voeu, je le crains, ne sera point accompli ; la plupart des jugemens littéraires que l'on publiera en France, ne seront, pendant long-tems encore, que des louanges de parti, ou des injures de calcul ; je pense donc que les écrivains qui, pour exprimer ce qu'ils croient bon et vrai, bravent ces jugemens connus

d'avance, ont choisi leur public; ils s'adressent à la France silencieuse mais éclairée, à l'avenir plutôt qu'au présent; ils aspirent peut-être aussi, dans leur ambition, à l'opinion indépendante, au suffrage réfléchi des étrangers; mais ils se rappelleront sans doute ce conseil que Virgile donnoit au Dante, lorsqu'il traversoit avec lui le séjour des hommes médiocres, agités tant qu'ils avoient vécu par des passions haineuses.

. . . .
Fama di loro il mondo esser non lassa,
. . . .
Non ragioniam di lor; ma guarda e passa (1).

---

(1) Le monde n'a pas même conservé le souvenir de leur nom; ne nous arrêtons pas à en parler, mais jette un coup-d'oeil sur eux et passe.

DELPHINE.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Madame d'Albémar à Matilde de Vernon.

Bellerive, ce 12 Avril 1790.

Je serai trop heureuse, ma chère cousine, si je puis contribuer à votre mariage avec M. de Mondoville; les liens du sang qui nous unissent me donnent le droit de vous servir, et je le réclame avec instance; si je mourois, vous succéderiez naturellement à la moitié de ma fortune: me seroit-il refusé de disposer d'une portion de mes biens pendant ma vie, comme les lois en disposeroient après ma mort? A vingt-un ans, convenez qu'il seroit ridicule d'offrir mon héritage à vous qui en avez dix-huit! Je vous parle donc des droits

de succession, seulement pour vous faire sentir, que vous ne pouvez considérer le don de la terre d'Andelys comme un service embarrassant à recevoir, et dont votre délicatesse doive s'alarmer.

M. d'Albémar m'a comblée de tant de biens en mourant, que j'éprouverois le besoin d'y associer une personne de sa famille quand cette personne, ma compagne depuis trois ans, ne seroit pas la fille de Madame de Vernon, de la femme du monde dont l'esprit et les manierès m'attachent et me captivent le plus. Vous savez que la soeur de mon mari, Louise d'Albémar, est mon amie intime; elle a confirmé avec joie les dons que M. d'Albémar m'avoit faits. Retirée dans un couvent à Montpellier, ses goûts sont plus que satisfaits par la fortune qu'elle possède; je suis donc libre, et parfaitement libre de vous assurer vingt mille livres de rente, et je le fais avec un sentiment de bonheur que vous ne voudrez pas me ravir.

En vous donnant la terre d'Andelys, il me restera encore cinquante mille livres de revenu; j'ai presque honte d'avoir l'air de la générosité quand je ne dérange en rien les habitudes de ma vie. Ce sont ces habitudes qui rendent la fortune nécessaire: dès que l'on n'est pas obligé d'éloigner de soi les inférieurs qui se reposent de leur sort sur notre bienveillance, ou d'exciter la pitié des supérieurs par un

changement remarquable dans sa manière d'exister, l'on est à l'abri de toutes les peines que peut faire éprouver la diminution de la fortune. D'ailleurs, je ne crois pas que je me fixe à Paris ; depuis près d'un an que j'y habite, je n'y ai pas formé une seule relation qui puisse me faire oublier les amis de mon enfance; ces véritables amis sont gravés dans mon coeur avec des traits si chers et si sacrés, que toutes les nouvelles connoissances que je fais laissent à peine des traces à côté de ces profonds souvenirs. Je n'aime ici que votre mère; sans elle je ne serois point venue à Paris, et je n'aspire qu'à la ramener en Languedoc avec moi; j'ai pris, depuis que j'existe, l'habitude d'être aimée, et les louanges qu'on veut bien m'accorder ici, laissent au fond de mon coeur un sentiment de froideur et d'indifférence, qu'aucune jouissance de l'amour-propre n'a pu changer entièrement: je crois donc que, malgré mon goût pour la société de Paris, je retirerai ma vie et mon coeur de ce tumulte, où l'on finit toujours par recevoir quelques blessures, qui vous font mal ensuite dans la retraite.

J'entre dans ces détails avec vous, ma chère cousine, pour que vous soyez bien convaincue que j'ai beaucoup plus de fortune qu'il n'en faut pour la vie que je veux mener. C'est à regret que je me condamne à rechercher tous les argumens imagina-

bles pour vous faire accepter un don, qui devroit s'offrir et se recevoir avec le même mouvement; mais les différences de caractère et d'opinions qui peuvent exister entre nous, m'ont fait craindre de rencontrer quelques obstacles aux projets que nous avons arrêtés votre mère et moi; j'ai donc voulu que vous sussiez tout ce qui peut vous tranquilliser sur un service auquel vous paroissiez attacher beaucoup trop d'importance; il n'entraîne point avec lui une reconnoissance qui doive vous imposer de la gêne; et si tout ce que je viens de vous dire ne suffit pas pour vous le prouver, je vous répéterai que mon amitié pour votre mère est si vive, si dévouée, qu'il vous suffiroit d'être sa fille pour que je fisse pour vous, quand même je ne vous connoîtrois pas, tout ce qui est en mon pouvoir. Mais c'est assez parler de ce service; assurément je ne vous en aurois pas entretenue si long-tems, si je n'avois apperçu que vous aviez une répugnance secrète pour la proposition que je vous faisois.

Il se peut aussi que vous soyez blessée des conditions que Mad. de Mondoville a mises à votre mariage avec son fils. N'oubliez pas cependant, ma chère Matilde, qu'elle ne vous a connue que pendant votre enfance, puisqu'elle n'a pas quitté l'Espagne depuis dix ans; et songez sur-tout que son fils ne vous a jamais vue. Mad. de Mondoville aime

votre mère, et desire s'allier avec votre famille; mais vous savez combien elle met d'importance à tout ce qui peut ajouter à la considération des siens; elle veut que sa belle-fille ait de la fortune, comme un moyen d'établir une distance de plus entre son fils et les autres hommes. Elle a de la générosité et de l'élévation, mais aussi de la hauteur et de l'orgueil; ses manières, dit-on, sont très-simples et son caractère très-arrogant. Née en Espagne, d'une famille attachée aux antiques moeurs de ce pays, elle a vécu long-tems en France avec son mari, et elle y a appris l'art de revêtir ses défauts de formes aimables qui subjuguent ceux qui l'entourent. Tout ce que l'on raconte de Léonce de Mondoville me persuade que vous serez parfaitement heureuse avec lui, mais je crois que Mad. de Mondoville, malgré les inconvéniens de son caractère, a beaucoup d'ascendant sur son fils. J'ai souvent remarqué que c'est par ses défauts que l'on gouverne ceux dont on est aimé: ils veulent les ménager, ils craignent de les irriter, ils finissent par s'y soumettre; tandis que les qualités dont le principal avantage est de rendre la vie facile, sont souvent oubliées, et ne donnent point de pouvoir sur les autres.

Ces diverses réflexions ne doivent en rien vous détourner du mariage le plus brillant et le plus avantageux; mais elles ont pour but de vous faire sentir

la nécessité de remplir toutes les conditions que demande ou que desire Mad. de Mondoville. Il ne faut pas que vous entriez dans une telle famille avec une infériorité quelconque; il faut que Mad. de Mondoville soit convaincue qu'elle a fait pour son fils un mariage très-convenable, afin que tous les égards que vous aurez pour elle la flattent davantage encore. Plus vous serez indépendante par votre fortune, plus il vous sera doux d'être asservie par vos sentimens et vos devoirs.

Oubliez donc, ma chère Matilde, les petites altercations que nous avons eues quelquefois ensemble, et réunissons nos coeurs par les affections qui nous sont communes, par l'attachement que nous ressentons toutes les deux pour votre aimable mère.

LETTRE II.

Réponse de Matilde de Vernon, à Madame D'Albémar.

Paris, ce 14 Avril 1790.

Puisque vous croyez, ma chère cousine, qu'il est de votre délicatesse de faire jouir les parens de M. d'Albémar d'une partie de la fortune qu'il vous a laissée, je consens, avec l'autorisation de ma mère, à la donation que vous me proposez, et je considère avec raison cette conduite de votre part, comme satisfaisant à beaucoup plus que l'équité et vous donnant des droits à ma reconnoissance; je m'engage donc à tout ce que la religion et la vertu exigent d'une personne qui a contracté, de son libre aveu, l'obligation qui me lie à vous.

Ma mère desire que le service que vous me rendez reste secret entre nous; elle croit que la fierté de Mad. de Mondoville pourroit être blessée en apprenant que c'est par un bienfait que sa belle-fille est dotée; je vous dis ce que pense ma mère, mais je serai toujours prête à publier ce que vous faites pour moi, si vous le desirez; dût la publicité de vos bienfaits m'humilier selon l'opinion du monde, elle me

releveroit à mes propres yeux: tel est l'esprit de la religion sainte que je professe.

Je sais que ce langage vous a paru quelquefois ridicule, et que malgré la douceur de votre caractère, douceur à laquelle je rends justice, vous n'avez pu me cacher que vous ne partagiez pas mes opinions sur tout ce qui tient à l'observance de la religion catholique. Je m'en afflige pour vous, ma chère cousine, et plus vous resserrez par votre excellente conduite les liens qui nous attachent l'une à l'autre, plus je voudrois qu'il me fût possible de vous convaincre que vous prenez une mauvaise route, soit pour votre bonheur intérieur, soit pour votre considération dans le monde.

Vos opinions en tout genre sont singulièrement indépendantes: vous vous croyez, et avec raison, un esprit très-remarquable; cependant qu'est-ce que cet esprit, ma cousine, pour diriger sagement non-seulement les hommes en général, mais les femmes en particulier? Vous êtes charmante, on vous le répète sans cesse; mais, combien vos succès ne vous font-ils pas d'ennemis! Vous êtes jeune, vous aurez sans doute le desir de vous remarier: pensez-vous qu'un homme sage puisse être empressé de s'unir à une personne qui voit tout par ses propres lumières, soumet sa conduite à ses propres idées, et dédaigne souvent les maximes reçues? Je

sais que vous avez une simplicité tout-à-fait aimable dans le caractère; que vous ne cherchez point à dominer, que vous n'avez de hardiesse ni dans les manières, ni dans les discours; mais, dans le fond, et vous en convenez vous-même, ce n'est point à la foi catholique, ce n'est point aux hommes respectables chargés de nous l'enseigner, que vous soumettez votre conduite, c'est à votre manière de sentir et de concevoir les idées religieuses.

Ma cousine, où en serions-nous, si toutes les femmes prenoient ainsi pour guide, ce qu'elles appelleroient leurs lumières? Croyez-moi, ce n'est pas seulement par les fidèles qu'une telle indépendance est blâmée; les hommes qui sont le plus afranchis des vérités traitées de préjugés dans la langue actuelle, veulent que leurs femmes ne se dégagent d'aucun lien; ils sont bien aises qu'elles soient dévotes, et se croient plus sûrs ainsi qu'elles respecteront et leurs devoirs et jusqu'aux moindres nuances de ces devoirs.

Je ne fais rien pour l'opinion, vous le savez; j'ai de bonne-foi les sentimens religieux que je professe; si mon caractère a quelquefois de la roideur, il a toujours de la vérité; mais si j'étois capable de concevoir l'hypocrisie, je crois tellement essentiel pour une femme de ménager en tout point l'opinion, que je lui conseillerois de ne rien braver en aucun

genre, ni superstitions (pour me conformer à votre langage), ni convenances, quelques puériles qu'elles puissent être; combien toute-fois il vaut mieux n'avoir point à penser aux suffrages du monde, et se trouver disposée, par la religion même, à tous les sacrifices que l'opinion peut exiger de nous!

Si vous pouviez consentir à voir l'évêque de L. qui, malgré tous les maux que nous éprouvons depuis dix mois, est resté en France, je suis sûre qu'il prendroit de l'ascendant sur vous. Mon zèle est peut-être indiscret, la religion ne nous oblige point à nous mêler de la conduite des autres; mais la reconnoissance que je vais vous devoir m'inspire un nouveau desir de vous appeler au salut. Vous le dites vous-même, vous n'êtes pas heureuse: c'est un avertissement du ciel. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Vous êtes jeune, riche, jolie; vous avez un esprit dont la supériorité et le charme ne sont pas contestés; vous êtes bonne et généreuse: savez-vous ce qui vous afflige? c'est l'incertitude de votre croyance; et, s'il faut tout vous dire, c'est que vous sentez aussi que cette indépendance d'opinion et de conduite qui donne à votre conversation peut-être plus de grace et de piquant, commence déjà à faire dire du mal de vous, et nuira sûrement tôt ou tard à votre existence dans le monde.

Ne prenez pas mal les avis que je vous donne; ils tiennent, je vous l'atteste, à mon attachement pour vous: vous savez que je ne suis point jalouse vous m'avez rendu plusieurs fois cette justice, je ne prétends point au succès du monde, je n'ai pas l'esprit qu'il faudroit pour les obtenir, et je me ferois scrupule de m'en occuper; je vous parle donc en conscience sans aucun autre motif que ceux qui doivent inspirer une ame chrétienne; j'aurois fait pour vous bien plus que vous ne faites pour moi, si j'avois pu vous engager à sacrifier vos opinions particulières, pour vous soumettre aux décisions de l'Église.

Adieu, ma chère cousine, je ne vous plais pas, je ne dois pas vous plaire; cependant vous êtes certaine, j'en suis sûre, que je ne manquerai jamais aux sentimens que vous méritez.

LETTRE III.

Delphine à Matilde.

J'ai de la peine à contenir, ma cousine, le sentiment que votre lettre me fait éprouver; je devrois ne pas y céder, puisque j'attends de vous une marque précieuse d'amitié; mais il m'est impossible de ne pas m'expliquer une fois franchement avec vous; je veux mettre un terme aux insinuations continuelles que vous me faites sur mes opinions et sur mes goûts; vous estimez la vérité, vous savez l'entendre; j'espère donc que vous ne serez point blessée des expressions vives qui pourront m'échapper dans ma propre justification.

D'abord vous atttribuez à la délicatesse le don que j'ai le bonheur de vous offrir, et c'est l'amitié seule qui en est la cause. S'il étoit vrai que je vous dusse de quelque manière une partie de ma fortune, parce que votre mère est parente de M. d'Albémar, j'aurois eu tort de la conserver jusqu'à présent; la délicatesse est pour les ames élevées un devoir plus impérieux encore que la justice; elles s'inquiètent bien plus des actions qui dépendent d'elles seules, que de celles qui sont soumises à la puissance des

loix; mais pouvez-vous ignorer quelle malheureuse prévention éloignoit M. d'Albémar de votre mère? C'est le seul sujet de discussion que nous ayons jamais eu ensemble; cette prévention étoit telle, que j'ai eu beaucoup de peine à éviter l'engagement qu'il vouloit me faire prendre de rompre entièrement avec elle; connoissant les dispositions de M. d'Albémar comme je le fais, si je puis me permettre de disposer de sa fortune en votre faveur, c'est parce qu'il m'a ordonné de la considérer comme appartenant à moi seule.

Mais pourquoi donc éprouvez-vous le besoin de diminuer le foible mérite du service que je veux vous rendre? Est-ce parce que vous êtes effrayée de tous les devoirs que vous croyez attachés à la reconnoissance? Pourquoi mettez-vous tant d'importance à une action qui ne peut être comptée, que comme l'expression de l'amitié que j'éprouve? Je n'ai qu'un but, je n'ai qu'un desir, c'est d'être aimée des personnes avec qui je vis; il faut que vous vous sentiez tout-à-fait incapable de m'accorder ce que je demande, puisque vous craignez tant de me rien devoir; mais, encore une fois, soyez tranquille; votre mère peut tout pour mon bonheur; son esprit plein de grace, sa douceur et sa gaîté répandent tant de charmes sur ma vie! Quelquefois l'inégalité, la froideur de ses manières m'inquiètent;

je voudrois qu'elle répondît sans cesse à la vivacité de mon attachement pour elle. Ne suis-je donc pas trop heureuse, si je trouve une occasion de lui inspirer un sentiment de plus pour moi! Ma cousine, je ne cherche point à me faire valoir auprès de vous, vous ne me devez rien; je serai mille fois récompensée de mon zèle pour vos intérêts, si votre mère me témoigne plus souvent cette amitié tendre qui calme et remplit mon coeur.

Maintenant passons aux reproches ou aux conseils que vous croyez nécessaires de m'adresser.

Je n'ai pas les mêmes opinions que vous; mais je ne pense pas, je vous l'avoue, que ma considération en souffre le moins du monde. Si je songeois à me remarier, j'ose croire que mon coeur est un assez noble présent pour n'être pas dédaigné par celui qui m'en paroîtroit digne; vous avez cru, dites-vous, démêler de la tristesse dans ma lettre, vous vous êtes trompée; je n'ai dans ce moment aucun sujet de peine: mais le bonheur même des ames sensibles n'est jamais sans quelque mélange de mélancolie; et comment n'éprouverois-je pas cette disposition, moi qui ai perdu dans M. d'Albémar un ami si bon et si tendre! Il n'a pris le nom de mon époux, lorsque j'avois atteint ma seizième année, que pour m'assurer sa fortune; il mettoit dans ses relations avec moi tant de bonté protectrice et de

galanterie délicate, que son sentiment pour moi réunissoit tout ce qu'il y a d'aimable dans les affections d'un père, et dans les soins d'un jeune homme. M. d'Albémar, uniquement occupé d'assurer le bonheur du reste de ma vie, dont son âge ne lui permettoit pas d'être le témoin, m'avoit inspiré cette confiance si douce à ressentir, cette confiance qui remet pour ainsi dire à un autre la responsabilité de notre sort, et nous dispense de nous inquiéter de nous-mêmes. Je le regretterai toujours, et les souvenirs de mon enfance et les premiers jours de ma jeunesse ne peuvent jamais cesser de m'attendrir; mais quel autre chagrin pourrois-je éprouver en ce moment? Qu'ai-je à redouter du monde? je n'y porte que des sentimens doux et bienveillans; si j'avois été dépourvue de toute espèce d'agrémens, peut-être n'aurois-je pu me défendre d'un peu d'aigreur contre les femmes assez heureuses pour plaire; mais je n'entends retentir autour de moi que des paroles flatteuses; ma position me permet de rendre quelques services, et ne m'oblige jamais à en demander; je n'ai que des rapports de choix avec les personnes qui m'entourent; je ne recherche que celles que j'aime; je ne dis aucun mal des autres: pourquoi donc voudroit-on affliger une créature aussi *inoffensive* que moi, et dont l'esprit, s'il est vrai que l'éducation que j'ai reçue m'ait donné cet avantage, dont l'esprit,

dis-je, n'a d'autre mobile que le desir d'être agréable à ceux que je vois ?

Vous m'accusez de n'être pas aussi bonne catholique que vous, et de n'avoir pas assez de soumission pour les convenances arbitraires de la société. D'abord, loin de blâmer votre dévotion, ma chère cousine, n'en ai-je pas toujours parlé avec respect ; je sais qu'elle est sincère, et quoiqu'elle n'ait pas encore entièrement adouci ce que vous avez peut-être de trop âpre dans le caractère, je crois qu'elle contribue à votre bonheur, et je ne me permettrai jamais de l'attaquer, ni par des raisonnemens, ni par des plaisanteries ; mais j'ai reçu une éducation tout-à-fait différente de la vôtre. Mon respectable époux, en revenant de la guerre d'Amérique, s'étoit retiré dans la solitude, et s'y livroit à l'examen de toutes les questions morales que la réflexion peut approfondir. Il croyoit en Dieu, il espéroit l'immortalité de l'ame ; et la vertu, fondée sur la bonté, étoit son culte envers l'Être-Suprême. Orpheline dès mon enfance, je n'ai compris des idées religieuses, que ce que M. d'Albémar m'en a enseigné ; et comme il remplissoit tous les devoirs de la justice et de la générosité, j'ai cru que ses principes devoient suffire à tous les coeurs.

M. d'Albémar connoissoit peu le monde, je commence à le croire ; il n'examinoit jamais dans les ac-

tions que leur rapport avec ce qui est bien en soi, et ne songeoit point à l'impression que sa conduite pouvoit produire sur les autres. Si c'est être philosophe que penser ainsi, je vous avoue que je pourrois me croire des droits à ce titre; car je suis absolument à cet égard de l'opinion de M. d'Albémar; mais si vous entendiez par philosophie, la plus légère indifférence pour les vertus pures et délicates de notre sexe; si vous entendiez même par philosophie, la force qui rend inaccessible aux peines de la vie, certes je n'aurois mérité ni cette injure ni cette louange; et vous savez bien que je suis une femme, avec les qualités et les défauts que cette destinée foible et dépendante peut entraîner.

J'entre dans le monde avec un caractère bon et vrai, de l'esprit, de la jeunesse et de la fortune; pourquoi ces dons de la Providence ne me rendroient-ils pas heureuse? Pourquoi me tourmenterois-je des opinions que je n'ai pas, des convenances que j'ignore? La morale et la religion du coeur ont servi d'appui à des hommes qui avoient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne: ces guides me suffiront.

Quant à vous, ma chère cousine, souffrez que je vous le dise: vous aviez peut-être besoin d'une règle plus rigoureuse pour réprimer un caractère moins doux; mais ne pouvons-nous donc nous aimer

malgré la différence de nos goûts et de nos opinions? Vous savez combien je considère vos vertus; ce sera pour moi un vif plaisir de contribuer à rendre votre destinée heureuse; mais laissez chacun en paix chercher au fond de son coeur le soutien qui convient le mieux à son caractère et à sa conscience; imitez votre mère, qui n'a jamais de discussion avec vous, quoique vos idées diffèrent souvent des siennes. Nous aimons toutes deux un Etre bienfaisant, vers lequel nos ames s'élèvent; c'est assez de ce rapport, c'est assez de ce lien qui réunit toutes les ames sensibles dans une même pensée, la plus grande et la plus fraternelle de toutes.

Je retournerai dans deux jours à Paris, nous ne nous parlerons plus du sujet de nos lettres, et vous m'accorderez le bonheur de vous être utile, sans le troubler par des réflexions qui blessent toujours un peu, quelques efforts qu'on fasse sur soi-même pour ne pas s'en offenser. Je vous embrasse, ma chère cousine, et je vous assure qu'à la fin de ma lettre, je ne sens plus la moindre trace de la disposition pénible qui m'avoit inspiré les premières lignes.

LETTRE IV.

Delphine d'Albémar à Madame de Vernon.

Bellerive, ce 19 Avril 1790.

Ma chère tante, ma chère amie, pourquoi m'avez-vous mise en correspondance avec ma cousine sur un sujet qui ne devoit être traité qu'avec vous? Vous savez que Matilde et moi nous ne nous convenons pas toujours, et je m'entends si bien avec vous! Quand j'ai pu vous être utile, vous avez si noblement accepté le dévouement de mon coeur, vous l'avez récompensé par un sentiment qui me rend la vie si douce! Ne voulez-vous donc plus que ce soit à vous, à vous seule, que je m'adresse?

Si cependant je vous avois déplu par ma réponse à Matilde, si vous ne me jugiez plus digne d'assurer le bonheur de votre fille! Mais non, vous connoissez la vivacité de mes premiers mouvemens; vous me les pardonnez, vous qui conservez toujours sur vous-même cet empire qui sert au bonheur de vos amis, plus encore qu'au vôtre. Je n'ai rien à redouter de votre caractère généreux et fier: il reçoit les services, comme il les rendroit, avec simplicité;

cependant rassurez-moi avant que je vous revoie; je sais bien que vous n'aimez pas à écrire, mais il me faut un mot qui me dise que vous persistez dans la permission que vous m'avez accordée.

Je le répète encore, vous n'affligerez pas profondément votre amie; je serois la première personne du monde à qui vous auriez fait de la peine; si j'ai eu tort, c'est alors sur-tout que, prévoyant les reproches que je me ferois, vous ne voudrez pas que ce tort ait des suites amères; j'attends quelques lignes de vous, ma chère Sophie, avec une inquiétude que je n'avois point encore ressentie.

LETTRE V.

Madame de Vernon à Delphine.

Paris, ce 17 Avril.

Vous êtes des enfans, Matilde et vous; ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter des objets sérieux, nous en causerons ensemble; mais n'ayez jamais d'inquiétude, ma chère Delphine; quand ce que vous desirez dépend de moi.

LET-

LETTRE VI.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 19 Avril.

Une légère altercation qui s'étoit élevée entre Matilde et moi, il y a quelques jours, m'avoit assez inquiétée, ma chère soeur; je vous envoie la copie de nos lettres, pour que vous en soyez juge. Mais combien je voudrois que vous fussiez près de moi! Je cherche à me rappeler sans cesse ce que vous m'avez dit: il me sembloit autrefois que votre excellent frère, dans nos entretiens, m'avoit donné des règles de conduite qui devoient me guider dans toutes les situations de la vie; et maintenant je suis troublée par les inquiétudes qui me sont personnelles, comme si les idées générales que j'ai conçues, ne suffisoient point pour m'éclairer sur les circonstances particulières. Néanmoins ma destinée est simple, et je n'éprouve et je n'éprouverai jamais, j'espère, aucun sentiment qui puisse l'agiter.

Mad. de Vernon que vous n'aimez pas, quoiqu'elle vous aime, Mad. de Vernon est certainement la personne la plus spirituelle, la plus aimable, la

plus éclairée, dont je puisse me faire l'idée: cependant il m'est impossible de discuter avec elle jusques au fond de mes pensées et de mes sentimens. D'abord elle ne se plaît pas beaucoup dans les conversations prolongées; mais ce qui sur-tout abrège les développemens dans les entretiens avec elle, c'est que son esprit va toujours droit aux résultats, et semble dédaigner tout le reste. Ce n'est ni la moralité des actions, ni leur influence sur le bien-être de l'ame, qu'elle a profondément étudié, mais les conséquences et les effets de ces actions; et, quoiqu'elle soit elle-même une personne douée des plus excellentes qualités, l'on diroit, qu'elle compte pour tout le succès, et pour très-peu le principe de la conduite des hommes. Cette sorte d'esprit la rend un meilleur juge des événemens de la vie, que des peines secrètes; il me reste donc toujours dans le coeur quelques sentimens que je ne lui ai pas exprimés, quelques sentimens que je retiens comme inutiles à lui dire, et dont j'éprouve pourtant la puissance en moi-même. Il n'existe aucune borne à ma confiance en elle; mais, sans que j'y réfléchisse, je me trouve naturellement disposée à ne lui dire que ce qui peut l'intéresser; je renvoie toujours au lendemain pour lui parler des pensées qui m'occupent, mais qui n'ont point d'analogie avec sa manière de voir et de sentir: mon desir de lui plaire est mêlé

d'une sorte d'inquiétude, qui fixe mon attention sur les moyens de lui être agréable, et met dans mon amitié pour elle, encore plus pour ainsi dire de coquetterie que de confiance.

Mon ame s'ouvriroit entièrement avec vous, ma chère Louise, vous l'avez formée, en me tenant lieu de mère; vous avez toujours été mon amie; je conserve pour vous cette douce confiance du premier âge de la vie, de cet âge où l'on croit avoir tout fait pour ceux qu'on aime, en leur montrant ses sentimens, et leur développant ses pensées.

Dites-moi donc, ma chère soeur, quel est cet obstacle qui s'oppose à ce que vous quittiez votre couvent pour vous établir à Paris avec moi? vous m'avez fait un secret jusqu'à présent de vos motifs; supportez-vous l'idée qu'il existe un secret entre nous?

Je vous ai promis, en vous quittant, de vous écrire mon journal tous les soirs; vous vouliez, disiez-vous, veiller sur mes impressions. Oui, vous serez mon ange tutélaire, vous conserverez dans mon ame les vertus que vous avez su m'inspirer; mais ne serions-nous pas bien plus heureuses si nous étions réunies? et nos lettres peuvent-elles jamais suppléer à nos entretiens?

Après avoir reçu le billet de Mad. de Vernon, je partis le jour même pour l'aller voir; je quittai

Bellerive à cinq heures du soir, et je fus chez elle à huit. Elle étoit dans son cabinet avec sa fille; à mon arrivée, elle fit signe à Matilde de s'éloigner; j'étois contente, et néanmoins embarrassée de me trouver seule avec elle: j'ai éprouvé souvent une sorte de gêne auprès de Mad. de Vernon, jusques à ce que la gaîté de son esprit m'ait fait oublier ce qu'il y a de réservé et de contenu dans ses manières: je ne sais si c'est un défaut en elle; mais ce défaut même, sert à donner plus de prix aux témoignages de son affection.

— Hé bien! me dit-elle en souriant, Matilde a donc voulu vous convertir? — Je ne puis vous dire, ma chère tante, lui répondis-je, combien sa lettre m'a fait de peine! elle a provoqué ma réponse, et je m'en suis bietôt repentie; j'avois une frayeur mortelle de vous avoir déplu. — En vérité je l'ai à peine lue, reprit Mad. de Vernon; j'y ai reconnu votre bon coeur, votre mauvaise tête, tout ce qui fait de vous une personne charmante; je n'ai rien remarqué que cela: quant au fond de l'affaire, l'homme chargé de dresser le contrât y insérera les conditions que vous voulez bien offrir; mais il faut que vous permettiez qu'on mette dans l'article que c'est une donation faite en dédommagement de l'héritage de M. d'Albémar. Si Mad. de Mondoville croyoit, que c'est par une simple générosité de votre part,

que ma fille est dotée, son orgueil en souffriroit tellement qu'elle romproit le mariage. — J'éprouvai, je l'avoue, une sorte de répugnance pour cette proposition, et je voulois la combattre; mais Mad. de Vernon m'interrompit, et me dit: Mad. de Mondoville ne sait pas combien on peut être fière d'être comblée des bienfaits d'une amie telle que vous; vous m'avez déjà retirée une fois de l'abîme où m'avoit jetée un négociant infidèle, vous allez maintenant marier ma fille, le seul objet de mes sollicitudes, et il faut que je condamne ma reconnoissance au silence le plus absolu; tel est le caractère de Mad. de Mondoville. Si vous exigiez que le service que vous me rendez fût connu, je serois forcée de le refuser, car il me deviendroit inutile; mais il vous suffit, n'est-il pas vrai, ma chère Delphine, du sentiment que j'éprouve; de ce sentiment qui me permet de vous tout devoir, parce que mon coeur est certain de tout acquitter. — Ces derniers mots furent prononcés avec cette grace enchanteresse, qui n'appartient qu'à Mad. de Vernon; elle n'avoit pas l'air de douter de mon consentement; et lui en faire naître l'idée, c'étoit refroidir tous ses sentimens: elle s'y abandonne si rarement qu'on craint encore plus d'en troubler les témoignages; les motifs de ma répugnance étoient bien purs: mais j'avois une sorte de honte néanmoins d'insister pour que mon nom fût pro-

clamé à côté du service que je rendois; et je fus irésistiblement entraînée à céder aux desirs de Mad. de Vernon.

Je lui dis cependant: — J'ai quelque regret de me servir du nom de M. d'Albémar dans une circonstance si opposée à ses intentions; mais, s'il étoit témoin du culte que vous rendez à ses vertus, s'il vous entendoit parler de lui, comme vous en parlez avec moi, peut-être . . . . Sans doute, interrompit Mad. de Vernon: et ce mot finit la conversation sur ce sujet.

Un moment de silence s'ensuivit; mais, bientôt reprenant sa grace et sa gaîté naturelles, Mad. de Vernon me dit: — A-propos, dois-je vous envoyer M. l'évêque de L., pour vous confesser à lui, comme Matilde vous le propose? — Je vous en conjure, lui répondis-je, dites-moi donc, ma chère tante, pourquoi vous avez donné à Matilde une éducation presque superstitieuse, et qui a si peu de rapport avec l'étendue de votre esprit et l'indépendance de vos opinions? Elle redevint sérieuse un moment, et me dit: — Vous m'avez fait vingt fois cette question, je ne voulois pas y répondre; mais je vous dois tout les secrets de mon coeur.

Vous savez, continua-t-elle, tout ce que j'ai eu à souffrir de M. de Vernon, proche parent de votre mari; il étoit impossible de lui moins ressem-

bler: sa fortune et ma pauvreté furent les seuls motifs qui décidèrent notre mariage: j'en fus longtems très-malheureuse; à la fin cependant, je parvins à m'aguerrir contre les défauts de M. de Vernon, j'adoucis un peu sa rudesse: il existe une manière de prendre tous les caractères du monde, et les femmes doivent la trouver, si elles veulent vivre en paix sur cette terre où leur sort est entièrement dans la dépendance des hommes. Je n'avois pu néanmoins obtenir que ma fille me fût confiée, et son père la dirigeoit seul; il mourut qu'elle avoit onze ans, et pouvant alors m'occuper uniquement d'elle, je remarquai qu'elle avoit dans son caractère une singulière âpreté, assez peu de sensibilité, et un esprit plus opiniâtre qu'étendu: je reconnus bientôt que mes leçons ne suffisoient pas pour corriger de tels défauts; j'ai de l'indolence dans le caractère, inconvénient, qui est le résultat naturel de l'habitude de la résignation; j'ai peu d'autorité dans ma manière de m'exprimer, quoique ma décision intérieure soit très-positive. Je mets d'ailleurs trop peu d'importance à la plupart des intérêts de la vie, pour avoir le sérieux nécessaire à l'enseignement. Je me jugeai comme je jugerois un autre, vous savez que cela m'est facile; et je résolus de confier à M. l'évêque de L. l'éducation de ma fille. Après y avoir bien réfléchi, je crus que la religion, et une religion positive, étoit le

seul frein assez fort pour dompter le caractère de Matilde; ce caractère auroit pu contribuer utilement à l'avancement d'un homme; il présentoit l'idée d'une ame ferme et capable de servir d'appui; mais les femmes, devant toujours plier, ne peuvent trouver, dans les défauts et dans les qualités même d'un caractère fort, que des occasions de douleur. Mon projet a réussi: la religion, sans avoir entièrement changé le caractère de ma fille, lui a ôté ses inconvéniens les plus graves; et comme le sentiment du devoir se mêle à toutes ses résolutions, et presqu'à toutes ses paroles, on ne s'apperçoit plus des défauts qu'elle avoit naturellement, que par un peu de froideur et de sécheresse dans les relations de la vie, jamais par aucun tort réel. Son esprit est assez borné; mais, comme elle respecte tous les préjugés, et se soumet à toutes les convenances, elle ne sera jamais exposée aux critiques du monde: sa beauté, qui est parfaite, ne lui fera courir aucun risque; car ses principes sont d'une inébranlable austérité. Elle est disposée aux plus grands sacrifices ainsi qu'aux plus petits; et la roideur de son caractère lui fait aimer la gêne comme un autre se plairoit dans l'abandon. C'eût été bien dommage, ma chère Delphine, qu'une personne aussi aimable, aussi spirituelle que vous, se fût imposée un joug qui l'eût privée de mille charmes; mais réfléchissez à ce

qu'est ma fille, et vous verrez que le partie que j'ai pris étoit le seul, qui pût la garantir de tous les malheurs que lui préparoit sa triste conformité avec son père. Je ne parlerois à personne, ma chère Delphine, avec la confiance que je viens de vous témoigner; mais je n'ai pas voulu que l'amie de mon coeur, celle qui veut assurer le bonheur de Matilde, ignorât plus long-tems les motifs qui m'ont déterminée dans la plus importante de mes résolutions, dans celle qui concerne l'éducation de ma fille.

Vous ne pouvez jamais parler sans convaincre, ma chère tante, lui répondis-je; mais vous-même cependant, ne pouviez-vous pas guider votre fille? vos opinions ne sont-elles pas en tout conformes à celles que la raison ... — Oh! mes opinions, répondit-elle en souriant et m'interrompant, personne ne les connoît; et comme elles n'influent point sur mes sentimens, ma chère Delphine, vous n'avez pas besoin de les savoir. — En achevant ces mots, elle se leva, me prit par la main, et me conduisit dans le salon où plusieurs personnes étoient déjà rassemblées.

Elle entra, et leur fit des excuses avec cette grace inimitable que vous-même lui reconnoissez. Quoiqu'elle ait au moins quarante ans, elle paroît encore charmante, même au milieu des jeunes femmes; sa pâleur, ses traits un peu abattus, rappellent la lan-

gueur de la maladie et non la décadence des années ; sa manière de se mettre toujours négligée est d'accord avec cette impression. On se dit qu'elle seroit parfaitement jolie, si un jour elle se portoit mieux, si elle vouloit se parer comme les autres ; ce jour n'arrive jamais, mais on y croit, et c'est assez pour que l'imagination ajoute encore à l'effet naturel de ses agrémens.

Dans un des coins de la chambre étoit Mad. du Marset. Vous ai-je dit que c'étoit une femme qui ne pouvoit me supporter, quoique je n'aye jamais eu et ne veuille jamais avoir le moindre tort avec elle? Elle a pris, dès mon arrivée, parti contre la bienveillance qu'on m'a témoignée, et l'a considérée comme un affront qui lui seroit personnel. J'ai, pendant quelque tems, essayé de l'adoucir, mais, quand j'ai vu qu'elle avoit contracté aux yeux du monde l'engagement de me détester, et que ne pouvant se faire une existence par ses amis, elle espéroit s'en faire une par ses haines, j'ai résolu de dédaigner, ce qu'il y avoit de factice comme ce qu'il y avoit de réel dans son aversion pour moi. Elle prétend, ne sachant trop de quoi m'accuser, que j'aime et que j'approuve beaucoup trop la révolution de France. Je la laisse dire, elle a cinquante ans et nulle bonté dans le caractère ; c'est assez de chagrins pour lui permettre beaucoup d'humeur.

Derrière elle étoit M. de Fierville, son fidèle adorateur, malgré son âge avancé: il a plus d'esprit qu'elle et moins de caractère, ce qui fait qu'elle le domine entièrement; il se plaît quelquefois à causer avec moi: mais, comme par complaisance pour Mad. du Marset, il me critique souvent quand je n'y suis pas, il fait sans cesse des réserves dans les complimens qu'il m'adresse, pour se mettre, s'il est possible, un peu d'accord avec lui-même. Je le laisse s'agiter dans ses petits remords, parce que je n'aime de lui que son esprit et qu'il ne peut m'empêcher d'en jouir quand il me parle.

Au milieu de la société, Matilde ne songe pas un instant à s'amuser; elle exerce toujours un devoir dans les actions les plus indifférentes de sa vie; elle se place constamment à côté des personnes les moins aimables; arrange les parties, prépare le thé, sonne pour qu'on entretienne le feu; enfin s'occupe d'un salon comme d'un ménage, sans donner un instant à l'entraînement de la conversation. On pourroit admirer ce besoin continuel de tout changer en devoir, s'il exigeoit d'elle le sacrifice de ses goûts; mais elle se plaît réellement dans cette existence toute méthodique, et blâme au fond de son coeur ceux qui ne l'imitent pas.

Mad. de Vernon aime beaucoup à jouer; quoiqu'elle pût être très-distinguée dans la conversation,

elle l'évite; on diroit qu'elle n'aime à développer ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle pense. Ce goût du jeu, et trop de prodigalité dans sa dépense, sont les seuls défauts que je lui connoisse.

Elle choisit pour sa partie hier au soir Mad. du Marset et M. de Fierville; je lui en fis quelques reproches tout bas, parce qu'elle m'avoit dit plusieurs fois assez de mal de tous les deux. — La critique ou la louange, me répondit-elle, est un amusement de l'esprit; mais ménager les hommes, est nécessaire pour vivre avec eux. — Estimer ou mépriser, repris-je avec chaleur, est un besoin de l'ame; c'est une leçon, c'est un exemple utile à donner. — Vous avez raison, me dit-elle avec précipitation, vous avez raison sous le rapport de la morale; ce que je vous disois ne faisoit allusion qu'aux intérêts du monde. — Elle me serra la main en s'éloignant, avec une expression parfaitement aimable.

Je restai à causer auprès de la cheminée avec plusieurs hommes dont la conversation, sur-tout dans ce moment, inspire le plus vif intérêt à tous les esprits capables de réflexion et d'enthousiasme. Je me reproche quelquefois de me livrer trop aux charmes de cette conversation si piquante; c'est peut-être blesser un peu les convenances, que se mêler ainsi aux entretiens les plus importans; mais,

quand Mad. de Vernon, et les Dames de sa société sont établies au jeu, je me trouve presque seule avec Matilde qui ne dit pas un mot: et l'empressement que me témoignent les hommes distingués m'entraîne à les écouter et à leur répondre.

Cependant, peut-être est-il vrai que je me livre souvent avec trop de chaleur à l'esprit que je peux avoir; je ne sais pas résister assez aux succès que j'obtiens en société, et qui doivent quelquefois déplaire aux autres femmes. Combien j'aurois besoin d'un guide! Pourquoi suis-je seule ici! Je finis cette lettre, ma chère soeur, en vous répétant ma prière; venez près de moi, n'abandonnez pas votre Delphine dans un monde si nouveau pour elle; il m'inspire une sorte de crainte vague que ne peut dissiper le plaisir même que j'y trouve.

LETTRE VII.

Réponse de Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 25 Avril 1790.

Ma chère Delphine, je suis fâchée que vous vous montriez si généreuse envers ces Vernons; mon frère aimoit encore mieux la fille que la mère, quoique la mère ait beaucoup plus d'agrémens que la fille; il croyoit Mad. de Vernon fausse jusqu'à la perfidie: pardon, si je me sers de ces mots; mais je ne sais pas comment dire leur equivalent, et je me confie en votre bonne amitié pour m'excuser. Mon frère pensoit que Mad. de Vernon dans le fond du coeur n'aimoit rien, ne croyoit à rien, ne s'embarrassoit de rien, et que sa seule idée étoit de réussir, elle, et les siens, dans tous les intérêts dont se compose la vie du monde, la fortune et la considération. Je sais bien qu'elle a supporté avec une douceur exemplaire le plus odieux des maris, et qu'elle n'a point eu d'amans, quoiqu'elle fût bien jolie, il n'y a jamais eu un mot à dire contre elle: mais dussiez-vous me trouver injuste, je vous avouerai que c'est

précisément cette conduite régulière, qui ne me paroît pas du tout s'accorder avec la légèreté de ses principes et l'insouciance de son caractère. Pourquoi s'est-elle pliée à tous les devoirs, même à tous les calculs, elle qui a l'air de n'attacher d'importance à aucun? Malgré les motifs qu'elle donne de l'éducation de sa fille, ne faut-il pas avoir bien peu de sensibilité, pour ne pas former soi-même, et selon son propre caractère, la personne qu'on aime le plus, pour ne lui donner rien de son ame, et se la rendre étrangère par les opinions qui exercent le plus d'influence sur toute notre manière d'être.

Il se peut que j'aie tort de juger aussi défavorablement une personne dont je ne connois aucune action blâmable; mais sa physionomie, toute agréable qu'elle est, suffiroit seule pour m'empêcher d'avoir la moindre confiance en elle. Je suis fermement convaincue que les sentimens habituels de l'ame laissent une trace très-remarquable sur le visage: grace à cet avertissement de la nature, il n'y a point de dissimulation complète dans le monde; je ne suis pas défiante, vous le savez; mais je regarde, et si l'on peut me tromper sur les faits, je démêle assez bien les caractères; c'est tout ce qu'il faut pour ne jamais mal placer ses affections: que m'importe ce qu'il peut arriver de mes autres intérêts!

Pour vous, ma chère Delphine, vous vous laissez entraîner par le charme de l'esprit, et je crains bien que si vous livrez votre coeur à cette femme, elle ne le fasse cruellement souffrir; rendez-lui service, je ne suis pas difficile sur les qualités des personnes qu'on peut obliger; mais on confie à ceux qu'on aime, ce qu'il y a de plus délicat dans le bonheur, et moi seule, ma chère Delphine, je vous aime assez pour ménager toujours votre sensibilité vive et profonde. C'est pour vous arracher à la séduction de cette femme, que je voudrois aller à Paris; mais je ne m'en sens pas la force, il m'est absolument impossible de vaincre la répugnance que j'éprouve à sortir de ma solitude.

Il faut bien vous avouer le motif de cette répugnance, je consens à vous l'écrire; mais je n'aurois jamais pu me résoudre à vous en parler, et je vous prie instamment de ne pas me répondre sur un sujet que je n'aime pas à traiter. Vous savez que j'ai l'extérieur du monde le moins agréable; ma taille est contrefaite, et ma figure n'a point de grace; je n'ai jamais voulu me marier quoique ma fortune attirât beaucoup de prétendans; j'ai vécu presque toujours seule, et je serois un mauvais guide pour moi-même, et pour les autres au milieu des passions de la vie; mais j'en sais assez pour avoir remarqué, qu'une femme

disgraciée de la nature, est l'être le plus malheureux lorsqu'elle ne reste pas dans la retraite. La société est arrangée de manière que, pendant les vingt années de sa jeunesse, personne ne s'intéresse vivement à elle; on l'humilie à chaque instant sans le vouloir, et il n'est pas un seul des discours qui se tiennent devant elle, qui ne réveillent dans son ame un sentiment douloureux.

J'aurois pu jouir, il est vrai, du bonheur d'avoir des enfans: mais que ne souffrirois-je pas, si j'avois transmis à ma fille les désavantages de ma figure! si je la voyois destinée comme moi à ne jamais connoître le bonheur suprême d'être le premier objet d'un homme sensible! Je ne le confie qu'à vous, ma chère Delphine; mais parce que je ne suis point faite pour inspirer de l'amour, il ne s'ensuit pas que mon coeur ne soit susceptible des affections les plus tendres; j'ai senti, presqu'au sortir de l'enfance, qu'avec ma figure, il étoit ridicule d'aimer. Imaginez-vous de quels sentimens amers j'ai dû m'abreuver; il étoit ridicule pour moi d'aimer! et jamais cependant la nature n'avoit formé un coeur à qui ce bonheur fût plus nécessaire.

Un homme, dont les défauts extérieurs seroient très-marquans, pourroit encore conserver les espérances les plus propres à le rendre heureux. Plu-

sieurs ont annobli par des lauriers les disgraces de la nature; mais les femmes n'ont d'existence que par l'amour; l'histoire de leur vie commence et finit avec l'amour: et comment pourroient-elles inspirer ce sentiment sans quelques agrémens qui puissent plaire aux yeux! La société fortifie à cet égard l'intention de la nature au lieu d'en modifier les effets, elle rejette de son sein la femme infortunée que l'amour et la maternité ne doivent point couronner. Que de peines dévorantes n'a-t-elle point à souffrir dans le secret de son coeur.

J'ai été romanesque, comme si je vous ressemblois, ma chère Delphine, mais j'ai néanmoins trop de fierté pour ne pas cacher à tous les regards, le malheureux contraste de ma destinée et de mon caractère. Comment suis-je donc parvenue à supporter le cours des années qui m'étoient échues? Je me suis renfermée dans la retraite, rassemblant sur votre tête tous mes intérêts, tous mes voeux, tous mes sentimens; je me disois que j'aurois été vous, si la nature m'avoit accordé vos graces et vos charmes; et secondant de toute mon ame l'inclination de mon frère, je l'ai conjuré de vous laisser la portion de son bien qu'il me destinoit.

Qu'aurois-je fait de la richesse? j'en ai ce qu'il faut pour rendre heureux ce qui m'entoure, pour

soulager l'infortune autour de moi; mais quel autre usage de l'argent pourrois-je imaginer qui n'eût ajouté au sentiment douloureux qui pèse sur mon ame! Aurois-je embelli ma maison pour moi, mes jardins pour moi? et jamais la reconnoissance d'un être chéri ne m'auroit récompensée de mes soins! Aurois-je réuni beaucoup de monde, pour entendre plus souvent parler de ce que les autres possèdent et de ce qui me manque? aurois-je voulu courir le risque des propositions de mariage qu'on pouvoit adresser à ma fortune, et me serois-je condamnée à supporter tous les détours qu'auroit pris l'intérêt avide pour endormir ma vanité et m'ôter jusqu'à l'estime de moi-même?

Non, non, Delphine, ma sage résignation vaut bien mieux. Il ne me restoit qu'un bonheur à espérer; je l'ai goûté, je vous ai adoptée pour ma fille; j'avois manqué la vie, j'ai voulu vous donner tous les moyens d'en jouir. Je serois sans doute bien heureuse d'être près de vous, de vous voir, de vous entendre; mais avec vous seroient les plaisirs et la société brillante qui doivent vous entourer. Mon coeur qui n'a point aimé, est encore trop jeune pour ne pas souffrir de son isolement, quand tous les objets que je verrois m'en renouvelleroient la pensée.

Les peines d'imagination dépendent presqu'entièrement des circonstances qui nous les retracent; elles s'effacent d'elles-mêmes, lorsque l'on ne voit ni n'entend rien qui en réveille le souvenir, mais leur puissance devient terrible et profonde quand l'esprit est forcé de combattre à chaque instant contre des impressions nouvelles. Il faut pouvoir détourner son attention d'une douleur importune et s'en distraire avec adresse, car il faut de l'adresse vis-à-vis de soi-même, pour ne pas trop souffrir. Je ne connois guères les autres, ma chère Delphine, mais assez bien moi; c'est le fruit de la solitude. Je suis parvenue avec assez d'efforts à me faire une existence qui me préserve des chagrins vifs; j'ai des occupations pour chaque heure, quoique rien ne remplisse mon existence entière; j'unis les jours aux jours, et cela fait un an, puis deux, puis la vie. Je n'ose pas changer de place, agiter mon sort ni mon ame; j'ai peur de perdre le résultat de mes réflexions et de troubler mes habitudes qui me sont encore plus nécessaires, parce qu'elles me dispensent de réflexions mêmes, et font passer le tems sans que je m'en mêle.

Déjà cette lettre va déranger mon repos pour plusieurs jours; il ne faut pas me faire parler de moi, il ne faut presque pas que j'y pense: je vis en vous,

laissez-moi vous suivre de mes voeux, vous aider de mes conseils, si j'en peux donner pour ce monde que j'ignore. Apprenez-moi successivement et régulièrement les événemens qui vous intéressent, je croirai presque avoir vécu dans votre histoire; je conserverai des souvenirs; je jouirai par vous des sentimens que je n'ai pu ni inspirer, ni connoître.

Savez-vous que je suis presque fâchée que vous ayez fait le mariage de Matilde avec Léonce de Mondoville? j'entends dire qu'il est si beau, si aimable et si fier, qu'il me sembloit digne de ma Delphine; mais je l'espère, elle trouvera celui qui doit la rendre heureuse: alors seulement, je serai vraiment tranquille. Quelque distinguée que vous soyez, que feriez-vous sans appui? vous exciteriez l'envie, et elle vous persécuteroit. Votre esprit, quelque supérieur qu'il soit, ne peut rien pour sa propre défense; la nature a voulu que tous les dons des femmes fussent destinés au bonheur des autres, et de peu d'usage pour elles-mêmes. Adieu ma chère Delphine, je vous remercie de conserver l'habitude de votre enfance et de m'écrire tous les soirs ce qui vous a occupée pendant le jour: nous lirons ensemble dans votre ame, et peut-être qu'à deux, nous aurons assez de force pour assurer votre bonheur.

LETTRE VIII.

Réponse de Delphine à Mademoiselle D'Albémar.

Paris, ce 1 Mai.

Pourquoi m'avez-vous interdit de vous répondre, ma chère soeur, sur les motifs qui vous éloignent de Paris? Votre lettre excite en moi tant de sentimens que j'aurois besoin d'exprimer. Ah! j'irai bientôt vous rejoindre; j'irai passer toutes mes années près de vous: croyez-moi, cette vie de jeunesse et d'amour est moins heureuse que vous ne pensez. Je suis uniquement occupée depuis quelques jours du sort d'une de mes amies, Mad. d'Ervins; c'est sa beauté même et les sentimens qu'elle inspire qui sont la source de ses erreurs et de ses peines.

Vous savez que lorsque je vous quittai, il y a un an, je tombai dangereusement malade à Bordeaux; Mad. d'Ervins, dont la terre étoit voisine de cette ville, étoit venue pendant l'absence de son mari y passer quelques jours; elle apprit mon nom, elle sut mon état et vint avec une ineffable bonté

s'établir chez moi pour me soigner: elle me veilla pendant quinze jours, et je suis convaincue que je lui dois la vie. Sa présence calmoit les agitations de mon sang, et quand je craignois de mourir, il me suffisoit de regarder son aimable figure, pour croire à de plus doux présages. Lorsque je commençai à me rétablir, je voulus connoître celle qui méritoit déjà toute mon amitié; j'appris que c'étoit une Italienne dont la famille habitoit Avignon; on l'avoit mariée à quatorze ans à M. d'Ervins, qui avoit vingt-cinq ans de plus qu'elle, et la retenoit depuis dix ans dans la plus triste terre du monde.

Thérèse d'Ervins est la beauté la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée; une expression à la fois naïve et passionnée, donne à toute sa personne je ne sais qu'elle volupté d'amour et d'innocence singulièrement aimable. Elle n'a point reçu d'instruction, mais ses manières sont nobles et son langage est pur; elle est dévote et superstitieuse comme les Italiennes, et n'a jamais réfléchi sérieusement sur la morale, quoiqu'elle se soit souvent occupée de la religion; mais elle est si parfaitement bonne et tendre qu'elle n'auroit manqué à aucun devoir, si elle avoit eu pour époux un homme digne d'être aimé. Les qualités naturelles suffisent pour être honnête lorsque l'on est heureux, mais quand le hasard et la société vous condamnent à lutter contre

votre coeur, il faut des principes réfléchis pour se défendre de soi-même, et les caractères les plus aimables dans les relations habituelles de la vie, sont les plus exposés quand la vertu se trouve en combat avec la sensibilité.

Le visage et les manières de Thérèse sont si jeunes, qu'on a de la peine à croire qu'elle soit déjà la mère d'une fille de neuf ans; elle ne s'en sépare jamais, et la tendresse extrême qu'elle lui témoigne étonne cette pauvre petite, qui éprouve confusément le besoin de la protection, plutôt que celui d'un sentiment passionné. Son ame enfantine est surprise des vives émotions qu'elle excite, une affection raisonnable et des conseils utiles la toucheroient peut-être davantage.

Mad. d'Ervins a vécu très-bien avec son mari pendant dix ans; la solitude et le défaut d'instruction ont prolongé son enfance, mais le monde étoit à craindre pour son repos, et je suis malheureusement la première cause du tems qu'elle a passé à Bordeaux et de l'occasion qui s'est offerte pour elle de connoître M. de Serbellane; c'est un Toscan, âgé de trente ans, qui avoit quitté l'Italie depuis trois mois, attiré en France par la révolution. Ami de la liberté, il vouloit se fixer dans le pays qui combattoit pour elle; il vint me voir parce qu'il

existoit

existoit d'anciennes relations entre sa famille et la mienne: je partis peu de jours après; mais j'avois déjà des raisons de craindre qu'il n'eût fait une impression profonde sur le coeur de Thérèse. Depuis six mois, elle m'a souvent écrit qu'elle souffroit, qu'elle étoit malheureuse, mais sans m'expliquer le sujet de ses peines. M. de Serbellane est arrivé à Paris depuis quelques jours; il est venu me voir et ne m'ayant point trouvée, il m'a envoyé une lettre de Thérèse qui contient son histoire.

M. de Serbellane a sauvé son mari et elle, un mois après mon départ, des dangers que leur avoit fait courir la haine des paysans contre M. d'Ervins. Le courage, le sang froid, la fermeté que M. de Serbellane a montrés dans cette circonstance ont touché jusqu'à l'orgueilleuse vanité de M. d'Ervins; il l'a prié de demeurer chez lui, il y a passé six mois, et Thérèse pendant ce tems n'a pu résister à l'amour qu'elle ressentoit; les remords se sont bientôt emparés de son ame; sans rien ôter à la violence de sa passion, ils multiplioient ses dangers; ils exposoient son secret. Son amour et les reproches qu'elle se faisoit de cet amour compromettoient également sa destinée. M. de Serbellane a craint que M. d'Ervins ne s'apperçût du sentiment de sa femme, et que l'amour-propre même qui servoit à l'aveugler ne

portât sa fureur au comble, s'il découvroit jamais la vérité. Thérèse elle-même a desiré que son amant s'éloignât; mais quand il a été parti, elle en a conçu une telle douleur, que d'un jour à l'autre il est à craindre qu'elle ne demande à son mari de la conduire à Paris.

Il faut que je vous fasse connoître M. de Serbellane pour que vous conceviez comment avec beaucoup de raison et même assez de calme dans ses affections, il a pu inspirer à Thérèse un sentiment si vif: d'abord je crois en général, qu'un homme d'un caractère froid se fait aimer facilement d'une ame passionnée; il captive et soutient l'intérêt en vous faisant supposer un secret au-delà de ce qu'il exprime, et ce qui manque à son abandon peut, momentanément du moins, exciter davantage l'inquiétude et la sensibilité d'une femme; les liaisons ainsi fondées ne sont peut-être pas les plus heureuses et les plus durables, mais elles agitent davantage le coeur assez foible pour s'y livrer. Thérèse solitaire, exaltée et malheureuse, a été tellement entraînée par ses propres sentimens, qu'on ne peut accuser M. de Serbellane de l'avoir séduite. Il y a beaucoup de charme et de dignité dans sa contenance, son visage a l'expression des habitans du Midi et ses manières vous feroient croire qu'il est Anglais. Le contraste

de sa figure animée avec son accent calme et sa conduite toujours mesurée, a quelque chose de très-piquant. Son ame est forte et sérieuse; son défaut selon moi, c'est de ne jamais mettre complettement à l'aise ceux même qui lui sont chers; il est tellement maître de lui, qu'on trouve toujours une sorte d'inégalité dans les rapports qu'on entretient avec un homme qui n'a jamais dit à la fin du jour un seul mot involontaire. Il ne faut attribuer cette réserve à aucun sentiment de dissimulation ou de défiance, mais à l'habitude constante de se dominer lui-même et d'observer les autres.

Un grand fond de bonté, une disposition secrète à la mélancolie rassurent ceux qui l'aiment, et donnent le besoin de mériter son estime. Des mots fins et délicats font entrevoir son caractère; il semble qu'il comprend, qu'il partage même tout bas la sensibilité des autres, et que dans le secret de son coeur, il répond à l'émotion qu'on lui exprime; mais tout ce qu'il éprouve en ce genre vous apparoît comme derrière un nuage, et l'imagination des personnes vives n'est jamais avec lui, ni totalement découragée, ni entièrement satisfaite.

Un tel homme devoit nécessairement prendre un grand empire sur Thérèse; mais son sort n'en est pas plus heureux, car il se joint à toutes ses

peines, l'inquiétude continuelle de se perdre même dans l'estime de son amant. Tourmentée par les sentimens les plus opposés, par le remords d'avoir aimé, par la crainte de n'être pas assez aimée, ses lettres peignent une ame si agitée qu'on peut tout redouter de ces combats plus forts que son esprit et sa raison.

Je rencontrai M. de Serbellane chez Mad. de Vernon le soir du jour où j'avois reçu la lettre de Thérèse, je m'approchai de lui et je lui dis que je souhaitois de lui parler; il se leva pour me suivre dans le jardin avec son expression de calme accoutumée. Je lui appris, sans entrer dans aucun détail, que j'avois su par Mad. d'Ervins tout ce qui l'intéressoit, mais que je frémissois de son projet de venir à Paris. — Il est impossible, continuai-je, avec le caractère que vous connoissez à Thérèse que son sentiment pour vous ne soit pas bientôt découvert, par les observateurs oisifs et pénétrans de ce pays-ci. M. d'Ervins apprendra les torts de sa femme par de perfides plaisanteries, et la blessure d'amour-propre qu'il en recevra sera bien plus terrible. Ecrivez donc à Mad. d'Ervins; c'est à vous à la détourner de son dessein. Madame, répondit M. de Serbellane, si je lui écrivois pour la prier de ne pas me rejoindre, elle ne verroit, dans cette conduite, que le refroi-

dissement de ma tendresse pour elle, et la douleur que je lui causerois seroit la plus amère de toutes. Me convient-il, à moi qui suis coupable de l'avoir entraînée, de prendre maintenant le langage de l'amitié pour la diriger? je révolterois son ame, je la ferois souffrir, et ma conduite ne seroit pas véritablement délicate, car il n'y a de délicat que la parfaite bonté: — mais, lui dis-je alors, vous montrez cependant dans toutes les circonstances une raison si forte.. — J'en ai quelquefois, interrompit M. de Serbellane, lorsqu'il ne s'agit que de moi; mais je trouve une sorte de barbarie, dans la raison appliquée à la douleur d'un autre, et je ne m'en sers point dans une pareille situation. — Que ferez-vous cependant, lui dis-je, si Madame d'Ervins vient dans ces lieux, si elle se perd, si son mari l'abandonne? — Je souhaite, Madame, me répondit M. de Serbellane, que Thérèse ne vienne point à Paris. Je consentirois au douloureux sacrifice de ne plus la revoir, si son repos pouvoit en dépendre; mais si elle arrive ici et qu'elle se brouille avec son mari, je lui dévouerai ma vie, et en supposant que les loix de France permettent le divorce, je l'épouserai. — Y pensez-vous, m'écriai-je? l'épouser! elle qui est catholique, dévote! — Je vous parle uniquement, reprit avec tranquillité M. de Serbellane, de ce que je suis prêt à faire pour elle, si son bonheur l'exige,

mais il vaut mieux pour tous les deux que nos destinées restent dans l'ordre; et j'espère que vous la déciderez à ne pas venir. — Me permettrez-vous de le dire, Monsieur, lui répondis-je; vous mettez dans votre conversation un singulier mélange d'exaltation et de froideur. — Vous vous persuadez un peu légèrement, Madame, repliqua M. de Serbellane, que j'ai de la froideur dans le caractère; dès mon enfance la timidité et la fierté réunies m'ont donné l'habitude de réprimer les signes extérieurs de mon émotion. Sans vous occuper trop long-tems de moi, je vous dirai que j'ai fait comme la plupart des jeunes gens de mon âge, beaucoup de fautes en entrant dans le monde; que ces fautes, par une combinaison de circonstances, ont eu des suites funestes et qu'il m'est resté, de toutes les peines que j'ai éprouvées, assez de calme dans mes propres impressions, mais un profond respect pour la destinée des personnes, qui de quelque manière dépendent de moi. Les passions impétueuses ont toujours pour but notre satisfaction personnelle, ces passions sont très-refroidies dans mon coeur; mais je ne suis point blasé sur mes devoirs, et je n'ai rien de mieux à faire de moi que d'épargner de la douleur à ceux qui m'aiment, maintenant que je ne peux plus avoir ni goût vif, ni volonté forte qui ait pour objet mon propre bonheur. — En achevant ces mots, une ex-

pression de mélancolie se peignit sur le visage de M. de Serbellane; j'éprouvai pour lui ce sentiment que fait naître en nous le malheur d'un homme distingué. Je lui pris moi-même la main comme à mon frère, il comprit ce que j'éprouvois, il m'en sut gré; mais son coeur se referma bientôt après, je crus même entrevoir qu'il redoutoit d'être entraîné à parler plus long-tems de lui, et je le suivis dans le salon où il remontoit de son propre mouvement. Depuis cette conversation je l'ai vu deux fois, il a toujours évité de s'entretenir seul avec moi, et il y a dans ses manières une froideur qui rend impossible l'intimité: cependant il me regarde avec plus d'intérêt, s'adresse à moi dans la conversation générale, et je croirois qu'il veut m'indiquer que la personne à qui il a ouvert son coeur, même une seule fois, sera toujours pour lui un être à part. Mais hélas! mon amie ne sera point heureuse, elle ne le sera point et le remords et l'amour la déchireront en même tems. Que je bénis le ciel des principes de morale que vous m'avez inspirés et peut-être même aussi des sentimens qu'on pourroit appeler romanesques, mais qui, donnant une haute idée de soi-même et de l'amour, préservent des séductions du monde comme trop au-dessous des chimères que l'on auroit pu redouter!

Je consacrerai ma vie, je l'espère, à m'occuper du sort de mes amis, et je ferai ma destinée de leur bonheur. Je prends un grand intérêt au mariage de Matilde, j'y trouverois plus de plaisir encore si elle répondoit vivement à mon amitié; mais toutes ses démarches sont calculées, toutes ses paroles préparées, je prévois sa réponse, je m'attends à sa visite; quoiqu'il n'y ait point de fausseté dans son caractère il y a si peu d'abandon, qu'on sait avec elle la vie d'avance, comme si l'avenir étoit déjà du passé.

Ma chère Louise, je vous le répète, je veux retourner vers vous, puisque vous ne voulez pas venir à Paris, comment pourrois-je renoncer aux douceurs parfaites de notre intimité! Adieu.

LETTRE IX.

Madame de Vernon à M. de Clarimin, à sa terre près de Montpellier.

Paris, ce 2 Mai.

Toujours des inquiétudes, mon cher Clarimin, sur la dette que j'ai contractée avec vous! Ne vous ai-je pas mandé plusieurs fois que les réclamations de Mad. de Mondoville sur la succession de M. de Vernon étoient arrangées par le mariage de son fils avec ma fille? Je constitue en dot à Matilde la terre d'Andelys, de vingt mille livres de rente. C'est beaucoup plus que la fortune de son père; je ne lui devrai donc aucun compte de ma tutelle. Je n'étois gênée que par ce compte et par les diverses sommes que je devois rembourser à Mad. de Mondoville sur la succession de M. de Vernon. Mais il sera convenu dans le contrât que ces dettes ne seront payées qu'après moi, et je me trouve ainsi dispensée de rendre à Matilde le bien de son père. Je puis donc vous garantir que vos soixante mille livres vous seront remises avant deux mois.

J'ajouterai, pour achever de vous rassurer, que je n'achète point la terre d'Andelys; c'est Mad. d'Al-

bémar qui la donne à ma fille. J'avois cru jusqu'à présent cette confidence superflue: et je vous demande un profond secret. Mad. d'Albémar est très-riche: je ne pense pas manquer de délicatesse en acceptant d'elle un don, qui, tout considérable qu'il paroît, n'est pas un tiers de la fortune qu'elle tient de son mari. Cette fortune, vous le savez, devoit nous revenir en grande partie. » J'ai cru qu'il ne m'étoit pas interdit de profiter de la bienveillance de Mad. d'Albémar pour l'intérêt de ma fille et pour celui de mes créanciers, mais il est pourtant inutile que ce détail soit connu.

Votre homme d'affaires vous a alarmé en vous donnant comme une nouvelle certaine, que je voulois rembourser tout de suite à Mad. d'Albémar, les quarante mille livres qu'elle m'a prêtées à Montpellier. Il n'en est rien, elle ne pense point à me les demander. Vous m'écririez vingt lettres sur votre dette, avant que Mad. d'Albémar me dît un mot de la sienne. Ceci soit dit sans vous fâcher, mon cher Clarimin. L'on ne pense pas à vingt ans comme à quarante, et si l'oubli de soi-même est un agrément dans une jeune personne, l'appréciation de nos intérêts est une chose très-naturelle à notre âge.

Mad. d'Albémar, la plus jolie et la plus spirituelle femme qu'il y ait, ne s'imagine pas qu'elle

doive soumettre sa conduite à aucun genre de calcul; c'est ce qui fait qu'elle peut se nuire beaucoup à elle-même, jamais aux autres. Elle voit tout, elle devine tout, quand il s'agit de considérer les hommes et les idées sous un point de vue général; mais dans ses affaires et ses affections, c'est une personne toute de premier mouvement, et ne se servant jamais de son esprit pour éclairer ses sentimens, de peur peut-être qu'il ne détruisît les illusions dont elle a besoin. Elle a reçu de son bizarre époux et d'une soeur contrefaite, une éducation, à-la-fois, toute philosophique et toute romanesque; mais que nous importe! elle n'en est que plus aimable, les gens calmes aiment assez à rencontrer ces caractères exaltés qui leur offrent toujours quelque prise. Remettez-vous-en donc à moi, mon cher Clarimin; laissez-moi terminer le mariage qui m'occupe, et qui m'est nécessaire pour satisfaire à vos justes prétentions, et voyez dans cette lettre, la plus longue, je crois, que j'aie écrite de ma vie, mon desir de vous ôter toute crainte, et la confiance d'une ancienne et bien fidèle amitié.

LETTRE X.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 3 Mai.

J'ai passé hier, chez Mad. de Vernon, une soirée qui a singulièrement excité ma curiosité; je ne sais si vous en recevrez la même impression que moi. L'ambassadeur d'Espagne présenta hier à ma tante un vieux duc Espagnol, M. de Mendoce, qui alloit remplir une place diplomatique en Allemagne; comme il venoit de Madrid, et qu'il étoit parent de Mad. de Mondoville, Mad. de Vernon lui fit des questions très-simples sur Léonce de Mondoville; il parut d'abord extrêmement embarrassé dans ses réponses. L'ambassadeur d'Espagne s'approchant de lui comme il parloit, il dit à très-haute voix que, depuis six semaines, il n'avoit point vu M. de Mondoville, et qu'il n'étoit pas retourné chez sa mère. L'affectation qu'il mit à s'exprimer ainsi me donna de l'inquiétude; et comme Mad. de Vernon la partageoit, je cherchai tous les moyens d'en savoir davantage.

Je me mis à causer avec un Espagnol que j'avois déjà vu une ou deux fois, et que j'avois remarqué comme spirituel, éclairé, mais un peu fron-

deur. Je lui demandai s'il connoissoit le duc de Mendoce. — Fort peu, répondit-il; mais je sais seulement qu'il n'y a point d'homme dans toute la cour d'Espagne aussi pénétré de respect pour le pouvoir. C'est une véritable curiosité que de le voir saluer un ministre; ses épaules se plient, dès qu'il l'apperçoit, avec une promptitude et une activité tout-à-fait amusante; et quand il se relève, il le regarde avec un air si obligeant, si affectueux, je dirois presque si attendri, que je ne doute pas qu'il n'ait vraiment aimé tous ceux qui ont eu du crédit à la Cour d'Espagne depuis trente ans. Sa conversation n'est pas moins curieuse que ses démonstrations extérieures; il commence des phrases, pour que le ministre les finisse; il finit celles que le ministre a commencées; sur quelque sujet que le ministre parle, le duc de Mendoce l'accompagne d'un sourire gracieux, de petits mots approbateurs qui ressemblent à une basse continue, très-monotone pour ceux qui écoutent, mais probablement agréable à celui qui en est l'objet. Quand il peut trouver l'occasion de reprocher au ministre le peu de soin qu'il prend de sa santé, les excès de travail qu'il se permet, il faut voir quelle énergie il met dans ces vérités dangereuses; on croiroit au ton de sa voix, qu'il s'expose à tout pour satisfaire sa conscience; et ce n'est qu'à la réflexion qu'on observe que, pour

varier la flatterie fade, il essaye de la flatterie brusque sur laquelle on est moins blasé. Ce n'est pas un méchant homme; il préfère ne pas faire du mal, et ne s'y décide que pour son intérêt. Il a, si l'on peut le dire, l'innocence de la bassesse; il ne se doute pas qu'il y ait un autre morale, un autre honneur au monde que le succès auprès du pouvoir: il tient pour fou, je dirois presque pour malhonnête, quiconque ne se conduit pas comme lui. Si l'un de ses amis tombe dans la disgrace, il cesse à l'instant tous ses rapports avec lui, sans aucune explication, comme une chose qui va de soi-même. Quand, par hasard, on lui demande s'il l'a vu, il répond: — Vous sentez bien que dans les circonstances actuelles je n'ai pu.... — Et s'interrompt en fronçant le sourcil, ce qui signifie toujours l'importance qu'il attache à la défaveur du maître. Mais si vous n'entendez pas cette mine, il prend un ton ferme et vous dit les serviles motifs de sa conduite, avec autant de confiance qu'en auroit un honnête homme, en vous déclarant qu'il a cessé de voir un ami qu'il n'estimoit plus. Il n'a pas de considération à la Cour de Madrid, cependant il obtient toujours des missions importantes; car les gens en place sont bien arrivés à se moquer des flatteurs, mais non pas à leur préférer les hommes courageux; et les flatteurs parviennent à tout, non pas comme autrefois, en réussissant à tromper,

mais en faisant preuve de souplesse, ce qui convient toujours à l'autorité.

Ce portrait que me confirmoient la physionomie et les manières de M. le duc de Mendoce, me rassura un peu sur l'embarras qu'il avoit témoigné en parlant de M. de Mondoville; mais je résolus cependant d'en savoir davantage; et après avoir remercié le spirituel Espagnol, j'allai me rejoindre à la société. Je retins le duc sous divers prétextes; et quand l'ambassadeur d'Espagne fut parti, et qu'il ne resta presque plus personne, Mad. de Vernon et moi, nous prîmes le duc à part, et je lui demandai formellement s'il ne savoit rien de M. de Mondoville, qui pût intéresser les amis de sa mère? Il regarda de tous les côtés pour s'assurer mieux encore que son ambassadeur n'y étoit plus, et me dit: — Je vais vous parler naturellement, Madame, puisque vous vous intéressez à Léonce; sa position est mauvaise, mais je ne la tiens pas pour désespérée, si l'on parvient à lui faire entendre raison; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure charmante, vous ne connoissez rien ici qui en approche; spirituel, mais très-mauvaise tête; fou de ce qu'il appelle la réputation, l'opinion publique, et prêt à sacrifier pour cette opinion ou pour son ombre même, les intérêts les plus importans de la vie; voici ce qui est arrivé: un des cousins de M.

de Mondoville, très-bon et très-joli jeune homme, a fait sa cour, cet hiver, à Mademoiselle de Sorane, la nièce de notre ministre actuel, son excellence M. le comte de Sorane. Il a su dans très-peu de tems lui plaire et la séduire. Je dois vous avouer, puisque nous parlons ici confidentiellement, que Mademoiselle de Sorane, âgée de vingt-cinq ans, et ayant perdu son père et sa mère de bonne heure, vivoit depuis plusieurs années dans le monde avec trop de liberté; l'on avoit soupçonné sa conduite, soit à tort, soit justement; mais enfin pour cette fois elle voulut se marier, et fit connoître clairement son intention à cet égard, et celle du ministre son oncle. Il n'y avoit pas à hésiter, Charles de Mondoville ne pouvoit pas faire un meilleur mariage; fortune, crédit, naissance, tout y étoit, et je sais positivement que lui-même en jugeoit ainsi; mais Léonce, qui exerce dans sa famille une autorité qui ne convient pas à son âge, Léonce qu'ils consultent tous comme l'oracle de l'honneur, déclara qu'il trouvoit indigne de son cousin d'épouser une femme qui avoit eu une conduite méprisable; et, ce qui est vraiment de la folie, il ajouta que c'étoit précisément parce qu'elle étoit la nièce d'un homme très-puissant qu'il falloit se garder de l'épouser. — Mon cousin, disoit-il, pourroit faire un mauvais mariage, s'il étoit bien clair que l'amour seul l'y entraîne; mais dès que

l'on peut soupçonner qu'il y est forcé par une considération d'intérêt ou de crainte, je ne le reverrai jamais s'il y consent. — Le frère de Mademoiselle de Sorane se battit avec le parent de M. de Mondoville, et fut grièvement blessé. Tout Madrid croyoit qu'à sa guérison le mariage se feroit: on répandoit que le ministre avoit déclaré qu'il enverroit le régiment de Charles de Mondoville dans les Indes-Occidentales, s'il n'épousoit pas Mademoiselle de Sorane, qui étoit, disoit-on, singulièrement attachée à son futur époux; mais Léonce, par un entêtement que je m'abstiens de qualifier, dédaigna la menace du ministre, chercha toutes les occasions de faire savoir qu'il la bravoit, excita son cousin à rompre ouvertement avec la famille de Mademoiselle de Sorane, dit à qui voulut l'entendre, qu'il n'attendoit que la guérison du frère de Mademoiselle de Sorane pour se battre avec lui, s'il vouloit bien lui donner la préférence sur son cousin. Les deux familles se sont brouillées, Charles de Mondoville a reçu l'ordre de partir pour les Indes; Mademoiselle de Sorane a été au désespoir, tout-à-fait perdue de réputation, et pour comble de malheur enfin, Léonce a tellement déplu au roi, qu'il n'est plus retourné à la cour; vous comprenez que depuis ce tems je ne l'ai pas revu; et comme je suis parti d'Espagne avant que le frère de Mademoiselle de Sorane fût guéri, je ne

sais pas les suites de cette affaire; mais je crains bien qu'elles ne soient très-sérieuses, et qu'elles ne fassent beaucoup de tort à Léonce.

L'Espagnol que j'avois interrogé sur le caractère du duc de Mendoce, s'approcha de nous dans ce moment; et entendant que l'on parloit de M. de Mondoville, il dit: — Je le connois, et je sais tous les détails de l'événement dont M. le duc vient de vous parler; permettez-moi d'y joindre quelques observations que je crois nécessaires. Léonce, il est vrai, s'est conduit dans cette circonstance avec beaucoup de hauteur, mais on n'a pu s'empêcher de l'admirer, précisément par les motifs qui aggravent ses torts dans l'opinion de M. le Duc; le crédit de la famille de Mademoiselle de Sorane étoit si grand, les menaces du ministre si publiques, et la conduite de Mademoiselle de Sorane avoit été si mauvaise, qu'il étoit impossible qu'on n'accusât pas de foiblesse celui qui l'épouseroit. M. de Mondoville auroit peut-être dû laisser son cousin se décider seul; mais il l'a conseillé comme il auroit agi, il s'est mis en avant autant qu'il lui a été possible pour détourner le danger sur lui-même; et peut-être ne sera-t-il que trop prouvé dans la suite, qu'il y est bien parvenu. Il a donné une partie de sa fortune à son cousin, pour le dédommager d'aller aux Indes; enfin il a

paru dans sa conduite qu'aucun genre de sacrifice personnel ne lui coûtoit, quand il s'agissoit de préserver de la moindre tache la réputation d'un homme qui portoit son nom. Le caractère de M. de Mondoville réunit au plus haut degré, la fierté, le courage, l'intrépidité, tout ce qui peut enfin inspirer du respect; les jeunes gens de son âge ont, sans qu'il le veuille, et presque malgré lui, une grande déférence pour ses conseils; il y a dans son ame une force, une énergie, qui, tempérées par la bonté, inspirent pour lui la plus haute considération; et j'ai vu plusieurs fois qu'on se rangeoit quand il passoit, par un mouvement involontaire, dont ses amis rioient à la réflexion, mais qui les reprenoit à leur insçu, comme toutes les impressions naturelles. Il est vrai néanmoins que Léonce de Mondoville porte peut-être jusqu'à l'exagération le respect de l'opinion, et l'on pourroit desirer, pour son bonheur, qu'il sût s'en affranchir davantage; mais dans la circonstance dont M. le duc vient de parler, sa conduite lui a valu l'estime générale, et je pense que tous ceux qui l'aiment doivent en être fiers.

Le duc ne répliqua point au défenseur de Léonce; il ne lui étoit point utile de le combattre: et les hommes qui prennent leur intérêt pour guide de toute leur vie, ne mettent aucune chaleur ni aux

opinions qu'ils soutiennent, ni à celles qu'on leur dispute: céder et se taire est tellement leur habitude, qu'ils la pratiquent avec leurs égaux pour s'y préparer avec leurs supérieurs.

Il résulta pour moi de toute cette discussion, une grande curiosité de connoître le caractère de Léonce. Son précepteur et son meilleur ami, celui qui lui a tenu lieu de père depuis dix ans, M. Barton, doit être ici demain, je croirai ce qu'il me dira de son élève. Mais n'est-ce pas déjà un trait honorable pour un jeune homme que d'avoir conservé non-seulement de l'estime, mais de l'attachement et de la confiance pour l'homme qui a dû nécessairement contrarier ses défauts et même ses goûts? Tous les sentimens qui naissent de la reconnoissance ont un caractère religieux; ils élèvent l'ame qui les éprouve. Ah! combien je desire que Mad. de Vernon ait fait un bon choix! Le charme de sa vie intérieure dépendra nécessairement de l'époux de sa fille; Matilde elle-même ne sera jamais ni très-heureuse, ni très-malheureuse: il ne peut en être ainsi de Mad. de Vernon. Espérons que Léonce si fier, si irritable, si généralement admiré, aura cette bonté sans laquelle il faut redouter une ame forte et un esprit supérieur, bien loin de desirer de s'en rapprocher.

LETTRE XI.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 4 Mai.

M. Barton est arrivé hier; en entrant dans le salon de Mad. de Vernon, j'ai deviné tout de suite que c'étoit lui; l'on jouoit et l'on causoit: il étoit seul au coin de la cheminée. Matilde, de l'autre côté, ne se permettoit pas de lui adresser la parole; il paroissoit embarrassé de sa contenance au milieu de tant de gens qui ne le connoissoient pas; la société de Paris est peut-être la société du monde où un étranger cause d'abord le plus de gêne, on est accoutumé à se comprendre si rapidement, à faire allusion à tant d'idées reçues, à tant d'usages ou de plaisanteries sous-entendues, que l'on craint d'être obligé de recourir à un commentaire pour chaque parole, dès qu'un homme nouveau est introduit dans le cercle. J'éprouvai de l'intérêt pour la situation embarrassante de M. Barton, et j'aillai à lui sans hésiter; il me semble qu'on fait un bien réel à celui qu'on soulage des peines de ce genre, de quelque peu d'importance qu'elles soient en elles-mêmes.

M. Barton est un homme d'une physionomie respectable, vêtu de brun, coiffé sans poudre; son extérieur est imposant, on croit voir un Anglais ou un Américain, plutôt qu'un Français. N'avez-vous pas remarqué combien il est facile de reconnoître au premier coup-d'oeil le rang qu'un Français occupe dans le monde? ses prétentions et ses inquiétudes le trahissent presque toujours dès qu'il peut craindre d'être considéré comme inférieur; tandis que les Anglais et les Américains ont une dignité calme et habituelle, qui ne permet ni de les juger, ni de les classer légèrement. Je parlai d'abord à M. Barton de sujets indifférens; il me répondit avec politesse, mais brièvement; j'apperçus très-vîte qu'il n'avoit point le desir de faire remarquer son esprit, et qu'on ne pouvoit pas l'intéresser par son amour-propre: je cédai donc à l'envie que j'avois de l'interroger sur M. de Mondoville, et son visage prit alors une expression nouvelle: je vis bien que depuis long-tems il ne s'animoit qu'à ce nom. Comme M. Barton me savoit proche parente de Matilde, il se livra presque de lui-même à me parler sur tous les détails qui concernoient Léonce; il m'apprit qu'il avoit passé son enfance alternativement en Espagne, la patrie de sa mère, et en France, celle de son père; qu'il parloit également bien les deux langues, et s'exprimoit toujours avec grace

et facilité. Je compris dans la conversation que Mad. de Mondoville avoit dans les manières une hauteur très-pénible à supporter, et que Léonce, adoucissant par une bonté très-attentive et très-délicate, ce qui pouvoit blesser son précepteur, lui avoit inspiré autant d'affection que d'enthousiasme. J'essayai de faire parler M. Barton sur ce qui nous avoit été dit par le duc de Mendoce, il évita de me répondre; je crus remarquer cependant qu'il étoit vrai qu'à travers toutes les rares qualités de Léonce, on pouvoit lui reprocher trop de véhémence dans le caractère, et sur-tout une crainte du blâme, portée si loin, qu'il ne lui suffisoit pas de son propre témoignage pour être heureux et tranquille; mais je le devinai plutôt que M. Barton ne me le dit. Il s'abandonnoit à louer l'esprit et l'ame de M. de Mondoville avec une conviction tout-à-fait persuasive, je me plus presque tout le soir à causer avec lui. Sa simplicité me faisoit remarquer dans les graces un peu recherchées du cercle le plus brillant de Paris, une sorte de ridicule qui ne m'avoit point encore frappée. On s'habitue à ces graces qui s'accordent assez bien avec l'élégance même des grandes sociétés; mais, quand un caractère naturel se trouve au milieu d'elles, il fait ressortir par le contraste les plus légères nuances d'affectation.

Je causai presque tout le soir avec M. Barton; il parloit de M. de Mondoville avec tant de chaleur et d'intérêt, que j'étois captivée par le plaisir même que je lui faisois en l'écoutant; d'ailleurs un homme simple et vrai parlant du sentiment qui l'a occupé toute sa vie, excite toujours l'attention d'une ame capable de l'entendre.

M. de Serbellane et M. de Fierville vinrent cependant auprès de moi me reprocher de n'être pas, selon ma coutume, ce qu'ils appellent *brillante:* je m'impatientai contre eux de leurs persécutions, et je m'en délivrai en rentrant chez moi de bonne heure.

Que la destinée de ma cousine sera belle, ma chère Louise, si Léonce est tel que M. Barton me l'a peint! Elle ne souffrira pas même du seul défaut qu'il est possible de lui supposer et que peut-être on exagère beaucoup. Matilde ne hasarde rien; elle ne s'expose jamais au blâme; elle conviendra donc parfaitement à Léonce: moi, je ne saurois pas..... mais ce n'est pas de moi dont il s'agit, c'est de Matilde: elle sera bien plus heureuse que je ne puis jamais l'être. Adieu, ma chère Louise, je vous quitte; j'éprouve ce soir un sentiment vague de tristesse que le jour dissipera sans doute. Encore une fois adieu.

LET-

LETTRE XII.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 8 Mai.

Je suis mécontente de moi, ma chère Louise, et pour me punir, je me condamne à vous faire le récit d'un mouvement blâmable que j'ai à me reprocher. Il a été si passager que je pourrois me le nier à moi-même; mais, pour conserver son coeur dans toute sa pureté, il ne faut pas repousser l'examen de soi; il faut triompher de la répugnance qu'on éprouve à s'avouer les mauvais sentimens qui se cachent long-tems au fond de notre coeur, avant d'en usurper l'empire.

Depuis quelques jours, M. Barton me parloit sans cesse de Léonce; il me racontoit des traits de sa vie, qui le caractérisent comme la plus noble des créatures. Il m'avoit une fois montré un portrait de lui, que Matilde avoit refusé de voir, avec une exagération de pruderie qui n'étoit en vérité que ridicule; et ce portrait, je l'avoue, m'avoit frappé. Enfin M. Barton, se plaisant tous les jours plus avec moi, me laissa entrevoir avant-hier à la fin de notre conversation, qu'il ne croyoit pas le caractère

de Matilde propre à rendre Léonce heureux, et que j'étois la seule femme qui lui eût paru digne de son élève. De quelques détours qu'il enveloppât cette insinuation, je l'entendis très-vîte; elle m'émut profondément, je quittai M. Barton à l'instant même, et je revins chez moi inquiète de l'impression que j'en avois reçue. Il me suffit cependant d'un moment de réflexion pour rejetter loin de moi des sentimens confus, que je devois bannir dès que j'avois pu les reconnoître. Je résolus de ne plus m'entretenir en particulier avec M. Barton, et je crus que cette décision avoit fait entièrement disparoître l'image qui m'occupoit. Mais hier, au moment où j'arrivai chez Mad. de Vernon, M. Barton s'approcha de moi, et me dit: Je viens de recevoir une lettre de M. de Mondoville, qui m'annonce son départ d'Espagne, ayez la bonté de la lire. En achevant ces mots, il me tendit cette lettre. Quel prétexte pour la refuser? d'ailleurs ma curiosité précéda ma réflexion, mes yeux tombèrent sur les premières lignes de la lettre, et il me fut impossible de ne pas l'achever. En effet, ma chère Louise, jamais on n'a réuni dans un style si simple tant de charmes différens! de la noblesse et de la bonté, des expressions toujours naturelles, mais qui toutes appartenoient à une affection vraie, et à une idée originale; aucune de ces phrases usées, qui ne peig-

nent rien que le vuide de l'ame; de la mesure sans froideur, une confiance sérieuse, telle qu'elle peut exister entre un jeune homme et son instituteur: mille nuances qui semblent de peu de valeur, et qui caractérisent cependant les habitudes de la vie entière, et cette élévation de sentimens, la première des qualités, celle qui agit comme par magie sur, les ames de la même nature. Cette lettre étoit terminée par une phrase douce et mélancolique sur l'avenir qui l'attendoit, sur ce mariage décidé sans qu'il eût jamais vu Matilde: la volonté de sa mère, disoit-il, avoit pu seule le contraindre à s'y résigner. Je relus ce peu de mots plusieurs fois. Je crois que M. Barton le remarqua; car il me dit: — Madame, croyez-vous que la froideur de Mademoiselle de Vernon puisse rendre heureux un homme d'une sensibilité si véritable? — Je ne sais ce que j'allois lui répondre, lorsque M. de Serbellane, se donnant à peine le tems de saluer Mad. de Vernon, me pria d'aller avec lui dans le jardin. Il y a tant de réserve et de calme dans les manières habituelles de M. de Serbellane, que je fus troublée par cet empressement inusité, comme s'il devoit annoncer un événement extraordinaire; et craignant quelque malheur pour Thérèse, je suivis son ami en quittant précipitamment M. Barton. — Elle arrive dans huit jours, me dit M. de Serbellane; vous

n'avez plus le tems de lui écrire, il faut s'occuper uniquement d'écarter d'elle, s'il est possible, les dangers de cette démarche. — Ah! mon dieu, que m'apprenez-vous, lui répondis-je? Comment! vous n'avez pu réussir .... — J'en ai peut-être trop fait, interrompit-il, car je crois entrevoir que l'inquiétude qu'elle éprouve sur mes sentimens, est la principale cause de ce voyage. Je la rassurerai sur cette inquiétude, ajouta-t-il, car je lui suis dévoué pour ma vie; mais quand vous verrez M. d'Ervins, vous comprendrez combien je dois être effrayé. Le despotisme et la violence de son caractère me font tout craindre pour Thérèse, s'il découvre ses sentimens; et quoiqu'il ait peu d'esprit, son amour-propre est toujours si éveillé, que dans beaucoup de circonstances, il peut lui tenir lieu de finesse et de sagacité. — M. de Serbellane continua cette conversation pendant quelque tems, et j'y mettois un intérêt si vif qu'elle se prolongea sans que j'y songeasse; enfin je la terminai en recommandant Thérèse à la protection de M. de Serbellane. — Oui, lui dis-je, je ne craindrai point de demander à celui même qui l'a entraînée, de devenir son guide et son frère dans cette situation difficile; Thérèse est plus passionnée que vous, elle vous aime plus que vous ne l'aimez; c'est donc à vous à la diriger; celui des deux qui ne peut vivre sans l'autre

est l'être soumis et dominé. Thérèse n'a point ici de parens ni d'amis, veillez sur elle en défenseur généreux et tendre, réparez vos torts par ces vertus du coeur qui naissent toutes de la bonté. — Je m'animai en parlant ainsi, et je posai ma main sur le bras de M. de Serbellane; il la prit et l'approcha de ses lèvres avec un sentiment dont Thérèse seule étoit l'objet. M. Barton dans ce moment entroit dans l'allée où nous étions; en nous appercevant, il retourna très-promptement sur ses pas, comme pour nous laisser libres; je compris dans l'instant son idée, et je l'atteignis avant qu'il fût rentré dans le salon. — Pourquoi vous éloignez-vous de nous, lui dis-je, avec assez de vivacité? — Par discrétion, Madame; par discrétion, me répéta-il d'une manière un peu affectée. — Je le vois, repris-je, vous croyez que j'aime M. de Serbellane. — Concevez-vous, ma chère Louise, que je manquasse de mesure au point de parler ainsi à un homme que je connoissois à peine? mais j'avois eu trop d'émotion depuis une heure, et j'étois si agitée que mon trouble même me faisoit parler sans avoir le tems de réfléchir à ce que je disois. — Je ne crois rien, Madame, me répondit M. Barton, de quel droit...... — Ah! que je déteste ces tournures, lui dis-je, avec une personne de mon caractère; — mais permettez-moi, Madame, de vous faire observer, interrompit

M. Barton, que je n'ai pas l'honneur de vous connoître depuis long-tems: — C'est vrai, lui dis-je; cependant il me semble qu'il est bien facile de me juger en peu de momens; mais je vous le répète, je n'aime point M. de Serbellane, je ne l'aime point; s'il en étoit autrement, je vous le dirois. — Vous auriez tort, me répondit M. Barton, je n'ai pas encore mérité cette confiance. — Toujours plus déconcertée par sa raison, et cependant toujours plus inquiète de l'opinion qu'il pouvoit prendre de mes sentimens pour M. de Serbellane, une vivacité que je ne puis concevoir, que je ne puis me pardonner, me fit dire à M. Barton: — Ce n'est pas de moi, je vous jure, que M. de Serbellane est occupé. — Je n'achevai pas cette phrase toute insignifiante qu'elle étoit, je ne l'achevai pas, ma soeur, je vous l'atteste; elle ne pouvoit rien apprendre, ni rien indiquer à M. Barton: néanmoins je fus saisie d'un remords véritable au premier mot qui m'échappa; je cherchai l'occasion de me retirer; et réfléchissant sur moi-même, je fus indignée du motif coupable qui m'avoit causé tant d'émotion.

Je craignois, je ne puis me le cacher, je craignois que M. Barton ne dît à Léonce que mes affections étoient engagées; je voulois donc que Léonce pût me préférer à ma cousine: c'est moi qui fait ce mariage; c'est moi qui suis liée par un sentiment

presque aussi fort que la reconnoissance, par les services que j'ai rendus, les remercîmens que j'en ai recueillis, la récompense que j'en ai goûtée; mon amie se flatte du bonheur de sa fille, elle croit me le devoir, et ce seroit moi qui songerois à le lui ravir? Quel motif m'inspire cette pensée! un penchant de pure imagination, pour un homme que je n'ai jamais vu, qui peut-être me déplairoit, si je le connoissois! Que seroit-ce donc si je l'aimois! Et néanmoins les sentimens de délicatesse les plus impérieux ne devroient-ils pas imposer silence même à un attachement véritable? Ne pensez pas cependant, ma chère Louise, autant de mal de moi que ce récit le mérite; n'avez-vous pas éprouvé vous-même qu'il existe quelquefois en nous des mouvemens passagers les plus contraires à notre nature? C'est pour expliquer ces condradictions du coeur humain, qu'on s'est servi de cette expression: *ce sont des pensées du Démon.* Les bons sentimens prennent leur source au fond de notre coeur; les mauvais nous semblent venir de quelque influence étrangère, qui trouble l'ordre et l'ensemble de nos réflexions et de notre caractère. Je vous demande de fortifier mon coeur par vos conseils: la voix qui nous guida dans notre enfance, se confond pour nous avec la voix du Ciel.

LETTRE XIII.

Réponse de Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 14 Mai.

Non, ma chère enfant, je ne vous aurois point trouvée coupable de vous livrer à quelque intérêt pour Léonce, et s'il avoit été digne de vous, s'il vous avoit aimée, je n'aurois pas trop conçu pourquoi vous auriez sacrifié votre bonheur, non à la reconnoissance que vous devez, mais à celle que vous avez méritée. Quoi qu'il en soit, hélas! il n'est plus tems de faire ces réflexions: il n'est que trop vraisemblable qu'en ce moment ce malheureux jeune homme n'existe plus pour personne! J'ai la triste mission de vous envoyer cette lettre. Il faut la montrer à M. Barton, et prévenir Mad. de Vernon et sa fille de la perte de leurs plus brillantes espérances. C'est le seul moment où j'aie éprouvé quelques bons sentimens pour Mad. de Vernon; mais il n'est pas nécessaire de me joindre à tout ce que vous lui témoignerez. Celle qui est aimée de vous, ma chère Delphine, ne manque jamais des consolations les plus tendres; et c'est vous que je plains quand vos amis sont malheureux.

Je ne doute pas que ce ne soit l'indigne frère de Mademoiselle de Sorane qui doive être accusé de ce crime abominable.

Bayonne, le 10 Mai 1790.

Comme vous êtes parente de Mad. de Vernon, Mademoiselle, vous savez sans doute son adresse à Paris, et vous ferez parvenir à un M. Barton qui doit être chez elle à présent, la nouvelle du triste accident arrivé à son élève, qui n'a voulu dire qu'un seul mot, c'est qu'il desiroit voir son instituteur actuellement à Paris chez Mad. de Vernon. Ce pauvre M. Léonce de Mondoville m'étoit recommandé par un négociant de Madrid, et je l'attendois hier au soir; mais je ne croyois pas qu'on me l'apportât dans ce triste état.

En traversant les Pyrénées, il a fait quelques pas à pied, laissant passer sa voiture devant lui avec son domestique; à la nuit tombante il a reçu deux coups de poignard près du coeur, par deux hommes qu'il connoît, à ce que j'ai pu comprendre par quelques mots qu'il a prononcés, mais qu'il n'a jamais voulu nommer. Son domestique ne le voyant point venir, est retourné sur ses pas, et l'a trouvé sans connoissance au milieu du chemin de la forêt: il a appelé des paysans, et avec leur secours, il a été apporté chez moi sans reprendre ses sens: on

le croyoit mort. Cependant depuis une heure il a parlé, comme je l'ai dit, pour demander que son instituteur vînt en toute hâte auprès de lui, et qu'on se gardât bien d'informer sa mère de son état.

Le juge s'est transporté chez moi pour écrire sa déposition sur les assassins. Il a refusé de rien répondre; ce qui me paroît vraiment trop beau; mais du reste, il est impossible d'être plus intéressant: et c'est avec une vraie douleur, Mademoiselle, que je me vois forcé de vous apprendre que les médecins ont déclaré ses blessures mortelles. Il est si beau, si jeune, si bon, que cela fait pleurer tout le monde; et ma pauvre famille en particulier s'en désole vivement. Ne perdez pas de tems, je vous prie, Mademoiselle, pour faire venir son instituteur. Il arrivera trop tard; mais enfin il nous dira ce que nous avons à faire. J'ai l'honneur d'être avec respect, Mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Télin, *négociant à Bayonne*.

LETTRE XIV.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 19 Mai.

Ah! ma chère soeur! quelle nouvelle vous m'apprenez! Je suis dans une angoisse inexprimable, craignant de perdre une minute pour avertir M. Barton, et frémissant de la douleur que je suis condamnée à lui causer. Il faut aussi prévenir Mad. de Vernon et Matilde. Combien je sens vivement leur peines! Ma pauvre Sophie! le fils de son amie! l'époux de sa fille, et Matilde! Ah! que je me reproche d'avoir blâmé l'excès de sa dévotion! Elle ne sera peut-être jamais heureuse; si elle avoit livré son coeur à l'espérance d'être aimée, que deviendroit-elle à présent? Néanmoins, elle ne l'a jamais vu. Mais moi aussi, je ne l'ai jamais vu! et les larmes m'oppressent, et la force me manque pour remplir mon triste devoir! Allons, je m'y soumets, je sors: adieu. Ce soir je vous rendrai compte de cette cruelle journée.

Minuit.

M. Barton est parti depuis une heure, ma chère Louise. Excellent homme, qu'il est malheureux!

Ah! que les peines de l'âge avancé portent un caractère déchirant! Hélas! la vieillesse elle-même est une douleur habituelle, dont l'amertume aigrit tous les chagrins que l'on éprouve.

J'ai été chez Mad. de Vernon à six heures; j'ai fait demander M. Barton à sa porte; il est venu à l'instant même avec un air d'empressement et de gaîté qui m'a fait bien mal; rien n'est plus touchant que l'ignorance d'un malheur déjà arrivé, et le calme qui se peint sur un visage qu'un seul mot va bouleverser. M. Barton monta dans ma voiture, et je donnai l'ordre de nous conduire loin de Paris; j'avois imaginé plusieurs moyens de lui annoncer cet affreux événement, mais il remarqua bientôt l'altération de mes traits, et me demanda avec sensibilité s'il m'étoit arrivé quelque malheur? L'intérêt même qu'il prenoit à moi l'éloignoit entièrement de l'idée que la peine dont il s'agissoit pût le concerner. J'hésitois encore sur ce que je lui dirois; mais enfin, je pensai qu'il n'y avoit point de préparation possible pour une telle douleur, et je lui remis la fatale lettre.

— Lisez, lui dis-je, avec courage, avec résignation, et sans oublier les amis qui vous restent, et que votre malheur attache à vous pour jamais. — A peine cet excellent homme eut-il vu le nom de

Léonce, qu'il pâlit; il lut cette lettre deux fois, comme s'il ne pouvoit la croire. Enfin, il la laissa tomber, couvrit son visage de ses deux mains, et pleura amèrement sans dire un seul mot. Je versois des larmes à côté de lui, effrayée de son silence, attendant que ses premières paroles m'indiquassent dans quel sens il cherchoit des consolations. Je demandois au ciel la voix qui peut adoucir les blessures du coeur. — O Léonce! s'écria-t-il enfin, gloire de ma vie, seul intérêt d'un homme sans carrière, sans nom, sans destinée, étoit-ce à moi de vous survivre? que fait ce vieux sang dans mes veines, quand tout le vôtre a coulé? quelle fin de vie m'est réservée? Ah! Madame, me dit-il, vous êtes jeune, belle, vous avez pitié d'un vieillard, mais vous ne pouvez pas vous faire une idée des dernières douleurs d'une existence sans avenir, sans espoir! vous ne le connoissiez pas, mon ami, mon noble ami, que des monstres ont assassiné. Pourquoi ne veut-il pas les nommer? je les connois, je les ferai connoître, ils ne vivront point après avoir fait périr ce que le ciel avoit formé de meilleur. — Alors il se rappeloit les traits les plus aimables de l'enfance, et de la jeunesse de son élève; ce n'étoit plus le beau, le fier, le spirituel Léonce qu'il me peignoit; il ne se retraçoit plus les graces et les talens qui devoient plaire dans le monde; il ne parloit que des qualités touchantes

dont le souvenir s'unit, avec tant d'amertume, à l'idée d'une séparation éternelle.

J'étois agitée par une incertitude cruelle; devois-je, en rappelant à M. Barton que Léonce le demandoit auprès de lui, fixer son imagination sur la possibilité de le revoir encore, et de contribuer peut-être à le guérir? M. Barton ne m'avoit pas dit un seul mot qui indiquât cette pensée; la craignoit-il? redoutoit-il une seconde douleur après un nouvel espoir? Ma chère Louise, avec quel tremblement l'on parle à un homme vraiment malheureux! Comme on a peur de ne pas deviner ce qu'il faut lui dire; et de toucher mal-adroitement aux peines d'un coeur déchiré.

Enfin, je dis à M. Barton qu'il devoit partir, et que peut-être il pouvoit encore se flatter de retrouver Léonce: ce dernier mot dont j'attendois tant d'effet, n'en produisit aucun, il m'entendit tout de suite, mais sans se livrer à l'espoir que je lui offrois. A l'âge de M. Barton, le coeur n'est point mobile, les impressions ne se renouvellent pas vite, et le même sentiment oppresse sans aucun intervalle de soulagement.

Néanmoins, depuis cet instant, il ne parla plus que de son départ: il me demanda de retourner

chez Mad. de Vernon, j'en donnai l'ordre. Je convins avec lui qu'il partiroit le soir même avec ma voiture, et que l'un de mes gens, plus jeune que le sien, courroit devant lui pour hâter son voyage. Il étoit un peu ranimé par l'occupation de ces détails: tant qu'il reste une action à faire pour l'être qui nous intéresse, les forces se soutiennent et le coeur ne succombe pas. Nous arrivâmes enfin chez ma tante: en songeant à la peine qu'elle alloit éprouver, j'étois saisie moi-même de la plus vive émotion; je laissai M. Barton entrer seul chez Mad. de Vernon, et je restai quelques minutes dans le salon pour reprendre mes sens; enfin, domptant cette foiblesse qui m'empêchoit de consoler mon amie, j'entrai chez elle: je la trouvai plus calme que je ne l'espérois. M. Barton gardoit le silence; Matilde se contenoit avec quelque effort; Mad. de Vernon vint à moi et m'embrassa, je voulus m'approcher de Matilde, je la vis rougir et pâlir; elle me serra la main amicalement, mais elle sortit de la chambre à l'instant même, se faisant un scrupule, je crois, d'éprouver ou de montrer aucune émotion vive.

Mad. de Vernon me dit alors: — Imaginez que dans ce moment même je viens de recevoir une lettre de Mad. de Mondoville, pour m'apprendre son consentement au mariage, d'après les nouvelles propo-

sitions que je lui avois faites! Elle m'annonce en même tems le départ de son fils. — Je serrai une seconde fois Mad. de Vernon dans mes bras. — Enfin, me dit-elle avec le courage qui lui est propre, occupons-nous de hâter le départ de M. Barton, et soumettons-nous aux événemens. Il n'y a rien à faire pour mon voyage, dit M. Barton, avec un accent qui exprimoit, je crois, une humeur un peu injuste sur le calme apparent de Mad. de Vernon; Mad. d'Albémar a bien voulu pourvoir à tout, et je pars. — C'est très-bien, répliqua Mad de Vernon, qui s'apperçut du mécontentement de M. Barton, et s'adressant à moi, elle me dit comme à demi-voix: — Quel zèle et quelle affection il témoigne à son élève! — Vous avez remarqué quelquefois que Mad. de Vernon avoit l'habitude de louer ainsi, comme par distraction et en parlant à un tiers, mais le malheureux Barton n'y donna pas la moindre attention; il étoit bien loin de penser à l'impression que sa douleur pourroit produire sur les autres. S'il lui étoit resté quelque présence d'esprit, c'eût été pour la cacher et non pour s'en parer.

Absorbé dans son inquiétude, il sortit sans dire un mot à Mad. de Vernon; je le suivis pour le conduire chez moi, où il devoit trouver tout ce qui lui étoit nécessaire pour sa route. Lorsque nous fû-

mes en voiture, il dit en se parlant à lui-même: — Mon cher Léonce, vos seuls amis, c'est votre malheureux instituteur, c'est aussi votre pauvre mère. — Et se retournant vers moi: — Oui, s'écria-t-il, j'irai nuit et jour pour le rejoindre, peut-être me dira-t-il encore un dernier adieu, et je resterai près de sa tombe pour soigner ses derniers restes, et mériter ainsi d'être enseveli près de lui. — En disant ces mots, cet infortuné vieillard se livroit à un nouvel accès de désespoir. — Madame, me dit-il alors, devant vous je pleure; tout-à-l'heure j'étois calme, votre bonté ne repoussera pas cette triste preuve de confiance, j'en suis sûr, vous ne la repousserez pas.

Nous arrivâmes chez moi, je pris toutes les précautions que je pus imaginer pour que le voyage de M. Barton fût le plus commode et le plus rapide possible; il fut touché de ces soins, et, prêt à monter en voiture, il me dit: — Madame, s'il vient en mon absence quelques lettres de Bayonne, je n'ose pas dire de Léonce, enfin aussi de Léonce même, ouvrez-les, vous verrez ce qu'il faut faire d'après ces lettres, et vous me l'écrirez à Bordeaux. — N'est-ce pas Mad. de Vernon, lui dis-je, qui devroit..... — Non, me répondit-il, Madame, permettez-moi de vous répéter que je veux que ce soit vous; hélas! dans ce dernier moment, lorsqu'il n'est que trop probable

que jamais je ne vous reverrai, qu'il me soit permis de vous dire une idée, peut-être insensée, que j'avois conçue pour mon malheureux élève. Je ne trouvois point que Mademoiselle de Vernon pût lui convenir, et j'osois remarquer en vous tout ce qui s'accordoit le mieux avec son esprit et son ame. — J'allois lui répondre, mais il me serra la main avec une affection paternelle; cette affection me rappelle M. d'Albémar, et jamais je ne l'ai retrouvée sans émotion. Il me dit alors: — Ne vous offensez pas, Madame, de cette hardiesse d'un vieillard qui chérit Léonce comme son fils, et que vos bontés ont profondément touché. Hélas! ces douces chimères sont remplacées par la mort! la mort! ah Dieu! Il se précipita hors de ma chambre, et se jeta au fond de la voiture dans un accablement qui redoubla ma pitié.

Restée seule, je pus me livrer enfin à la douleur que moi aussi j'éprouvois; je n'avois dû m'occuper que des peines des autres, mais celle que je ressentois n'étoit pas moins vive, quoique la destinée de ce malheureux jeune homme fût étrangère à la mienne. Ma tante et ma cousine le regrettent pour elles, pour le bonheur qu'il devoit leur procurer, moi que le sort séparoit irrévocablement de lui, je pleure une ame si belle, un être si libéralement doué, périssant ainsi dans les premières années de

sa vie. Oui, s'il meurt je lui vouerai un culte dans mon coeur; je croirai l'avoir aimé, l'avoir perdu, et je serai fidèle au souvenir que je garderai de lui; ce sera un sentiment doux, l'objet d'une mélancolie sans amertume. Je demanderai son portrait à M. Barton, et toujours je conserverai cette image comme celle d'un héros de roman dont le modèle n'existe plus. Déjà depuis quelque tems, je perdois l'espoir de rencontrer celui qui posséderoit toutes les affections de mon coeur; j'en suis sûre maintenant, et cette certitude est tout ce qu'il faut pour vieillir en paix.

Mais peut-être que Léonce vivra; s'il vit, il sera l'époux de Matilde, et plus de chimères alors, mais aussi plus de regrets. Adieu, ma chère Louise; il est possible, que dans peu je me réunisse à vous pour toujours.

LETTRE XV.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 22 Mai.

J'ai trouvé ce soir plus de charmes que jamais dans l'entretien de Mad. de Vernon, et cependant, pour la première fois, mon coeur lui a fait un véritable reproche. Quand je vous parle d'elle avec autant de franchise, ma chère Louise, je vous donne la plus grande marque possible de confiance; n'en concluez, je vous prie, rien de défavorable à mon amie. Je puis me tromper sur un tort que mille motifs doivent excuser; mais j'ai sûrement raison, quand je crois que les qualités les plus intimes de l'ame peuvent seules inspirer cette délicatesse parfaite dans les discours et dans les moindres paroles, qui rend la conversation de Mad. de Vernon si séduisante.

J'avois été douloureusement émue tout le jour; l'image de Léonce me poursuivoit, je n'avois pu fermer l'oeil sans le voir sanglant, blessé, prêt à mourir. Je me le représentois sous les traits les plus touchans, et ce tableau m'arrachoit sans cesse des larmes. J'allai vers huit heures du soir chez

Mad. de Vernon; Matilde avoit passé tout le jour à l'église, et s'étoit couchée en revenant, sans avoir témoigné le moindre desir de s'entretenir avec sa mère; je trouvai donc Sophie seule et assez triste, je l'étois bien plus encore. Nous nous assîmes sur un banc de son jardin, d'abord sans parler; mais bientôt elle s'anima, et me fit passer une heure dans une situation d'ame beaucoup meilleure que je ne pouvois m'y attendre. La douceur et, pour ainsi dire, la mollesse même de sa conversation, ont je ne sais quelle grace qui suspendit ma peine. Elle suivoit mes impressions pour l adoucir, elle ne combattoit aucun de mes sentimens, mais elle savoit les modifier à mon insçu; j'étois moins triste sans en savoir la cause; mais enfin auprès d'elle je l'étois moins.

Je dirigeai notre conversation sur ces grandes pensées vers lesquelles la mélancolie nous ramène invinciblement; l'incertitude de la destinée humaine, l'ambition de nos desirs, l'amertume de nos regrets, l'effroi de la mort, la fatigue de la vie, tout ce vague du coeur, enfin, dans lequel les ames sensibles aiment tant à s'égarer, fut l'objet de notre entretien. Elle se plaisoit à m'entendre, et m'excitant à parler, elle mêloit des mots précis et justes à mes discours, et soutenoit et ranimoit mes pensées toutes les fois que j'en avois besoin. Lorsque j'arrivai chez elle,

j'étois abattue et mécontente de mes sentimens sans vouloir me l'avouer. Je crois qu'elle devina tout ce qui m'occupoit, car elle me dit exactement ce que j'avois besoin d'entendre. Elle me releva par degrés dans ma propre estime, j'étois mieux avec moi-même, et je ne m'appercevois qu'à la réflexion, que c'étoit elle qui modifioit ainsi mes pensées les plus secrètes. Enfin, j'éprouvois au fond de l'ame un grand soulagement, et je sentois bien en même tems, qu'en m'éloignant de Sophie, le chagrin, et l'inquiétude me ressaisiroient de nouveau.

Je m'écriai donc dans une sorte d'enthousiasme: — Ah! mon amie, ne me quittez pas, passons de longues heures à causer ensemble, je serai si mal quand vous ne me parlerez plus! — Comme je prononçois ces mots, un domestique entra, et dit à Mad. de Vernon que M. de Fierville demandoit à la voir, quoiqu'on lui eût déclaré à sa porte qu'elle ne recevoit personne. — Refusez-le, je vous en conjure, ma chère Sophie, dis-je avec instance. — Savez-vous, interrompit Mad. de Vernon, si le neveu de Mad. du Marset a gagné ou perdu ce grand procès dont dépendoit toute sa fortune? — Mon Dieu, interrompis-je, on m'a dit hier qu'il l'avoit gagné; ainsi, vous n'avez point à consoler M. de Fierville des chagrins de son amie; refusez-le. — Il faut que

je le voye, dit alors Mad. de Vernon. — Et elle fit signe à son domestique de le faire monter. Je me sentis blessée, je l'avoue, et ma phisionomie l'exprima. Mad. de Vernon s'en apperçut, et me dit. — Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma fille... — Quoi, m'écriai-je assez vivement, vous songez déjà à remplacer Léonce? Pauvre jeune homme! vous n'êtes pas long-tems regretté par l'amie de votre mère. — Je me reprochai ces paroles à l'instant même, car Mad. de Vernon rougit en les entendant, et comme elle me laissoit partir sans essayer de me retenir, je restai, quelques minutes après l'arrivée de M. de Fierville, la main appuyée sur la clef de la porte du salon, et tardant à l'ouvrir. Mad. de Vernon enfin le remarqua, elle vint à moi, et sans me faire aucun reproche, elle insista beaucoup sur le prix qu'elle mettoit à l'union de sa fille avec Léonce, sur toutes les circonstances qui lui rendoient ce mariage mille fois préférable à tout autre: elle reprit par degrés sa grace accoutumée, et je partis après l'avoir embrassée; mais je conservai cependant quelques nuages de ce qui venoit de se passer.

Concevez-vous ma folie, ma chère Louise? Ce qui m'a blessé peut-être si vivement, c'est un témoignage d'indifférence pour Léonce! Pourquoi vouloir que Mad. de Vernon le regrette profondément, qu'elle ne cherche point un autre époux pour sa

fille? elle ne l'a jamais vu: cependant n'est-il pas vrai, ma chère Louise, que c'est se consoler trop tôt de la perte d'un jeune homme si distingué? Ah! s'il étoit possible qu'on le sauvât! ce seroit Matilde qui goûteroit le bonheur d'en être aimée, elle n'auroit pas souffert de son danger; il renaîtroit pour elle; le calme de son imagination et de son ame la préserve des peines les plus amères de la vie. Louise, votre Delphine ne lui ressemble pas.

LETTRE XVI.

Mademoiselle d'Albèmar à Delphine.

Montpellier, 20 Mai 1790.

Je me hâte de vous dire, ma chère Delphine, que M. de Mondoville est mieux; un chirurgien habile l'a soigné avec beaucoup de bonheur, et lorsque la perte de son sang a été arrêtée, il s'est trouvé très-vîte hors de tout danger. Il auroit déjà repris sa route, si l'on ne craignoit que sa blessure ne se rouvrît en voyageant. Il a écrit à M. Barton une lettre que Télin m'a adressée, pour vous prier de la faire parvenir sûrement; je vous l'envoie.

Il faut que Léonce ait quelque chose de bien aimable, pour que ce vieux négociant de Bayonne, Télin,

Télin, qui, de sa vie n'a pensé qu'aux moyens de gagner de l'argent, écrive des lettres toutes remplies d'éloges sur les qualités généreuses de M. de Mondoville; en vérité je crois qu'il a fait de Télin une mauvaise tête! Sérieusement, c'est un rare mérite que celui qui est vivement senti même par les hommes vulgaires, et je crois toujours plus aux qualités qui produisent de l'effet sur tout le monde, qu'à ces supériorités mystérieuses, qui ne sont reconnues que par les adeptes.

Chère Delphine, il est très-vraisemblable à présent que vous allez voir M. de Mondoville; votre imagination est singulièrement préparée à recevoir une grande impression par sa présence: défendez-vous de cette disposition, je vous en conjure, et rendez à votre esprit toute l'indépendance dont il a besoin pour bien juger.

LETTRE XVII.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 25 Mai.

La lettre de Léonce que vous m'envoyez, ma chère soeur, est extrêmement remarquable; comme M. Barton m'avoit demandé de l'ouvrir, je l'ai lue; depuis deux heures qu'elle est entre mes mains, elle a fait naître en moi une foule de pensées qui m'étoient nouvelles. Je vous ferai part de mes réflexions une autre fois; le seul mot qui je suis pressée de vous dire, c'est que la lecture de cette lettre a tout-à-fait calmé les idées qui me troubloient, et que je n'ai plus à craindre le mauvais mouvement qui me faisoit envier le sort de ma cousine.

LETTRE XVIII (1).

Léonce à M. Barton.

Bayonne, 17 Mai 1790.

Je crains, mon cher ami, que vous ne soyez déjà parti sur la nouvelle de mon accident, et lorsque vous aurez su que j'avois témoigné le désir de vous voir. J'aurois dû vous épargner la fatigue d'un tel voyage, mais vous pardonnerez à votre élève le besoin qu'il avoit, de vous dire adieu au moment de mourir. Si vous êtes encore à Paris, attendez-moi, je serai en état de voyager sous peu de jours. On me défend de parler, de peur que mes blessures à la poitrine ne se rouvrent; j'ai du tems au moins pour vous écrire tout ce qui tient à l'événement dont, vous seul devez connoître le secret.

Je sais quel est le furieux qui a voulu m'assassiner et qui m'a attaqué, ayant pour second son domestique, sans me laisser aucun moyen de me défendre. Il m'a dit avec fureur, en me poignardant: *Je venge ma soeur déshonorée.* J'aurois nommé

(1) Cette lettre est celle que Mademoiselle d'Albémar a fait parvenir à Delphine.

l'auteur de cette action infame, si les motifs qui l'ont irrité contre moi ne méritoient une sorte d'indulgence; vous les savez, ces motifs, et vous devinez mon assassin.

Mon cousin, en se soumettant à mes conseils, les a suivis néanmoins de la manière du monde la plus foible et la plus inconséquente; il m'a prouvé qu'il ne faut jamais faire agir un homme dans un sens différent de son caractère. La nature place des remèdes à côté de tous les maux: l'homme foible ne hasarde rien; l'homme fort soutient tout ce qu'il avance; mais l'homme foible, conseillé par l'homme fort, marche, pour ainsi dire, par saccades, entreprend plus qu'il ne peut, se donne les défis à lui-même, exagère ce qu'il ne sait pas imiter, et tombe dans les fautes les plus disparates: il réunit les inconvéniens des caractères opposés, au lieu de concilier avec art leurs divers avantages.

Charles de Mondoville a laissé pénétrer à la famille de Mademoiselle de Sorane, qu'il suivoit mes avis pour ainsi dire malgré lui; c'est ainsi qu'il a dirigé sur moi toute leur haine. M. de Sorane a été obligé de faire faire un très-mauvais mariage à sa soeur, pour étouffer le plus promptement possible éclat de son aventure; la crainte de ce même éclat,

l'a empêché de se battre avec moi ; il a regardé l'assassinat comme une vengeance plus obscure et plus certaine, et il avoit imaginé sans doute que si j'étois tué dans les montagnes des Pyrénées, on attribueroit ma mort à des voleurs français ou espagnols, qui sont en assez grand nombre sur les frontières des deux pays.

Si je ne savois pas que M. de Sorane a été réellement très-malheureux de la honte de sa soeur, s'il n'avoit pas raison de m'accuser de la résistance de mon cousin à ses désirs, j'aurois livré son crime à la justice des loix. Mais, m'étant vu forcé, par un concours funeste de circonstances, à sacrifier la réputation de Mademoiselle de Sorane à l'honneur de ma famille, j'ai cru devoir taire le nom d'un homme qui n'étoit devenu mon assassin que pour venger sa soeur. Sa haine contre moi étoit naturelle ; le mal que je lui avois fait, tenoit peut-être à un défaut de mon caractère : vous m'avez souvent dit que l'opinion avoit trop d'empire sur moi : s'il est vrai que M. de Sorane ait réellement à se plaindre de ma conduite, je lui dois le secret sur un crime que j'ai provoqué ; je le lui ai gardé, il vous sera sacré comme à moi-même.

Mais je le prévois, mon cher Barton, tremblant encore du danger que j'ai couru, vous aurez

une aimable colère contre votre élève, pour avoir exposé si légèrement cette vie dont vous et ma mère daignez avoir besoin. Cette pensée m'est venue, non sans quelques regrets, lorsque je me croyois prêt à mourir. Peut-être aurois-je pu laisser mon parent à lui-même, quoiqu'il fût de mon sang, quoiqu'il portât mon nom; mais, je vous le demande, à vous, qui avez bien plus de modération que moi dans votre manière de juger, et qui n'attachez pas autant d'importance à ce qu'on peut dire dans le monde: si je m'étois trouvé dans la même situation que Charles de Mondoville, n'auriez-vous pas été le premier à me détourner d'épouser une femme généralement mésestimée, quand même je l'aurois aimée?

Pendant les jours que je viens de passer entre la vie et la mort, j'ai réfléchi beaucoup à ce que vous m'avez constamment dit, sur la nécessité de ne soumettre sa conduite qu'au témoignage de sa conscience et de sa raison. Vous êtes chrétien et philosophe tout-à-la-fois; vous vous confiez en Dieu, et vous comptez pour rien les injustices des hommes; j'ai peu de disposition, vous le savez, à aucun genre de croyance religieuse, et moins encore à la patience et à la résignation que la foi, dit-on, doit nous inspirer. Quoique j'aie reçu, grace

à vous, une éducation éclairée, cependant une sorte d'instinct militaire, des préjugés, si vous le voulez, mais les préjugés de mes ayeux, ceux qui conviennent si parfaitement à la fierté et à l'impétuosité de mon ame, sont les mobiles les plus puissans de toutes les actions de ma vie. Mon front se couvre de sueur quand je me figure un instant, que même à cent lieues de moi, un homme quelconque pourroit se permettre de prononcer mon nom ou celui des miens avec peu d'égards, et que je ne serois pas là pour m'en venger. La plupart des hommes, dites-vous, ne méritent pas qu'on attache le moindre prix à leurs discours; leur haine peut n'être rien, mais leur insulte est toujours quelque chose. Ils s'égalent à vous, ils font plus, ils se croient vos supérieurs quand ils vous calomnient, faut-il leur laisser goûter en paix cet insolent plaisir?

Avez-vous d'ailleurs réfléchi sur la rapidité avec laquelle un homme peut se déconsidérer sans retour? S'il est indifférent aux premiers mots qu'on hasarde sur lui, si sa délicatesse supporte le plus léger nuage, quel sentiment l'avertira que c'en est trop? D'abord de faux bruits circuleront, ils s'établiront bientôt après comme vrais dans la tête de ceux qui ne le connoissent pas; alors il s'en irritera, mais trop tard. Quand il se hâteroit de chercher

vingt occasions de duel, des traits de courage désordonnés rétabliront-ils la réputation de son caractère? Tous ces efforts, tous ces mouvemens présentent l'idée de l'agitation, et l'on ne respecte point celui qui s'agite: le calme seul est imposant. On ne peut reconquérir en un jour ce qui est l'ouvrage du tems, et néanmoins la colère ne vous permettant pas le repos, vous rend incapable de trouver, ou d'attendre le remède à votre malheur. Je ne sais ce qui peut nous être réservé dans un autre monde; mais l'enfer de celui-ci pour un homme qui a de la fierté, c'est d'avoir à supporter la moindre altération à cette intacte renommée d'honneur et de délicatesse, le premier trésor de la vie.

J'ai cessé de combattre en moi ces sentimens, je les ai reconnus pour invincibles; toute fois s'ils pouvoient jamais se trouver en opposition avec la véritable morale, j'en triompherois, du moins je le crois, et c'est à vos leçons, mon cher maître, que je dois cet espoir; mais dans toutes les résolutions qui ne regardent que moi seul, j'aurois tort de vouloir lutter contre un défaut que je ne puis braver, qu'en sacrifiant tout mon bonheur. Il vaut mieux exposer mille fois sa vie que de faire souffrir son caractère.

J'ose croire que je ne rends pas malheureux ce qui m'entoure; pourquoi donc voudrois-je me tourmenter par des efforts peut-être inutiles, et sûrement très-douloureux? La considération que je veux obtenir dans le monde ne doit-elle pas servir à honorer tout ce qui m'aime? Un homme n'est-il pas le protecteur de sa mère, de sa soeur et sur-tout de sa femme? Ne faut-il pas qu'il donne à la compagne de sa vie, l'exemple de ce respect pour l'opinion qu'il doit à son tour exiger d'elle? Savez-vous pourquoi, jusqu'à présent, je me suis défendu contre l'amour, quoique je sentisse bien avec quelle violence il pourroit s'emparer de moi? C'est que j'ai craint d'aimer une femme qui ne fût point d'accord avec moi sur l'importance que j'attache à l'opinion, et dont le charme m'entraînât, quoique sa manière de penser me fît souffrir. J'ai peur d'être déchiré par deux puissances égales, un coeur sensible et passionné, un caractère fier et irritable.

Ma mère a peut-être raison, mon cher Barton, en me faisant épouser une personne qui n'exercera pas un grand empire sur moi, mais dont la conduite est dirigée par les principes les plus sévères. Cependant hélas! je vais donc à vingt-cinq ans renoncer pour toujours l'espoir de m'unir à la femme que j'aimerois, à celle qui combleroit le vuide de mon

coeur par toutes les délices d'une affection mutuelle! Non, la vie n'est pas cet enchantement que mon imagination a rêvé quelquefois, elle offre mille peines inévitables, mille périls à redouter, pour sa réputation, pour son repos, mille ennemis qui vous attendent, il faut marcher fermement et sévèrement dans cette triste route, et se garantir du blâme en renonçant au bonheur.

Après avoir lu cette lettre, serez-vous content de moi, mon cher maître? Songez cependant avec quelque plaisir, que votre élève n'a pas une pensée secrète pour vous, et que vos conseils lui seront toujours nécessaires.

LETTRE XIX.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 27 Mai.

J'ai relu plusieurs fois la lettre où Léonce peint son propre caractère, avec la vérité la plus parfaite; vous n'avez pas conclu, je l'espère, de quelques lignes que je vous écrivis dans le premier moment, que mon estime pour M. de Mondoville fût le moins du monde altérée? Non assurément,

rien de pareil n'est vrai, sa lettre à M. Barton indique au contraire des qualités rares, et une grande supériorité d'esprit; mais ce qui m'a frappé comme une lumière subite, c'est l'étonnant contraste de nos caractères.

Il soumet les actions les plus importantes de sa vie à l'opinion, moi je pourrois à peine consentir à ce qu'elle influât sur ma décision dans les plus petites circonstances: les idées religieuses ne sont rien pour lui, cela doit être ainsi, puisque l'honneur du monde est tout. Quant à moi, vous le savez, grace à l'heureuse éducation que vous et votre frère m'avez donnée, c'est de mon Dieu et de mon propre coeur que je fais dépendre ma conduite. Loin de chercher les suffrages du plus grand nombre, par les ménagemens nécessaires pour se les concilier, je serois presque tentée de croire, que l'approbation des hommes flétrit un peu ce qu'il y a de plus pur dans la vertu, et que le plaisir qu'on pourroit prendre à cette approbation, finiroit par gâter les mouvemens simples et irréfléchis d'une bonne nature.

Sans doute, à travers l'irritabilité de Léonce sur tout ce qui tient à l'opinion, il est impossible de ne pas reconnoître en lui une ame vraiment sensible; néanmoins ne regrettez plus, ma soeur, ses engage-

mens avec Matilde, réjouissez-vous au contraire de ce qu'il ne sera jamais rien pour moi; les oppositions qui existent dans nos manières d'être, sont précisément celles qui rendroient profondément malheureux deux êtres qui s'aimeroient, sans les détacher l'un de l'autre.

Il me seroit impossible, quelle que fût ma résolution à cet égard, de veiller assez sur toutes mes actions pour quelles ne prêtassent point aux fausses interprétations de la société; et que ne souffrirois-je pas, si celui que j'aimerois ne supportoit pas sans douleur le mal que l'on pourroit dire de moi; si j'étois obligée de redouter les jugemens des indifférens, à cause de leur influence sur l'objet qui me seroit cher, de craindre toutes les calomnies parce qu'il souffriroit de toutes, et de me courber devant l'opinion, parce que j'aimerois un homme qui seroit son premier esclave.

Non, Léonce, ma chère Louise, ne convient pas à votre Delphine; ah! combien les sentimens de votre généreux frère, mon noble protecteur, répondoient mieux à mon coeur; il me répétoit souvent qu'une ame bien née n'avoit qu'un seul principe à observer dans le monde, faire toujours du bien aux autres et jamais de mal. Qu'importe à celle qui

croit à la protection de l'Être-Suprême et vit en sa présence, à celle qui possède un caractère élevé et jouit en elle-même du sentiment de la vertu; que lui importent, me disoit M. d'Albémar, les discours des hommes? elle obtient leur estime tôt ou tard, car c'est de la vérité que l'opinion publique relève en dernier ressort; mais il faut savoir mépriser toutes les agitations passagères que la calomnie, la sottise et l'envie, excitent contre les êtres distingués. Il ajoutoit, j'en conviens, que cette indépendance, cette philosophie de principes convenoit peut-être mieux encore à un homme qu'à une femme, mais il croyoit aussi que les femmes, étant bien plus exposées que les hommes à se voir mal jugées, il falloit d'avance fortifier leur ame contre ce malheur. La crainte de l'opinion rend tant de femmes dissimulées, que pour ne point exposer la sincérité de mon caractère, M. d'Albémar travailloit de tout son pouvoir à m'affranchir de ce joug. Il y a réussi, je ne redoute rien sur la terre que le reproche juste de mon coeur, ou le reproche injuste de mes amis: mais que l'opinion publique me recherche ou m'abandonne, elle ne pourra jamais rien sur ces jouissances de l'ame et de la pensée, qui m'occupent et m'absorbent toute entière. Je porte en moi-même un espoir consolateur, qui se renouvellera toujours tant que je pourrai regarder le ciel, et sen-

tir mon cœur battre pour la véritable gloire et la parfaite bonté.

Ce bonheur ou ce calme dont je jouis, que deviendroient-ils néanmoins, si par un renversement bizarre c'étoit moi, foible femme, moi dont la destinée réclame un soutien, qui saurois mépriser l'opinion des hommes, tandis que l'être fort, celui qui doit me guider, celui qui doit me servir d'appui, auroit horreur du moindre blâme? Vainement je tâcherois de me conformer à tous ses désirs, en adoptant une conduite qui ne me seroit point naturelle, je n'éviterois pas d'y commettre des fautes, et notre vie bientôt troublée auroit peut-être un jour une funeste fin.

Non; je ne veux point aimer Léonce, quand il seroit libre, je ne le voudrois point. J'ai eu besoin de me le répéter, de relire sa lettre, de détruire par de longues réflexions l'impression que m'avoit fait le danger qu'il vient de courir, mais j'y suis parvenue; mon ame s'est raffermie, et je puis le voir maintenant avec le plus grand calme et la plus ferme résolution de ne considérer désormais en lui que l'époux de Matilde.

LETTRE XX.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 31 Mai.

Que vous disois-je dans ma dernière lettre, ma chère Louise? il me semble que je vais le démentir; je l'ai vu, Léonce. Ah! je n'ai plus aucun souvenir de ce que je pensois contre lui: comment pouvois-je mettre tant d'importance à ce que j'appelois ses défauts? Pourquoi le juger sur une lettre? l'expression de son visage le fait bien mieux connoître.

J'avois reçu hier une lettre de M. Barton, qui m'annonçoit qu'il avoit rencontré M. de Mondoville à Bordeaux, et qu'ils revenoient ensemble: j'allai chez Mad. de Vernon pour lui porter ces bonnes nouvelles; j'avois l'esprit tout-à-fait libre, la lettre de Léonce avoit changé mes idées sur lui; je ne sais pas pourquoi elle avoit produit cette impression; en y pensant bien aujourd'hui, je trouve que c'étoit absurde; mais enfin, Léonce n'étoit plus pour moi que le mari de Matilde, le gendre de mon amie, et j'entretins pendant deux heures Mad. de Vernon de tout ce qui pouvoit avoir rapport à ce mariage, avec un

sentiment d'intérêt qui lui fit beaucoup de plaisir. Elle ne s'étoit pas doutée, je crois, des pensées qui m'avoient troublée pendant quelques jours; mais la conversation ne s'étoit point prolongée sur Léonce, parce que je la laissois tomber involontairement, tandis qu'hier, par je ne sais qu'elle sécurité, à la veille même du danger, j'étois inépuisable sur les motifs qui devoient attacher Mad. de Vernon à ses projets pour sa fille. Je ne conçois pas encore d'où me venoit ce bizarre mouvement; je voulois prendre, je crois, des engagemens avec moi-même, car cette vivacité ne pouvoit pas être naturelle: elle plut à Mad. de Vernon, qui me pressa vivement de passer le lendemain le jour entier avec elle.

Après dîner l'on annonça tout-à-coup M. Barton: sa figure me parut triste; je craignis quelqu'événement funeste, et je l'interrogeai avec crainte. — M. de Mondoville, nous dit-il, est arrivé hier avec moi; mais en chemin sa blessure s'est rouverte, et je crains que le sang qu'il a perdu ne mette en danger sa vie: il est dans un état de foiblesse et d'abattement qui m'inquiète extrêmement; il a repris la fièvre depuis huit jours, et il est maintenant hors d'état non-seulement de sortir, mais même de se tenir debout. Il voudroit, dit M. Barton en se retournant vers Mad. de Vernon, vous remettre des

lettres de sa mère; il prend la liberté de vous demander de venir le voir: il n'ose se flatter que Mademoiselle de Vernon consente à vous accompagner; cependant il me semble qu'à présent que les articles sont signés par Mad. de Mondoville, il n'y auroit point d'inconvenance... — Matilde interrompit M. Barton, et lui dit en se levant d'un ton de voix assez sec: — Je n'irai point, Monsieur; je suis décidée à n'y point aller.

Mad. de Vernon n'essaye jamais de lutter contre les volontés de sa fille aussi positivement exprimées; elle a dans le caractère une sorte de douceur et même d'indolence, qui lui fait craindre toute espèce de discussion; ce n'est jamais par aucun moyen de force, de quelque nature qu'il soit, qu'elle veut atteindre à son but. Sans répondre donc à Matilde, elle s'adressa à moi, et me dit: — Ma chère Delphine, ce sera vous qui m'accompagnerez, n'est-ce pas; nous irons avec M. Barton chez Léonce? — Je m'en défendis d'abord, quoique par un mouvement assez inexplicable j'éprouvasse tant d'humeur du refus de Matilde, qu'il m'étoit doux d'opposer mon empressement à sa pruderie; Mad. de Vernon insista: elle s'inquiétoit de la sorte de timidité dont elle est quelquefois susceptible avec une personne nouvelle: elle craignoit ces premiers mouvemens

dans lesquels Léonce pouvoit se livrer à l'attendrissement. J'ai toujours vu Mad. de Vernon redouter tout ce qui oblige à des témoignages extérieurs, lors même que son sentiment est véritable. On l'accuse de fausseté, et c'est cependant une personne tout-à-fait incapable d'affectation. Une réunion si singulière est-elle possible? je ne le crois pas.

Lorsqu'enfin je ne pus douter que Mad. de Vernon ne désirât vivement que j'allasse avec elle, j'y consentis. Cependant quand nous fûmes en voiture je me rappelai la lettre de Léonce à M. Barton, et il me vint dans l'esprit qu'un homme si délicat sur tout ce qui tient aux convenances, trouveroit peut-être un peu léger qu'une femme de mon âge vînt le voir ainsi chez lui sans le connoître; cette pensée me blessa et changea tellement ma disposition, que je montai l'escalier de Léonce avec assez d'humeur; mais au moment où nous entrâmes dans sa chambre, lorsque je le vis étendu sur un canapé, pâle, pouvant à peine soulever sa tête pour nous saluer, et néanmoins semblable en cet état à la plus noble, à la plus touchante image de la mélancolie et de la douleur, j'éprouvai à l'instant une émotion très-vive.

La pitié me saisit en même-tems que l'attrait: tous les sentimens de mon ame me parloient à-la-

fois pour ce malheureux jeune homme. Sa taille élégante avoit du charme, malgré l'extrême foiblesse qui ne lui permettoit pas de se soutenir. Il n'y avoit pas un trait de son visage qui, dans son abattement même, n'eût une expression séduisante. Je restai quelques instans debout, derrière M. Barton et Mad. de Vernon. Léonce adressa quelques remercîmens aimables à ma tante avec un son de voix doux, et cependant encore assez ferme ; sa manière d'accentuer donnoit aux paroles les plus simples, une expression nouvelle ; mais à chaque mot qu'il disoit, sa pâleur sembloit augmenter, et par un mouvement involontaire, je retenois ma respiration quand il parloit, comme si j'avois pu soulager et diminuer ainsi ses efforts.

Nous nous assîmes, il me vit alors. — Est-ce Mademoiselle de Vernon? dit-il à ma tante. — Non, répondit Mad. de Vernon : elle n'ose point encore venir vous voir ; c'est ma nièce, Mad. d'Albémar. — Mad. d'Albémar! reprit Léonce assez vivement, celle qui a bien voulu prêter sa voiture à M. Barton pour venir me chercher! celle qui a bien voulu s'intéresser à mon sort avant de me connoître! Je suis bien honteux, répéta-t-il en tâchant d'élever la voix, je suis bien honteux d'être si mal en état de lui témoigner ma reconnoissance. — J'al-

lois lui répondre lorsqu'en finissant ces mots, sa tête retomba sur sa main; je fis un mouvement pour me lever et lui porter du secours; mais rougissant aussi-tôt de mon dessein, je me rassis, et je gardai le silence. Léonce se tut aussi pendant quelques minutes. Tant de douceur et de sensibilité se peignit alors sur son visage, que j'oubliai entièrement l'opinion que j'avois eue de lui, et qui pouvoit garantir mon coeur. Mon attendrissement devenoit à chaque instant plus difficile à cacher. Les yeux et les paupières noires de Léonce accablé par son mal se baissoient malgré lui; mais quand il parvenoit à soulever son regard et qu'il le dirigeoit sur moi, il me sembloit qu'il falloit répondre à ce regard; qu'il sollicitoit l'intérêt, qu'il expliquoit sa pensée; et je me sentois émue, comme s'il m'avoit long-tems parlé.

N'ayez pas honte pour moi, ma Louise, de cette impression subite et profonde; c'est la pitié qui la produisoit, j'en suis sûre: votre Delphine ne seroit pas ainsi, dès la première vue, accessible à l'amour; c'étoit la douleur, la toute-puissante douleur qui réveilloit en moi le plus fort, le plus rapide, le plus irrésistible des sentimens du coeur, la sympathie.

Léonce s'apperçut, je crois, de l'intérêt que je prenois à sa situation; quoique je n'eusse pas parlé, c'est moi qu'il rassura. — Ce n'est rien, dit-il, Madame; la fatigue de la route a rouvert ma blessure, mais elle est maintenant refermée, et dans quelques jours je serai mieux. — Je voulus essayer de lui répondre, mais je craignis qu'en parlant ma voix ne fût trop altérée, et j'interrompis ma phrase sans la finir. Mad. de Vernon lui demanda des nouvelles de Mad. de Mondoville, lui dit quelques mots aimables sur l'impatience qu'elle avoit de le voir. Il répondit à tout d'un ton abattu, mais avec grace. Mad. de Vernon, craignant de le fatiguer, se leva, lui prit la main affectueusement, et donna le bras à M. Barton pour sortir.

Je m'avançai après elle, voulant enfin prendre sur moi d'exprimer mon intérêt à M. de Mondoville. Il se leva pour me remercier avant que je pusse l'en empêcher, et voulut faire quelques pas pour me reconduire; mais un étourdissement très-effrayant le saisit tout-à-coup; il cherchoit à s'appuyer pour ne pas tomber, je lui offris mon bras involontairement, et sa tête se pencha sur mon épaule; je crus qu'il alloit expirer. Ah! ma Louise, qui n'auroit pas été troublée dans un tel moment! — Je perdis toute idée de moi-même et des autres; je m'écriai: —

ma tante, venez à son secours, regardez-le, il va mourir. — Et mon visage fut couvert de larmes. M. Barton se retourna précipitamment, soutint Léonce dans ses bras, et le reconduisit jusqu'au sopha. Léonce revint à lui; il ouvrit les yeux avant que j'eusse essuyé mes pleurs; et les regards les plus reconnoissans m'apprirent qu'il avoit remarqué mon émotion.

Je m'éloignai alors, et Mad. de Vernon me suivit: il faisoit nuit quand nous revînmes; elle ne put, je crois, s'appercevoir de la peine que j'avois à me remettre, et d'ailleurs n'étoit-il pas naturel que je fusse inquiète de l'état où j'avois vu Léonce? J'appris à la porte de Mad. de Vernon, que M. de Serbellane étoit venu me demander deux fois, et je me servis de ce prétexte pour rentrer chez moi: je m'y suis renfermée pour vous écrire.

Après ce récit, ma chère Louise, vous tremblerez pour mon bonheur: cependant n'oubliez pas combien la pitié a eu de part à mon émotion. L'intérêt qu'inspire la souffrance trompe une ame sensible: il peut arriver de croire qu'on aime, lorsque seulement on plaint. Cependant je n'accompagnerai plus Mad. de Vernon chez M. de Mondoville;

il connoîtra bientôt Matilde, il sera frappé de sa beauté, et je pourrai le voir alors avec les sentimens que me commandent la délicatesse et la raison.

Mon amie, ma chère Louise, je suis déjà plus calme; mais c'est un malheur que de l'avoir vu ainsi entouré de tout le prestige du danger et de la souffrance. Pourquoi le mari de Matilde ne s'est-il pas d'abord offert à moi au milieu de toutes les prospérités qui l'attendent? Qu'avoit-il à faire de ma pitié?

LETTRE XXI.

Léonce à M. Barton.

Ce 1 Juin.

Ma mère me mande, mon cher Barton, qu'elle vous écrit pour vous charger de quelques affaires à Mondoville qu'il faut terminer, dit-elle, avant mon mariage. Je voudrois bien que vous ne partissiez pas encore pour cette terre. C'est à votre réveil que vous avez coutume de régler vos projets. Mon domestique vous portera cette lettre demain à huit heures, dans votre nouveau logement; vous ne me direz donc pas que vos arrangemens étoient pris pour partir, et que vous ne pouvez plus y rien changer. Dans quelques jours je pourrai sortir, et l'on me montrera enfin Mademoiselle de Vernon. Peut-on regarder un mariage comme décidé, quand on n'a jamais vu celle qu'on doit épouser? Ah! que vous aviez raison de me parler de Mad. d'Albémar, comme de la plus charmante personne du monde! Vous m'avez vanté le charme de son entretien, la noblesse et la bonté de son caractère; mais vous n'auriez pu me peindre la grace enchanteresse de sa figure, cette taille svelte, souple, élégante; ces cheveux blonds,

blonds, qui couvrent à moitié des yeux si doux, et en même-tems si animés; cette physionomie mobile, et cet air d'abandon plus pur, plus modeste, plus innocent encore qu'une réserve austère. J'étois entre la mort et la vie, quand je l'entendis crier: *ha! ma tante, venez, venez, il va mourir.* Je crus, pendant un moment, avoir déjà passé dans un autre monde, et que c'étoit la voix des anges qui réveilloit mon ame au bonheur des immortels.

Quand j'ouvris les yeux, Delphine ne s'attendoit point à mes regards, et tout son visage exprimoit encore une compassion céleste. Elle s'éloigna, mais je n'oublierai jamais sa physionomie dans cet instant. O pitié! douce pitié! s'il suffit de ton émotion pour la rendre si belle, que seroit-elle donc si l'amour répandoit son charme sur ses traits? Oui, mon ami, chacune des graces de cette figure est le signe aimable d'une qualité de l'ame. Sa taille, qui se balance et se plie mollement quand elle marche, comme si ses pas avoient besoin d'appui; ses regards qui peignent une intelligence supérieure, et cependant un caractère timide, tout exprime en elle ce rare contraste que vous m'aviez vous-même indiqué, lorsque dans notre voyage vous me disiez, qu'elle réunissoit un esprit très-indépendant à un coeur devoué, et facilement asservi quand elle aime-

C'est ainsi que vous m'expliquiez son amitié presque soumise pour Mad. de Vernon. N'allez pas vous reprocher, mon cher Barton, l'impression que Mad. d'Albémar m'a faite; je n'ai rien appris de vous, ce sont ses regards qui m'ont tout dit.

Ne croyez pas, cependant, que je me livre sans réflexion à l'attrait qu'elle m'inspire; je sais quels sont mes devoirs envers ma mère; je n'ai point encore examiné la force des engagemens qu'elle a pris avec Mad. de Vernon, jusques à quel point ils me lient; mais je ne vous cache point que depuis que j'ai vu Mad. d'Albémar, il me seroit odieux de me prononcer que je ne suis plus libre; il se peut que je ne le sois plus, mais laissez-moi le tems d'en juger moi-même. Mon cher maître, si de la manière la plus indirecte, je crois l'honneur de ma mère intéressé à mon mariage avec Mademoiselle de Vernon, il sera fait, vous n'en doutez pas. Pourquoi craindriez-vous donc de m'aider à gagner du temps? Adieu, je vous attends ce matin, mais je suis bien aise de vous avoir écrit tout ce que contient cette lettre; vous le savez à présent, et il m'en auroit coûté de vous le dire.

LETTRE XXII.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 3 Juin.

Léonce est beaucoup mieux: il sortira bientôt; je ne l'ai pas revu. Mad. de Vernon est retournée seule chez lui, je ne l'aurois pas suivie, mais elle ne me l'a pas proposé. Je n'ai pas non plus apperçu M. Barton; il a quitté Léonce pour ses affaires, qui sont sans doute les affaires du mariage. Quand je reverrai M. de Mondoville, ce sera peut-être pour signer son contrat comme parente de son épouse. Ma Louise, Léonce m'est apparu comme un songe, et le reste de ma vie n'en sera point changé; qui pense à l'impression qu'il m'a faite? ni lui, ni personne. Allons, il ne faut plus vous en entretenir.

J'ai été d'ailleurs vivement occupée par l'arrivée de Thérèse. M. de Serbellane est venu ce matin chez moi pour me l'annoncer; il étoit abattu, et malgré l'habitude qu'il a prise de contenir toutes ses impressions, ses yeux se remplissoient quelquefois de larmes: il me conjura de venir voir Mad. d'Ervins. — Hélas! me disoit-il, elle se perdra! son ame est agitée par l'amour et le remords, avec une

telle violence, qu'elle peut se trahir à chaque instant devant son mari, devant l'homme le plus irritable et le plus emporté. Si elle vouloit le fuir avec moi, il y auroit quelque chose de raisonnable dans son exaltation même; mais par une funeste bizarrerie, la religion la domine autant que l'amour, et son ame foible et passionnée s'expose à tous les dangers des sentimens les plus opposés. Elle peut aujourd'hui même avouer sa faute à son mari, et demain s'empoisonner, s'il nous sépare. Malheureuse et touchante personne! pourquoi l'ai-je connue! — Je vais la voir, lui dis-je, ses soins me sauvèrent la vie, ne pourrai-je donc rien pour son bonheur? — J'arrivai chez Mad. d'Ervins, la pauvre petite se jeta dans mes bras en pleurant. Je n'avois pas encore vu son mari, et son extérieur confirma l'opinion qu'on m'avoit donnée de lui. Il me reçut avec politesse, mais avec une importance qui me faisoit sentir, non le prix qu'il attachoit à moi, mais celui qu'il mettoit à lui-même. Il m'offrit à déjeûner, et notre conversation fut contrainte et gênée, comme elle doit toujours l'être avec un homme qui n'a de sentimens vrais sur rien, et dont l'esprit ne s'exerce qu'à la défense de son amour-propre. Il me parla continuellement de lui, sans remarquer le moins du monde si mon intérêt répondoit à la vivacité du sien. Quand il se croyoit prêt à dire un mot spirituel, ses

petits yeux brilloient à l'avance d'une joie qu'il ne pouvoit réprimer; il me regardoit après avoir parlé pour juger si j'avois su l'entendre, et lorsque son émotion d'amour-propre étoit calmée, il reprenoit un air imposant, par égard pour son propre caractère; passant tour-à-tour des intérêts de son esprit à ceux de sa considération, et secrètement inquiet d'avoir été trop badin pour un homme sérieux, ou trop sérieux pour un homme aimable.

Après une heure consacrée au déjeûner, il se leva et m'expliqua lentement comment des affaires indispensables, que la bonté de son coeur lui avoient suscitées, des visites chez quelques ministres qu'il ne pouvoit retarder sans craindre de les offenser grièvement, l'obligeoient à me quitter. Je vis qu'il me regardoit avec bienveillance, pour adoucir la peine que je devois ressentir de son absence; j'aurois eu envie de le tranquilliser sur le chagrin qu'il me supposoit, mais ne voulant pas déplaire au mari de mon amie, je lui fis la révérence avec l'air sérieux qu'il désiroit, et son dernier salut me prouva qu'il en étoit content.

Restée seule avec Thérèse, je réunis tout ce que la raison et l'amitié peuvent inspirer pour lui faire goûter de sages conseils; mais ses larmes, ses regrets, ses résolutions combattues et démenties

sans cesse, me firent éprouver une profonde pitié. Elle n'a point reçu cette éducation cultivée qui porte à réfléchir sur soi-même; on l'a jetée dans la vie avec une religion superstitieuse et une ame ardente; elle n'a lu, je crois, que des romans et la vie des Saints; elle ne connoît que des martyrs d'amour et de dévotion; et l'on ne sait comment l'arracher à son amant, sans la livrer à des excès insensés de pénitence. La crainte de cesser de voir M. de Serbellane est la seule pensée qui puisse la contenir; si on l'obligeoit à se séparer de lui, elle avoueroit tout à son mari; elle a beaucoup d'esprit naturel, mais il ne lui sert qu'à trouver des raisons pour justifier son caractère; elle aime sa fille, mais sans pouvoir s'occuper de son éducation. Cette pauvre enfant, en voyant pleurer sa mère tout le jour, est dans un état d'attendrissement continuel qui nuit à ses forces morales et physiques; et M. d'Ervins ne se doute de rien au milieu de toutes ces scènes. Quand il surprend sa femme et sa fille en larmes, il leur demande pardon de les avoir trop peu vues, d'être resté trop long-tems dans son cabinet, ou chez ses amis; et il leur promet de ne plus s'éloigner à l'avenir. Cet aveuglement pourroit durer dans la retraite, mais à Paris, il se rencontre tant de gens qui ont envie d'humilier un sot, ou d'irriter un méchant homme!

J'ai peint à Thérèse quelle seroit sa situation, si M. d'Ervins faisoit tomber sur elle sa colère et son despotisme; que deviendroit-elle sans parens, sans fortune, sans appui? Elle me répond alors, que son dessein est de s'enfermer dans un couvent pour le reste de sa vie, et si je lui dis qu'il vaudroit peut-être mieux que M. de Serbellane allât passer quelques tems en Portugal auprès d'un de ses parens, comme c'étoit son projet en quittant l'Italie, elle tombe à cette idée dans un désespoir qui me fait frémir. Ah! Louise, quelles douleurs que celles de l'amour! Pauvre Thérèse! en l'écoutant mon ame n'étoit point uniquement occupée d'elle; je pensois à Léonce, à ce que j'aurois pu souffrir. De quel secours me seroit un esprit plus éclairé que celui de Thérèse? La passion fait tourner toutes nos forces nous-mêmes: mais écartons ces pensées; c'est de ma malheureuse amie que je dois m'occuper. Le ciel en récompense se chargera peut-être de mon sort.

M. d'Ervins rentra, et M. de Serbellane vint quelques momens après. Thérèse nous retint; je vis avec plaisir pendant le reste de la journée que M. de Serbellane n'avoit point cherché à se lier avec M. d'Ervins: plus il étoit facile de captiver un tel homme en flattant sa vanité, plus je sus gré à l'ami de Thérèse de n'être pas devenu celui de son

époux. Il est des situations qui peuvent condamner à cacher les sentimens qu'on éprouve, mais il n'y a que l'avilissement du caractère qui rende capable de feindre ceux que l'on n'a pas.

Mon estime pour M. de Serbellane s'accrut donc encore, par sa froideur avec M. d'Ervins. Il m'intéressoit aussi par le soin qu'il mettoit à veiller continuellement sur les imprudences de Thérèse. Elle rougissoit et pâlissoit tour-à-tour quand on prononçoit le nom du Portugal; M. de Serbellane détournoit à l'instant la conversation et protégeoit Thérèse, sans néanmoins la blesser, en se montrant indifférent à son amour. Je fus cruellement effrayée de l'état où je la voyois; je la pris à part avant de la quitter, et je lui fis remarquer la délicatesse de la conduite de son ami et l'inconséquence de la sienne. — Je le sais, me répondit-elle, c'est le meilleur et le plus généreux des hommes. Je lui suis bien à charge sans doute, je ferois mieux de délivrer de moi ceux qui m'aiment, d'aller me jeter aux pieds de M. d'Ervins et de lui tout avouer. — En prononçant ces paroles, ses regards se troubloient, je craignis qu'elle ne voulût accomplir ce dessein à l'heure même, je la serrai dans mes bras, et je lui demandai la promesse de s'en remettre entièrement à moi,

— Écoutez, me dit-elle, je suis poursuivie par une crainte qui est, je crois, la principale cause de l'égarement où vous me voyez : je me persuade qu'il se croira obligé de partir sans m'en avertir, ou que mon mari me séparera de lui tout-à-coup, avant que j'aie pu lui dire adieu. Si vous obtenez de M. de Serbellane le serment, qu'il ne s'en ira jamais sans m'en avoir prévenue, et si vous me donnez votre parole de me prêter votre secours pour le voir une heure seulement, une heure, quoi qu'il arrive, avant de le quitter pour toujours, alors je serai plus tranquille ; je ne croirai pas, chaque fois qu'il me parlera, que ce sont les derniers mots que j'entendrai jamais de lui ; je ne serai pas sans cesse agitée par tout ce que je voudrois lui dire encore, je serai calme. — Hé bien, lui répondis-je avec chaleur, à l'instant même vous allez être satisfaite. — M. d'Ervins parloit à un homme qui l'écoutoit avec la plus grande condescendance, il ne pensoit point à nous : j'appelai M. de Serbellane, il promit solennellement ce que désiroit Thérèse ; je l'assurai moi-même aussi que je lui ferois avoir de quelque manière un dernier entretien avec M. de Serbellane, si jamais M. d'Ervins lui défendoit de le revoir. En donnant cette promesse, je ne sais quelle crainte me troubla, mais avant de connoître Léonce, je n'aurois pas seulement pensé qu'un tel engagement pouvoit un jour me compromettre. Je

m'applaudis cependant de l'avoir pris, en voyant à quel point il avoit raffermi le coeur de Thérèse ; elle m'entendit parler avec résignation des circonstances qui pourroient obliger M. de Serbellane à s'éloigner, et quand je la quittai, elle me parut tranquille.

Je n'allai point le soir chez Mad. de Vernon, il ne m'étoit pas permis de lui confier le secret de Thérèse, je ne pouvois lui parler de Léonce, et comment éloigner d'une conversation intime les idées qui nous dominent? C'est causer avec son ami comme avec les indifférens, chercher des sujets de conversation au lieu de s'abandonner à ce qui nous occupe, et se garder, pour ainsi dire, des pensées et des sentimens dont l'ame est remplie. Il vaut mieux alors ne pas se voir.

Pour vous, ma Louise, à qui je ne veux rien taire, je n'éprouve jamais la moindre gêne en vous écrivant; je m'examine avec vous, je vous prends pour juge de mon coeur, et ma conscience elle-même ne me dit rien que je vous laisse ignorer.

LETTRE XXIII.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 5 Juin.

Je l'ai revu, ma soeur, je l'ai revu : non, ce n'est plus l'impression de la pitié, c'est l'estime, l'attrait tous les sentimens qui auroient assuré le bonheur de ma vie. Ah! qu'ai-je fait! Par quels liens d'amitié, de confiance, me suis-je enchaînée? Mais lui, que pense-t-il? que veut-il? car enfin, pourroit-on le contraindre, s'il n'aimoit pas ma cousine, si ..... De quels vains sophismes je cherche à m'appuyer! ne seroit-ce pas pour moi qu'il romproit ce mariage? j'aurois eu l'air de l'assurer par mes dons, et je le ferois manquer par ce qu'on appelleroit ma séduction! Je suis plus riche que Matilde; on pourroit croire que j'ai abusé de cet avantage; enfin, sur-tout, je blesserois le coeur de Mad. de Vernon : elle m'accuseroit de manquer à la délicatesse; elle dont l'estime m'est si nécessaire! Mais à quoi servent tous ces raisonnemens, Léonce m'aime-t-il? Léonce se dégageroit-il jamais de la promesse donnée par sa mère? Vous allez juger à quels signes fugitifs j'ai

cru deviner son affection. Ah! journée trop heureuse, la première et la dernière peut-être de cette vie d'enchantement, que la merveilleuse puissance d'un sentiment m'a fait connoître pendant quelques heures!

On annonça M. de Mondoville hier chez Mad. de Vernon; il étoit moins pâle que la première fois que je l'avois vu, mais sa figure conservoit toujours le charme touchant qui m'avoit si vivement attendrie, et le retour de ses forces rendoit plus remarquable ce qu'il y a de noble et de sérieux dans l'expression de ses traits. Il me salua la première, et je me sentis fière de cette marque d'intérêt, comme si les moindres signes de sa faveur marquoient à chaque personne son rang dans la vie. Mad. de Vernon le présenta à Matilde, elle rougit; je la trouvai bien belle: cependant, Louise, j'en suis sûre, lorsque Léonce après l'avoir très froidement observée, se tourna vers moi, ses regards avoient seulement alors toute leur sensibilité naturelle. M. Barton s'étoit assis à côté de moi sur la terrasse du jardin, Léonce vint se placer près de lui; Mad. de Vernon lui proposa de passer la soirée chez elle, il y consentit.

J'éprouvai tout-à-coup dans ce moment une tranquillité délicieuse; il y avoit trois heures devant moi pendant lesquelles j'étois certaine de le voir; sa santé ne me causoit plus d'inquiétude, et je

n'étois troublée que par un sentiment trop vif de bonheur. Je causai long-tems avec lui, devant lui, pour plaisir que je trouvois à cet entretien m'étoit entièrement nouveau; je n'avois considéré la conversation jusqu'à présent, que comme une manière de montrer ce que je pouvois avoir d'étendue ou de finesse dans les idées, mais je cherchois avec Léonce, des sujets qui tinssent de plus près aux affections de l'ame: nous parlâmes des romans, nous parcourûmes successivement le petit nombre de ceux qui ont pénétré jusqu'aux plus secrettes douleurs des caractères sensibles. J'éprouvois une émotion intérieure qui animoit tous mes discours: mon coeur n'a pas cessé de battre un seul instant, lors-même que notre discussion devenoit purement littéraire, mon esprit avoit conservé de l'aisance et de la facilité, mais je sentois mon ame agitée, comme dans les circonstances les plus importantes de la vie, et je ne pouvois le soir me persuader, qu'il ne s'étoit passé autour de moi aucun événement extraordinaire.

Chaque mot de Léonce ajoutoit à mon estime, à mon admiration pour lui: sa manière de parler étoit concise, mais énergique; et quand il se servoit même d'expressions pleines de force et d'éloquence, on croyoit entrevoir qu'il ne disoit qu'à demi sa pensée, et que dans le fond de son coeur restoit encore

des richesses de sentiment et de passion, qu'il se refusoit à prodiguer. Avec quelle promptitude il m'entendoit! avec quel intérêt il daignoit m'écouter? Non, je ne me fais pas l'idée d'une plus douce situation; la pensée excitée par les mouvemens de l'ame, les succès de l'amour-propre changés en jouissance du coeur, oh! quels heureux momens! et la vie en seroit dépouillée!

Je m'apperçus cependant que Matilde, par ses gestes et sa physionomie, témoignoit assez d'humeur. Mad. de Vernon, qui se plaît ordinairement à causer avec moi, parloit à son voisin sans avoir l'air de s'intéresser à notre conversation; enfin elle prit le bras de Mad. du Marset, et lui dit assez haut pour que je l'entendisse: — Ne voulez-vous pas jouer, Madame? ce qu'on dit est trop beau pour nous. — Je rougis extrêmement à ces mots; je me levai pour déclarer que je voulois être aussi de la partie; Léonce m'en fit des reproches par ses regards. M. Barton vint vers moi, et me dit avec une bienveillance qui me toucha: — Je croirois presque vous avoir entendue pour la première fois aujourd'hui, Madame; jamais le charme de votre conversation ne m'avoit autant frappé. — Ah! qu'il m'étoit doux d'être louée en présence de Léonce! Il soupira et s'appuya sur la chaise que je venois de quitter. M. Barton

lui dit à demi-voix: — Ne voulez-vous pas vous approcher de Mademoiselle de Vernon? De grace, laissez-moi ici, répondit Léonce. — Ces mots, je les ai entendus, Louise, et leur accent sur-tout ne peut être oublié.

Quand la partie fut arrangée, Léonce, resté presque seul avec Matilde, vint lui parler, mais la conversation me parut froide et embarrassée. Je ne savois ce que je faisois au jeu; Mad. du Marset en prenoit beaucoup d'humeur: Mad. de Vernon excusoit mes fautes avec une bonté charmante: sa grace fut parfaite pendant cette partie, et j'en fus si touchée, que je ne me rapprochai plus de Léonce; il me sembloit que la douceur de Mad. de Vernon l'exigeoit de moi. Elle voulut me retenir pour causer seule avec elle; je m'y refusai; je ne veux pas lui cacher ce que j'éprouve: qu'elle le devine, j'y consens, je le souhaite peut-être, mais je ne puis me résoudre à lui en parler la première. Ne seroit-ce pas t'indiquer le sacrifice que je désire? Je me sentirois plus à l'aise avec elle, si c'étoit moi qui lui dusse de la reconnoissance, alors je lui avouerois ma folie, je m'en remettrois à sa générosité; mais ce que je crains avant tout, c'est d'abuser un instant du service que j'ai pu lui rendre.

Ma soeur, consultez votre délicatesse naturelle, non votre injuste prévention contre Mad. de Vernon, et dites-moi ce que je devrois faire, s'il m'aimoit, s'il se croyoit libre. Hélas! ce conseil sera peut-être bien inutile; peut-être redouté-je des combats qu'il m'épargnera!

LETTRE XXIV.

Léonce à M. Barton, à Mondoville.

Paris, ce 6 Juin.

Vous êtes parti pour Mondoville, par condescendance pour une seconde lettre de ma mère; je vous prie, mon cher Barton, d'y rester quelque tems. Je me servirai de ce prétexte pour retarder toute explication avec Mad. de Vernon sur mon mariage, et je pourrai écrire à ma mère, et peut-être trouver quelques moyens de me délivrer de sa promesse. Mon cher maître, vous le sentez vous-même, j'en suis sûr, quoique vous vous soyez refusé à me l'avouer; j'ai connu Mad. d'Albémar, je ne peux jamais aimer Matilde.

Pensez-vous que l'impression de la journée d'hier puisse s'effacer de mon coeur? Sans doute elle est belle, Matilde, vous me l'avez dit, je le crois; mais ai-je pu seulement la regarder? Je voyois, j'écoutois une femme comme il n'en exista jamais. C'est un

être inspiré, que Delphine. L'avez-vous remarquée lorsqu'elle s'adressoit à moi? j'étois assis à quelques pas d'elle dans le jardin: sa voix s'animoit, ses yeux ravissans regardoient le ciel comme pour le prendre à témoin de ses nobles pensées; ses bras charmans se plaçoient naturellement, de la manière la plus agréable et la plus élegante. Le vent ramenoit souvent ses cheveux blonds sur son visage; elle les écartoit avec une grace, une négligence, qui donnoient à chacun de ses mouvemens une séduction nouvelle. Croyez-vous, mon cher Barton, qu'elle parloit avec plus d'intérêt à cause de moi? Vous m'avez dit que vous ne l'aviez jamais trouvée si aimable: auroit-elle voulu me plaire? Cependant elle m'a quitté si brusquement! Mais c'étoit dans la crainte d'affliger Mad. de Vernon. Oh! sans doute nos ames s'entendroient si j'étois libre, si je pouvois m'exprimer de toute la force de mon émotion et de ma pensée; Mais il faudra se réprimer long-temps encore, et saura-t-elle me deviner à travers tant de contraintes? elle, dont tout le charme est dans l'abandon, croira-t-elle aux sentimens contenus? saura-t-elle que le coeur qui les renferme en est dévoré?

Je n'imaginois pas qu'il fût possible, mon cher Barton, qu'une seule personne réunît tant de graces variées, tant de graces qui sembleroient devoir appartenir aux manières d'être les plus différentes. Des expressions

toujours choisies, et un mouvement toujours naturel; de la gaîté dans l'esprit, et de la mélancolie dans les sentimens, de l'exaltation et de la simplicité, de l'entrainement et de l'énergie! mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force; possédant au même degré tout ce qui peut inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds, tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante, sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves.

Delphine anime la conversation en mettant de l'intérêt à ce qu'elle dit, de l'intérêt à ce qu'elle entend; nulle prétention, nulle contrainte: elle cherche à plaire, mais elle ne veut y réussir qu'en dévelopant ses qualités naturelles. Toutes les femmes que j'ai connues s'arrangeoient plus ou moins pour faire effet sur les autres; Delphine elle seule, est tout à-la fois assez fière et assez simple, pour se croire d'autant plus aimable, qu'elle se livre davantage à montrer ce qu'elle éprouve.

Avec quel enthousiasme elle parle de la vertu! Elle l'aime comme la première beauté de la nature morale; elle respire ce qui est bien, comme un air pur, comme le seul dans lequel son ame généreuse puisse vivre. Si l'étendue de son esprit lui donne

de l'indépendance, son caractère a besoin d'appui; elle a dans le regard quelque chose de sensible et de tremblant, qui semble invoquer un secours contre les peines de la vie; et son ame n'est pas faite pour résister seule aux orages du sort. O mon ami! qu'il sera heureux, celui qu'elle choisira pour protéger sa destinée, qu'elle élèvera jusqu'à elle, et qui la défendra de la méchanceté des hommes!

Vous le voyez, ce n'est point une impression légère que j'ai reçue: j'ai observé Delphine, je l'ai jugée, je la connois; je ne suis plus libre. Je veux écrire à ma mère; promettez-moi seulement, mon cher Barton, de faire naître des incideus qui vous retiennent un mois à Mondoville.

P. S. Je reçrois à l'instant une lettre d'Espagne, qui m'est assez pénible; ma mère me mande que Mad. du Marset, qui lui écrit souvent, comme vous le savez, l'a prévenue que Mademoiselle de Vernon avoit une cousine trés-spirituelle, mais singulièrement philosophe dans ses principes et dans sa conduite, enthousiaste des idées politiques actuelles, etc., et dont la société ne vaut rien pour moi. Ma mère me recommande de ne point me lier avec Mad. d'Albémar; c'est une prévention absurde que je par viendrai sûrement à détruire. Cependant je suis indigné contre Mad. du Marset, et je saisirai la première occasion de le lui faire sentir.

LETTRE XXV.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 10 Juin.

Il m'a parlé, ma chère, avec intérêt, avec intimité! Mon Dieu, combien je m'en suis sentie honorée! Écoutez-moi, ce jour contient plus d'un événement qui peut hâter la décision de mon sort.

J'avois dînée chez Mad. de Vernon avec Mad. du Marset et son inséparable ami M. de Fierville; je ne sais par quel hasard, à l'heure même où Léonce a coutume de venir chez Mad. de Vernon, elle mit la conversation sur les événemens politiques. Mad. du Marset se déchaîna contre ce qu'il y a de noble et de grand dans l'amour de la liberté, comme elle auroit pu le faire en parlant des malheurs que les révolutions entraînent; je la laissai dire pendant assez long-tems; mais quelques plaisanteries de M. de Fierville contre un Anglais, qui combattoit les absurdités de Mad. du Marset, m'impatientèrent M. de Fierville vient toujours au secours de la déraison de son amie, en tournant en ridicule le sérieux que l'on peut mettre à quelque sujet que ce

soit; et il effraye ceux qui ne sont pas bien sûrs de leur esprit, en leur faisant entendre que quiconque n'est pas un moqueur, est nécessairement un pédant. J'eus envie de secourir l'Anglais, nouvellement arrivé en France, que cette ruse intimidoit, et j'entrai malgré moi dans la discussion.

Mad. du Marset a retenu quelques phrases d'injures contre Rousseau, qu'on lui fait débiter quand on veut: Mad. de Vernon la provoqua, je lui répondis assez dédaigneusement. Mad. du Marset piquée, se retourna vers Mad. de Vernon, et lui dit: — Au reste, Madame, quoiqu'en dise Madame votre nièce, ce n'est pas une opinion si ridicule que la mienne; Mad. de Mondoville, à qui j'écrivois encore hier sur tout ce qui se passe en France, est entièrement de mon avis. — En apprenant que Mad. du Marset écrivoit à Mad. de Mondoville, l'idée me vint à l'instant qu'elle lui parloit peut-être de moi, qu'elle lui manderoit peut-être la conversation même que nous venions d'avoir, et qu'elle me peindroit comme une insensée à Mad. de Mondoville, qui est singulièrement exagérée dans sa haine contre la révolution de France. J'éprouvai un tel saisissement par cette réflexion, qu'il me fut impossible de prononcer un mot de plus.

Mad. du Marset me dit, avec ce rire qui caractérise tous les amours-propres, dont la prétention est de feindre une assurance qu'ils n'ont pas: — Hé bien, Madame, vous ne répondez rien? aurois-je raison, par hasard? aurois-je réduit votre grand esprit au silence? — On annonça Léonce: quels voeux je faisois pour que cette fatale conversation ne recommençât pas! Mais Mad. de Vernon, impitoyablement, appelle M. de Mondoville, et lui dit: — Est-il vrai que Madame votre mère déteste Rousseau? Mad. d'Albémar, qui est très-enthousiaste, et de ses écrits et de ses idées politiques, les soutient contre Mad. du Marset, qui s'appuie du sentiment de Madame votre mère?

Je tremblois pendant ce discours, et j'attendois sans respirer la réponse de Léonce. Au nom de Mad. du Marset, il se retourna vers elle; je ne voyois pas son visage, mais il y avoit dans l'attitude de sa tête, quelque chose de méprisant pour Mad. du Marset, qui d'abord me rassura. Mad. du Marset, qui avoit en face d'elle le regard de Léonce, en fut sans doute troublée, car elle articula foiblement ces mots: — Oui, Monsieur, Madame votre mère est absolument de mon opinion, elle me l'a écrit plusieurs fois. — Je ne sais, Madame, lui dit Léonce avec un son de voix que je ne lui con-

noissois pas, mais qui me pénétra de respect et de crainte, je ne sais ce que vous écrit ma mère, mais je voudrois ignorer ce que vous lui répondez. — Laissons tout cela, dit assez vivement Mad. de Vernon, et allons nous promener dans mon jardin.

Je désirois extrémement avoir l'explication des paroles de Léonce, j'espérois avec délices que sa colère venoit de son intérêt pour moi; mais j'avois besoin qu'il me le dît lui-même. Je restai naturellement de quelques pas en arrière dans la promenade; je crus remarquer un moment d'hésitation dans Léonce: cependant il prit une feuille sur le même arbre où j'en cueillois une, et je commençai alors la conversation.

— Ne vous dois-je pas quelques remercîmens, lui dis-je, pour le secours que vous m'avez accordé? — Je vous défendrai toujours avec bonheur, Madame, me répondit-il, quand même je me permettrois de ne pas vous approuver. — Et quel tort avois-je donc, lui dis-je, avec assez d'émotion? — Pourquoi, belle Delphine, reprit-il, pourquoi soutenez-vous des opinions qui réveillent tant de passions haineuses, et contre lesquelles, peut-être avec raison, les personnes de votre classe ont un si grand éloignement? — Pour la première fois, ma chère Louise, je me rappelai cette lettre à M.

Barton, que j'avois entièrement oubliée, depuis que je voyois Léonce; l'accent de sa voix, l'expression de sa figure, la retracèrent à ma mémoire; et je répondis avec plus de froideur que je ne l'aurois fait peut-être sans ce souvenir. — Monsieur, lui dis-je, il ne convient point à une femme de prendre parti dans les débats politiques; sa destinée la met à l'abri de tous les dangers qu'ils entraînent, et ses actions ne peuvent jamais donner de l'importance, ni de la dignité à ses paroles; mais si vous voulez connoître ce que je pense, je ne craindrai point de vous dire, que de tous les sentimens, l'amour de la liberté, me paroît le plus digne d'un caractère généreux. — Vous ne m'avez pas compris, répondit Léonce, avec un regard plus doux, et qui n'étoit pas sans quelque mélange de tristesse; je n'ai pas entendu discuter avec vous des opinions sur lesquelles le caractère de ma mère, et, si vous le voulez, les préjugés, et les moeurs du pays où j'ai été élevé ne me permettent pas d'hésiter; je desirerois seulement savoir s'il étoit vrai que vous vous livriez souvent à témoigner votre sentiment à ce sujet, et si nul intérêt ne pourroit vous en détourner. Ces questions sont bien indiscrètes, et bien inconvenables; mais je vous crois cette intelligence supérieure qui pénètre jusqu'à l'intention, de quelques nuages qu'elle soit enveloppée: vous devez donc me pardonner.

Ces

Ces derniers mots attirèrent toute ma confiance; et, me laissant aller à ce mouvement, je lui dis avec assez de chaleur: — Je vous atteste, Monsieur, que je n'ai jamais pris à ces opinions d'autre part que celle qui résulte de la conversation; elle promène l'esprit sur tous les sujets, celui-là revient plus souvent maintenant, et j'ai quelquefois cédé à l'intérêt qu'il inspire; mais si j'avois eu des amis qui attachassent le moindre prix à mon silence, ils l'auroient bien facilement obtenu; comment une femme peut-elle être fortement dominée par des intérêts qui ne tiennent pas aux affections du coeur, ou qui n'y ramènent pas de quelque manière? Si mon frère, mon époux, mon ami, mon père jouoient un rôle dans les affaires publiques, alors toute mon ame pourroit s'y livrer; mais des combinaisons, qui sont pour moi purement abstraites, me persuadent sans m'entraîner; je suis libre, tristement libre de ma destinée: je n'ai plus de liens; personne n'exige rien de moi; mes opinions n'influent sur le sort de personne, mes paroles ont suivi mes pensées, il m'eût été plus doux de les taire, si par ce léger sacrifice j'avois pu faire quelque plaisir à quelqu'un. — Quoi! me dit-il, avec un charme inexprimable, si vous aviez un ami qui desirât vous rapprocher de sa mère, qui craignît tout ce qui pourroit s'opposer à ce désir, vous céderiez à ses conseils? — Oui,

lui répondis-je, l'amitié vaut bien plus qu'une telle condescendance!

Il prit ma main, et après l'avoir portée à ses lèvres, avant de la quitter, il la pressa sur son coeur. Ah! ce mouvement me parut le plus doux, le plus tendre de tous, ce n'étoit point le simple hommage de la galanterie; Léonce n'auroit point pressé ma main sur son noble coeur, s'il n'avoit pas voulu l'engager pour témoin de ses affections. Nous nous quittâmes tous les deux alors, comme d'un commun accord; je voulois conserver dans mon ame l'impression qu'elle venoit d'éprouver, et je craignois un mot de plus, même de lui.

Nous gardâmes l'un et l'autre le silence pendant le reste de la soirée. Mad. de Vernon me retint lorsque tout le monde fut parti, je crus qu'elle alloit m'interroger. Quoique j'eusse voulu retarder de quelques jours encore l'aveu que je ne pouvois plus taire, j'étois décidée à ne lui point cacher les sentimens qui m'agitoient; mais elle parut ou les ignorer, ou vouloir en repousser la confidence; et se servant d'un moyen plus cruel et plus délicat, peut-être croyoit-elle enchaîner mon coeur, par la sécurité même qu'elle me montroit. Elle s'applaudit du choix de Léonce pour sa fille, et m'associant à tout ce qu'elle disoit, elle répéta plusieurs

fois ces mots : — Nous avons assuré son bonheur ; nous avons.... Ah ! quel *nous*, dans ma situation ! Elle me rappela plusieurs fois que c'étoit à moi seule qu'elle devoit l'établissement de sa fille ; elle me retraça tous les services que je lui avois rendus dans d'autres tems ; et revenant à parler de Matilde, elle m'entretint des défauts de son caractère, avec plus de confiance que jamais.

— Je le sais, me dit-elle, quoique sa beauté soit remarquable, jamais elle ne pourroit lutter avec avantage contre une femme qui chercheroit à plaire ; elle ne s'appercevroit seulement pas des efforts qu'on feroit pour lui enlever celui qu'elle aimeroit, et surtout elle ne sauroit point le retenir ; si vous n'aviez point assuré son sort par de généreux sacrifices, personne ne l'auroit épousée par inclination ; elle ne devoit pas se flatter de se marier jamais, à un homme de la fortune et de l'éclat de Léonce. — Pourquoi, lui dis-je, un autre n'auroit-il pas réuni des avantages à-peu-près semblables ? Ce neveu de M. de Fierville auquel vous aviez pensé.... — Je ne connoissois pas Léonce alors, interrompit-elle ; comment une mère pourroit-elle comparer ces deux hommes lorsqu'il s'agit du bonheur de sa fille ? d'ailleurs le neveu de M. de Fierville a perdu son procès qu'il avoit d'abord gagné ; il n'a plus rien ; la suc-

cession de M. de Vernon doit une somme très-forte à Mad. de Mondoville; et comme je ne puis la payer sans ce mariage, je serois ruinée s'il manquoit: ne cherchez point à diminuer, ma chère, le service que vous me rendez, il est immense, et tout le bonheur de ma vie en dépend.

Je me jetai dans les bras de Mad. de Vernon; j'allois parler, mais elle m'interrompit précipitamment, pour me dire que son homme d'affaires lui avoit apporté, ce matin, l'acte de donation de la terre d'Andelys parfaitement rédigé, comme nous en étions convenues, et qu'elle me prioit de le signer, pour que tout fût en règle, avant de dresser le contrat de Léonce et de Matilde. A ce mot je sentis mon sang se glacer, mais un mouvement presqu'aussi rapide succédant au premier, j'eus honte d'avouer mon secret à Mad. de Vernon, dans le moment même où j'allois m'engager au don que j'avois promis, et je craignis de m'exposer ainsi à ce qu'il fût refusé. ...

Je me levai donc pour la suivre dans son cabinet: en passant devant une glace, je fus frappée de ma pâleur, et je m'arrêtai quelques instans; mais enfin je triomphai de moi, je pris la plume et je signai avec une grande promptitude, car j'avois extrêmement peur de me trahir, et malgré tous mes efforts,

je ne conçois pas encore, comment Mad. de Vernon ne s'est pas apperçue de mon trouble. Je sortis presqu'à l'instant même; je voulois être seule pour penser à ce que j'avois fait; Mad. de Vernon ne me retint pas, et ne prononça pas un seul mot d'inquiétude sur mon agitation.

Rentrée chez moi, je tremblois, j'éprouvois une terreur secrète, comme si j'avois mis une barrière insurmontable entre Léonce et moi: je réfléchis cependant que la terre que je venois d'assigner à Matilde, serviroit également à faciliter un autre mariage, si l'on pouvoit l'amener à y consentir. Un autre mariage! Ah! puis-je me dissimuler que rien au monde ne consolera jamais personne de la perte de Léonce. Quel art Mad. de Vernon n'a-t-elle pas employé pour entourer mon coeur, par ces liens de délicatesse et de sensibilité qui vous saisissent de par tout! Combien elle seroit étonnée si je ne répondois pas à sa confiance! Elle a l'air de repousser bien loin d'elle cette crainte. Ah! si du moins elle vouloit me soupçonner! Mais rien, rien ne peut l'y engager; il faudra lui parler, il le faudra j'y suis résolue, dusse-je tout sacrifier, elle ne doit pas ignorer ce qu'il m'en coûte! mais ce premier mot qui dira tout; que de douleur j'éprouverai pour le prononcer!

LETTRE XXVI.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 20 Juin.

Vous êtes bien dangereuse pour moi, ma chère Louise, je vous conjure de me fortifier dans mes cruels combats, et vous m'écrivez une lettre, dans laquelle vous rassemblez tous les motifs que mon coeur pourroit me suggérer, pour me livrer aux sentimens que j'éprouve. Vous voulez me persuader que Matilde ne sera point malheureuse de la perte de Léonce, vous me rappelez que Mad. de Vernon étoit disposée à s'occuper d'un autre choix, lorsque la vie de Léonce étoit en danger, vous prétendez que j'ai fait assez pour mon amie, en lui prêtant une fois quarante mille livres, et en assurant, par mes dons, la fortune de sa fille; mais vous n'aimez pas Mad. de Vernon, mais vous ne sentez pas combien l'affection que je lui ai témoignée, le goût vif que j'ai toujours eu pour son esprit et pour son caractère, me rendroient douloureux, ce qui pourroit lui déplaire. Je l'aime depuis l'âge de quinze ans, je lui dois les momens les plus agréables de ma vie, tout ce qui tient à elle ébranle

fortement mon ame; je me suis accoutumée à croire que son bonheur importoit plus que le mien, il me sembloit que mon ame orageuse n'étoit destinée qu'à souffrir, mais je me flattois du moins, que je préserverois de toutes les peines, l'être doux et paisible qui se confioit à mon amitié. Je vais perdre six années d'affections et de souvenirs, pour ce sentiment nouveau qui peut-être sera brisé par le caractère de Léonce, je crains déjà même que vous n'en soyez convaincue, par ce que je vais vous dire.

Thérèse étoit hier plus tourmentée que jamais: on a commencé à mettre dans la tête de M. d'Ervins, que les opinions politiques de M. de Serbellane étoient très-dangereuses, et qu'il ne convenoit pas à un défenseur de la cour de voir souvent un tel homme. Il le reçoit donc beaucoup plus froidement, et ne l'invite presque plus: Thérèse en est au désespoir et vouloit m'engager à avoir chez moi tous les jours, M. de Serbellane avec elle; je m'y suis refusée; je ne puis protéger une liaison contraire à ses devoirs, je lui donnerai tous les soins qui peuvent consoler son coeur, mais si les circonstances la ramènent dans la route de la morale, je ne repousserai point le secours que la providence lui donne. Elle a écouté mon refus avec douceur, en me rappelant seulement la promesse que je lui avois faite, si M. de Serbellane étoit

obligé de partir; je l'ai confirmée, cette promesse, j'avois quelque embarras de m'être montrée si sévère; hélas! en ai-je encore le droit? Thérèse se livra bientôt après à me peindre tous les sentimens de douleurs qui l'agitoient: elle ne savoit pas combien elle me faisoit mal, je lui disois à voix basse quelques mots de calme et de raison, mais j'étois prête à me jeter dans ses bras, à confondre ma douleur avec la sienne, à me livrer avec elle à l'expression du sentiment dont je voulois la défendre; je me retins cependant, je le devois, il faut que je la soutienne encore de ma main mal assurée.

Cet après-midi M. de Serbellane est venu me voir, il m'a parlé de Thérèse, et ce n'est jamais sans attendrissement que je retrouve en lui le touchant mélange d'une protection fraternelle, et de la délicatesse de l'amour. Il avoit encore quelques détails essentiels à me dire, l'heure me pressoit pour me rendre au concert que donnoit Mad. de Vernon, il me proposa de m'accompagner; il m'est arrivé plusieurs fois de faire des visites avec M. de Serbellane, vous savez que je ne consens point à me gêner, pour ces prétendues convenances de société, auxquelles on s'astreint si facilement, quand on a véritablement intérêt à dissimuler sa conduite; mais il me vint dans l'esprit que je pourrois déplaire à Léonce, en

arrivant avec un jeune homme, et j'hésitois à répondre, M. de Serbellane le remarqua, et me dit: — Est-ce que vous ne voulez pas que j'aille avec vous? — J'étois honteuse de mon embarras; je ne savois que faire de cette apparence de pruderie que convient si mal à un caractère naturel; et ne pouvant ni dire la vérité, ni me résoudre à me laisser soupçonner d'affectation, j'acceptai la main que m'offroit M. de Serbellane, et nous partîmes ensemble.

J'espérois que Léonce ne seroit point encore chez Mad. de Vernon; il y étoit déjà, je reconnus en entrant sa voiture dans la cour; un des amis de M de Serbellane le retint sur l'escalier; je le précédai d'un demi quart d'heure, et je croyois avoir évité ce que je redoutois; mais au moment où M. de Serbellane entra, Mad. de Vernon, je ne sais par quel hasard, lui demanda tout haut si nous n'étions pas venus ensemble, il répondit fort simplement que oui; à ce mot Léonce tressaillit, il regarda tour-à-tour M. de Serbellane et moi, avec l'expression la plus amère, et je ne sus pendant un moment si je n'avois pas tout à craindre. M. de Serbellane remarqua, j'en suis sûre, la colère de Léonce, mais voulant me ménager, il s'assit négligemment à côté d'une femme, dont il ne cessa pas d'avoir l'air fort occupé.

Léonce alla se placer à l'extrémité de la salle, et me fixa d'abord avec un air de dédain: j'étois profondément irritée; et ce mouvement se seroit soutenu, si tout-à-coup une pâleur mortelle couvrant son visage, ne m'avoit rappelé l'état où il étoit, quand je le vis pour la première fois. Le souvenir d'une impression si profonde l'emporta bientôt malgré moi sur mon ressentiment; Léonce s'apperçut que je le regardois, il détourna la tête, et parut faire un effort sur lui-même pour se relever et reprendre à la vie.

Matilde chanta bien, mais froidement; Léonce ne l'applaudit point; le concert continua sans qu'il eût l'air de l'entendre, et sans que l'expression sévère et sombre de son visage s'adoucit un instant. J'étois accablée de tristesse; votre lettre, je l'avoue, avoit un peu affoibli l'idée que je me faisois des obstacles qui me séparoient de Léonce: j'étois arrivée avec cette douce pensée, et Léonce, en me présentant tous les inconvéniens de son caractère, sembloit élever de nouvelles barrières entre nous. Peut-être étoit-il jaloux, peut-être blâmoit-il, de toute la hauteur de ses préjugés à cet égard, une conduite qu'il trouvoit légère: l'un et l'autre pouvoit être vrai, mais je ne savois comment parvenir à m'expliquer avec lui.

Le concert fini, tout le monde se leva; j'essayai deux fois de parler à ceux qui étoient près de Léonce; deux fois il quitta la conversation dont je m'étois mêlée, et s'éloigna pour m'éviter. Mon indignation m'avoit reprise, et je me préparois à partir, lorsque Mad. de Vernon dit à quelques femmes qui restoient, qu'elle les invitoit au bal qu'elle donneroit à sa fille jeudi prochain, pour la convalescence de M. de Mondoville. Jugez de l'effet que produisirent sur moi ces derniers mots; je crus que c'étoit la fête de la noce; que Léonce s'étoit expliqué positivement; que le jour étoit fixé: je fus obligée de m'appuyer sur une chaise, et je me sentis prête à m'évanouir. Léonce me regarda fixement, et levant les yeux tout-à-coup avec une sorte de transport, il s'avança au milieu du cercle, et prononça ces paroles avec l'accent le plus vif et le plus distinct: — On s'étonneroit, je pense, dit il, de la bonté que Mad. de Vernon me témoigne, si l'on ne savoit pas que ma mère est son intime amie, et qu'à ce titre elle veut bien s'intéresser à moi. — Quand ces mots furent achevés, je respirai, je le compris, tout fut réparé. Mad. de Vernon dit alors en souriant avec sa grace et sa présence d'esprit accoutumées: — Puisque M. de Mondoville ne veut pas de mon intérêt pour lui-même, je dirai qu'il le doit tout entier à sa mère; mais je persiste dans l'invitation du bal. —

La société se dispersa, il ne resta pour le souper que quelques personnes. Le neveu de Mad. du Marset, qui a une assez jolie voix, me demanda de chanter avec Matilde et lui ce trio de Didon que votre frère aimoit tant: je refusois, Léonce dit un mot, j'acceptai; Matilde se mit au piano avec assez de complaisance: elle a pris plus de douceur dans les manières depuis qu'elle voit Léonce, sans qu'il y ait d'ailleurs en elle aucun autre changement. On me chargea du rôle de Didon; Léonce s'assit presqu'en face de nous, s'appuyant sur le piano; je pouvois à peine articuler les premiers sons, mais en regardant Léonce, je crus voir que son visage avoit repris son expression naturelle; et toutes mes forces se ranimèrent, lorsque je vins à ces paroles sur une mélodie si touchante:

Tu sais si mon coeur est sensible;
Epargne-le s'il est possible:
Veux-tu m'accabler de douleur?

La beauté de cet air, l'ébranlement de mon coeur donnèrent, je le crois, à mon accent toute l'émotion, toute la vérité de la situation même. Léonce, mon cher Léonce laissa tomber sa tête sur le piano: j'entendois sa respiration agitée, et quelquefois il relevoit, pour me regarder, son visage baigné de larmes. Jamais, jamais je ne me suis sentie tellement au-dessus de moi-même; je dé-

couvrois dans la musique, dans la poésie, des charmes, une puissance qui m'étoient inconnus: il me sembloit que l'enchantement des beaux-arts s'emparoit pour la première fois de mon être, et j'éprouvois un enthousiasme, une élévation d'ame, dont l'amour étoit la première cause, mais qui étoit plus pur encore que l'amour même.

L'air fini, Léonce, hors de lui même, descendit dans le jardin pour cacher son trouble. Il y resta long-tems, je m'en inquiétois; personne ne parloit de lui; je n'osois pas commencer, il me sembloit que prononcer son nom, c'étoit me trahir. Heureusement, il prit au neveu de Mad. du Marset l'envie de nous faire remarquer ses connoissances en astronomie; il s'avança vers la terrasse pour nous démontrer les étoiles, et je le suivis avec bien du zèle. Léonce revint; il me saisit la main sans être apperçu, et me dit avec une émotion profonde: — Non, vous n'aimez pas M. de Serbellane, ce n'est pas pour lui que vous avez chanté, ce n'est pas lui que vous avez regardé. — Non sans doute, m'écriai-je, j'en atteste le ciel et mon coeur! — Mad. de Vernon vous interrompit aussi-tôt, je ne sus pas si elle avoit entendu ce que je disois, mais j'étois résolue à lui tout avouer: je ne craignois plus rien.

On rentra dans le salon; Léonce étoit d'une gaîté extraordinaire, jamais je ne lui avois vu tant de liberté dans l'esprit; il étoit impossible de ne pas reconnoître en lui la joie d'un homme échappé à une grande peine. Sa disposition devint la mienne; nous inventâmes mille jeux, nous avions l'un et l'autre un sentiment intérieur de contentement, qui avoit besoin de se répandre. Il me fit indirectement quelques épigrammes aimables sur ce qu'il appeloit ma philosophie, l'indépendance de ma conduite, mon mépris pour les usages de la société; mais il étoit heureux, mais il s'établissoit entre nous cette douce familiarité, la preuve la plus intime des affections de l'ame; il me sembla que nous nous étions expliqués, que tous les obstacles étoient levés, tous les sermens prononcés; et cependant je ne connoissois rien de ses projets; nous n'avions pas encore eu un quart d'heure de conversation ensemble; mais j'étois sûre qu'il m'aimoit, et rien alors dans le monde ne me paroissoit incertain.

Je m'approchai de Mad. de Vernon, et je lui demandai le soir même une heure d'entretien; elle me refusa en se disant malade: je proposai le lendemain, elle me pria de renvoyer après le bal ce que je pouvois avoir à lui dire; elle m'assura que jusqu'à ce jour elle n'auroit pas un moment de libre.

Je m'y soumis, quoiqu'il me fût aisé d'appercevoir qu'elle cherchoit des prétextes pour éloigner cette conversation. Soit qu'elle en devine ou non le sujet, ma résolution est prise, je lui parlerai; quand elle saura tout, quand je lui aurai offert de quitter Paris, d'aller m'enfermer dans une retraite pour le reste de mes jours, afin d'y conserver sans crime le souvenir de Léonce, elle prononcera sur mon sort, je l'en ferai l'arbitre; et quel que soit le parti qu'elle prenne, je n'aurai plus du moins à rougir devant elle. Ma chère Louise, je goûte quelque calme depuis que je n'hésite plus sur la conduite que je dois suivre.

LETTRE XXVII.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 29 Juin.

Mon sort est décidé, mon cher maître, jamais un autre objet que Delphine n'aura de l'empire sur mon coeur: hier au bal, hier elle s'est presque compromise pour moi. Ah! que je la remercie de m'avoir donné des devoirs envers elle! Je n'ai plus de doutes, plus d'incertitudes; il ne s'agit plus que d'exé-

cuter ma résolution, et je ne vous consulte que sur les moyens d'y parvenir.

Je serai le quatre de Juillet à Mondoville; nous concerterons ensemble ce qu'il faut écrire à ma mère; Mad. de Vernon ne m'a pas encore dit un mot du mariage projeté; à mon retour de Mondoville, je lui parlerai le premier; c'est une femme d'esprit, elle est amie de Delphine: dès qu'elle sera bien assurée de ma résolution, elle la servira. Je ne craignois que la force des engagemens contractés, ma mère a évité de me répondre sur ce sujet, il faut qu'elle n'y croie pas son honneur intéressé; elle n'auroit pas tardé d'un jour à me donner un ordre impérieux, si elle avoit cru sa délicatesse compromise par ma désobéissance. Elle n'insiste dans ses lettres que sur les prétendus défauts de Mad. d'Albémar: on lui a persuadé qu'elle étoit légère, imprudente; qu'elle compromettoit sans cesse sa réputation, et ne manquoit pas une occasion d'exprimer les opinions les plus contraires à celles qu'on doit chérir et respecter. C'est à vous, mon cher Barton, de faire connoître Mad. d'Albémar à ma mère, elle vous croira plus que moi.

Sans doute Delphine se fie trop à ses qualités naturelles, et ne s'occupe pas assez de l'impression

que sa conduite peut produire sur les autres. Elle a besoin de diriger son esprit vers la connoissance du monde, et de se garantir de son indifférence pour cette opinion publique, sur laquelle les hommes médiocres ont au moins autant d'influence que les hommes supérieurs. Il est possible que nous ayons des défauts entièrement opposés; hé bien! à présent je crois que notre bonheur et nos vertus, s'accroîtront par cette différence même: elle soumettra, j'en suis sûr, ses actions à mes désirs, et sa manière de penser affranchira peut-être la mienne: elle calmera du moins cette ardente susceptibilité, qui m'a déjà fait beaucoup souffrir. Mon ami, tout est bien, tout est bien si je suis son époux.

Hier enfin . . . . . . Mais comment vous raconter ce jour, c'est replonger mon ame dans le trouble qui l'égare. Quel sentiment que l'amour! Quelle autre vie dans la vie! Il y a dans mon coeur des souvenirs, des pensées si vives de bonheur, que je jouis d'exister chaque fois que je respire. Ah! que mon ennemi m'auroit fait de mal en me tuant! Ma blessure m'inquiète à présent: il m'arrive de craindre qu'elle ne se r'ouvre; des mouvemens si passionnés m'agitent, que j'éprouve, le croiriez-vous? la peur de mourir avant demain, avan une heure, avant l'instant où je dois la revoir.

Ne pensez pas, cependant, que je vous exprime l'amour d'un jeune homme, l'amour qu'un sage ami devroit blâmer. Quoique vous vous soyez imposé de ne point contrarier les vues de ma mère, vous désirez qu'elle préfère Mad. d'Albémar à Matilde. Oui, mon cher maître, votre raison est d'accord avec le choix de votre élève, ne vous en défendez pas. Ah! si vous saviez combien vous m'en êtes plus cher!

J'avois reçu, avant d'aller au bal de Mad. de Vernon, une réponse de vous sur M. de Serbellane. Vous conveniez que c'étoit l'homme que Mad. d'Albémar vous avoit toujours paru distinguer le plus; et quoique vous cherchassiez à calmer mon inquiétude, votre lettre l'avoit ranimée. J'arrivai donc au bal de Mad. de Vernon avec une disposition assez triste; Matilde s'étoit parée d'un habit à l'espagnole, qui relevoit singulièrement la beauté de sa taille et de sa figure: elle ne m'a jamais témoigné de préférence, mais je crus voir une intention aimable pour moi dans le choix de cet habit; je voulus lui parler, et je m'assis près d'elle, après l'avoir engagée à se rapprocher de la porte d'entrée, vers laquelle je retournois sans cesse la tête. J'étois si vivement ému par l'impatience de voir arriver Delphine, que je ne

pouvois pas même suivre, avec Matilde, cette conversation de bal, si facile à conduire.

Tout-à-coup je sentis un air embaumé; je reconnus le parfum des fleurs que Delphine a coutume de porter, et je tressaillis; elle entra sans me voir: je n'allai pas à l'instant vers elle; je goûtai d'abord le plaisir de la savoir dans le même lieu que moi. Je ménageai avec volupté, les délices de la plus heureuse journée de ma vie: je laissai Delphine faire le tour du bal avant de m'approcher d'elle; je remarquai seulement qu'elle cherchoit quelqu'un encore, quoique tout le monde se fût empressé de l'entourer. Elle étoit vêtue d'une simple robe blanche, et ses beaux cheveux étoient rattachés ensemble sans aucun ornement, mais avec une grace et une variété tout-à-fait inimitables. Ah! qu'en la regardant j'étois ingrat pour la parure de Matilde! c'étoit celle de Delphine qu'il falloit choisir. Que me font les souvenirs de l'Espagne? Je ne me rappelle rien, que depuis le jour où j'ai vu Mad. d'Albémar.

Elle me reconnut dans l'embrasure d'une fenêtre, où j'avois été me placer pour la regarder. Elle eut un mouvement de joie que je ne perdis point; bientôt après elle apperçut Matilde, et son costu-

me la frappa tellement, qu'elle resta debout devant elle, rêveuse, distraite et sans lui parler. Une jeune et jolie Italienne, qu'on nomme Mad. d'Ervins, aborde Delphine et la pria de la suivre dans le salon à côté. Delphine hésitoit, et j'en suis sûr, pour me parler; cependant Mad. d'Ervins eut l'air affligée de sa résistance, et Delphine n'hésita plus.

Cet entretien avec Mad. d'Ervins fut assez long, et je le souffrois impatiemment, lorsque Delphine revint à moi et me dit: — Il est peut-être bien ridicule de vous rendre compte de mes actions sans savoir si vous vous y intéressez; enfin dussiez-vous trouver cette démarche imprudente, vous penserez de mon caractère ce que vous en pensez peut-être déjà, mais vous ne concevrez pas du moins sur moi des soupçons injustes. Un intérêt, qu'il m'est interdit de vous confier, me force à causer quelques instans seule avec M. de Serbellane, cet intérêt est le plus étranger du monde à mes affections personnelles; je connoîtrois bien mal Léonce, s'il pouvoit se méprendre à l'accent de la vérité, et si je n'étois pas sûre de le convaincre, quand j'atteste son estime pour moi, de la sincérité de mes paroles. — La dignité et la simplicité de ce discours me firent une impression profonde; ah! Delphine! quelle seroit votre perfidie, si vous faisiez servir au men-

songe tant de charmes, qui ne semblent créés que pour rendre plus aimables encore les premiers mouvemens, les affections involontaires, pour réunir enfin dans une même femme, les graces élégantes du monde, à toute la simplicité des sentimens naturels!

Quand la conversation de Mad. d'Albémar avec M. de Serbellane fut terminée, elle revint dans le bal; et M. d'Orsan, ce neveu de Mad. du Marset, qui a toujours besoin d'occuper de ses talens, parce qu'ils lui tiennent lieu d'esprit, pria Delphine de danser une polonaise, qu'un Russe leur avoit apprise à tous les deux, et dont on étoit très-curieux dans le bal. Delphine fut comme forcée de céder à son importunité, mais il y avoit quelque chose de bien aimable dans les regards qu'elle m'adressa, elle se plaignoit à moi de l'ennui que lui causoit M. d'Orsan; notre intelligence s'étoit établie d'elle-même, son sourire m'associoit à ses observations doucement malicieuses.

Les hommes et les femmes montèrent sur les bancs pour voir danser Delphine; je sentis mon coeur battre avec une grande violence, quand tous les yeux se tournèrent sur elle; je souffrois de l'accord même de toutes ces pensées avec la mienne, j'eusse été plus heureux si je l'avois regardée seul.

Jamais la grace et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire ; cette danse étrangère a un charme, dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée ; c'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaîté tout-à-fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenoit plus doux, Delphine marchoit quelques pas la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets, étoient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête ; mais, bientôt reprenant la danse vive et légère, elle s'entouroit d'un schall indien, qui, dessinant sa taille, et retombant avec ses longs cheveux, faisoit de toute sa personne un tableau ravissant.

Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée, exerce sur l'imagination un grand pouvoir ; elle vous retrace les idées et les sensations poétiques, que sous le ciel de l'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

Quand Delphine eut cessé de danser, de si vifs applaudissemens se firent entendre, qu'on put croire pour un moment, tous les hommes amoureux, et toutes les femmes subjuguées.

Quoique je sois encore foible et qu'on m'ait défendu tout exercice qui pourroit enflammer le sang,

je ne sus pas résister au désir de danser une anglaise avec Delphine; il s'en formoit une de toute la longueur de la galerie; je demandai à Mad. d'Albémar de la descendre avec moi. — Le pouvez-vous, me répondit-elle, sans risquer de vous faire mal? — Ne craignez rien pour moi, répondis-je, je tiendrai votre main. — La danse commença, et plusieurs fois mes bras serrèrent cette taille souple et légère qui enchantoit mes regards; une fois, en tournant avec Delphine, je sentis son coeur battre sous ma main; ce coeur, que toutes les puissances divines ont doué, s'animoit-il pour moi d'une émotion plus tendre?

J'étois si heureux, si transporté, que je voulus recommencer encore une fois la même contredanse; la musique étoit ravissante, deux harpes mélodieuses, accompagnoient les instrumens à vent, et jouoient un air à-la-fois vif et sensible; la danse de Delphine prenoit par degrés un caractère plus animé, ses regards s'attachoient sur moi avec plus d'expression; quand les figures de la danse nous ramenoient l'un vers l'autre, il me sembloit que ses bras s'ouvroient presqu'involontairement pour me rappeler, et que malgré sa légèreté parfaite, elle se plaisoit souvent à s'appuyer sur moi; les délices dont je m'enivrois me firent oublier que ma blessure n'étoit pas parfai-

tement guérie: comme nous étions arrivés au dernier couple qui terminoit le rang, j'éprouvai tout-à-coup un sentiment de foiblesse qui faisoit fléchir mes genoux; j'attirai Delphine, par un dernier effort, encore plus près de moi, et je lui dis à voix basse: — Delphine, Delphine, si je mourois ainsi, me trouveriez-vous à plaindre? — Mon Dieu, interrompit-elle d'une voix émue, mon Dieu! qu'avez-vous? — L'altération de mon visage la frappa; nous étions arrivés à la fin de la danse; je m'appuyai contre la cheminée et je portai sans y penser la main sur ma blessure, qui me faisoit beaucoup souffrir; Delphine ne fut plus maîtresse de son trouble, et s'y livra tellement, qu'à travers ma foiblesse je vis que tous les regards se fixoient sur elle; la crainte de la compromettre me redonna des forces, et je voulus passer dans la chambre voisine de celle où l'on dansoit. Il y avoit quelques pas à faire; Delphine n'observant rien que l'état où j'étois, traversa toute la salle sans saluer personne, me suivit, et me voyant chanceler en marchant, s'approcha de moi pour me soutenir; j'eus beau lui répéter que j'allois mieux, qu'en respirant l'air je serois guéri, elle ne songeoit qu'à mon danger, et laissa voir à tout le monde l'excès de sa peine et la vivacité de son intérêt.

O

O Delphine! dans ce moment, comme aux pieds de l'autel j'ai juré d'être ton époux: j'ai reçu ta foi, j'ai reçu le dépôt de ton innocente destinée, lorsqu'un nuage s'est élevé sur ta réputation à cause de moi!

Quand je fus près d'une fenêtre, je me remis entièrement; alors Delphine, se rappelant ce qui venoit de se passer, me dit les larmes aux yeux: — Je viens d'avoir la conduite du monde la plus extraordinaire, votre imprudence en persistant à danser, a mis mon coeur à cette cruelle épreuve; Léonce, Léonce, aviez-vous besoin de me faire souffrir pour me deviner? — Pourriez-vous me soupçonner, lui dis-je, d'exposer volontairement aux regards des autres ce que j'ose à peine recueillir avec respect, avec amour dans mon coeur? Mais si vous redoutez le blâme de la société, je saurai bientôt . . . — Le blâme de la société, interrompit-elle, avec une expression d'insouciance singulièrement piquante, je ne le crains pas; mais mon secret sera connu avant que je l'aie confié à l'amitié, et vous ne savez pas combien cette conduite me rend coupable! — Elle alloit continuer, lorsque nous entendîmes du bruit dans le salon, et le nom de Mad. d'Ervins plusieurs fois répété. Delphine me quitta précipitamment pour demander la cause de l'agitation de la société. — Mad. d'Ervins,

ui répondit M. de Fierville, vient de tomber sans connoissance, et on l'emporte dans sa voiture par ordre de M. d'Ervins, il ne veut pas qu'elle reçoive des secours ailleurs que chez elle.

A peine Delphine eut-elle entendu ces dernières paroles, qu'elle s'élança sur l'escalier, atteignit M. d'Ervins, monta dans sa voiture sans rien lui dire, et partit à l'instant même; c'est tout ce que je pus appercevoir. Le mouvement rapide d'une bonté passionnée l'entraînoit. Elle me laissa seul au milieu de cette fête, que je ne reconnoissois plus. Je cherchois en vain les plaisirs qui se confondoient dans mon ame avec l'amour, mais j'étois pénétré de cette émotion tendre, et néanmoins sérieuse, qui remplit le coeur d'un honnête homme, lorsqu'il a donné sa vie, lorsqu'il s'est chargé du bonheur de celle d'un autre.

Je ne sais si j'abuse de votre amitié en vous confiant les sentimens que j'éprouve; mais pourquoi la gravité de votre âge et de votre caractère me défendroit-elle de vous peindre ce pur amour, qui me guide dans le choix de la compagne de ma vie? Mon cher maître! ils vous seront doux les récits du bonheur de votre élève; s'ils vous rappellent votre jeunesse, ce sera sans amertume, car tous vos souvenirs tiennent à la même pensée; ils se rattachent tous à la vertu.

J'attendrai pour m'expliquer entièrement avec Mad. d'Albémar, que j'aie reçu la réponse de ma mère. Dans quelques jours je serai près de vous à Mondoville, puisque vous y avez besoin de moi. Je veux que nous écrivions ensemble à ma mère, de ce lieu même où elle a passé les premières années de son mariage et de mon enfance; ces souvenirs la disposeront à m'être favorable.

LETTRE XXVIII.

Madame de Vernon à M. de Clarimin.

Paris, ce 30 Juin 1790.

On vous a mandé que M. de Mondoville étoit très-occupé de Mad. d'Albémar, et qu'il paroissoit la préférer à ma fille; vous en avez conclu que le mariage que j'ai projeté n'auroit pas lieu. Vous devriez avoir cependant un peu plus de confiance dans l'esprit que vous me connoissez. Je suis témoin de tout ce qui se passe, Léonce et Delphine n'ont pas un seul mouvement que je n'apperçoive, et vous imaginez que je ne saurai pas prévenir à tems, cette liaison qui renverseroit tous mes projets de bonheur et de fortune.

J'ai fait quelquefois usage de mon adresse pour de très-légers intérêts; aujourd'hui c'est mon devoir de protéger ma fille, et je n'y réussirois pas! vous me dites que Mad. d'Albémar me cache son affection pour Léonce. Mon Dieu! je vous assure que j'aurai sa confiance quand je le voudrai; je ne suis occupée qu'à une chose, c'est à l'éviter; car elle m'engageroit, et il me plaît de rester libre.

Le caractère de Léonce et de Delphine ne se conviennent point; Léonce est orgueilleux comme un Espagnol, épris de la considération presqu'autant que de Delphine, aimable, très-aimable, mais il faut les séparer pour leur intérêt à tous les deux. L'occasion s'en présentera. Il ne faut que du tems, et je défie bien Léonce et Delphine de presser les événemens que j'ai résolu de rallentir. Personne ne sait mieux que moi faire usage de l'indolence; elle me sert à déjouer naturellement l'activité des autres. Je veux le mariage de Léonce et de Matilde. Je ne me suis pas donné la peine de vouloir quatre fois en ma vie; mais quand j'ai tant fait que de prendre cette fatigue, rien ne me détourne de mon but, et je l'atteins, comptez-y.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez; mais quand il y va du sort de ma fille,

de ma ruine, ou de mon aisance, de tout enfin pour moi, pensez-vous que je puisse rien négliger? Je me garde bien cependant d'agir dans un grand intérêt, avec plus de vivacité que dans un petit; car ce qui arrange tout, c'est la patience et le secret. Adieu donc, mon cher Clarimin, comme j'espère vous voir à Paris dans peu de tems, je vous y invite pour les nôces de ma fille.

LETTRE XXIX.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Ce 2 Juillet.

Thérèse est perdue, ma chère Louise, et je ne sais à quel parti m'arrêter pour adoucir sa cruelle situation. J'entrevoyois quelque espoir pour mon bonheur, il y a deux jours, à la fête de Mad. de Vernon; Léonce et moi nous nous étions presque expliqués; mais depuis le malheur arrivé à Thérèse, je suis tellement émue, que j'ai laissé passer deux soirées sans oser aller chez Mad. de Vernon. Léonce auroit remarqué ma tristesse, et je n'aurois pu lui en avouer la cause; s'il est un devoir

sacré pour moi, c'est celui de garder inviolablement le secret de mon amie; et comment ne pas se laisser pénétrer par ce qu'on aime? Je ne sais donc rien de Léonce; et Mad. d'Ervins occupe seule tous mes momens.

Mad. du Marset, cette cruelle ennemie de tous les sentimens, qu'elle ne peut plus inspirer ni ressentir, a connu M. d'Ervins à Paris il y a quinze ans, avant qu'il eût épousé Thérèse. Avant-hier au bal, Mad. du Marset, placée à côté de lui, n'a cessé de lui parler bas, pendant que Thérèse dansoit avec M. de Serbellane; je ne crois point que Mad. du Marset ait été capable d'exciter positivement les soupçons de M. d'Ervins; les caractères les plus méchans ne veulent pas s'avouer qu'ils le sont, et se réservent toujours quelques moyens d'excuse vis-à-vis des autres et d'eux-mêmes; mais j'ai cru reconnoître par quelques mots échappés à la fureur de M. d'Ervins, que Mad. du Marset, en apprenant que M. de Serbellane avoit passé six mois dans son château avec sa femme, s'étoit moquée du rôle ridicule qu'il devoit avoir joué, en tiers avec ces deux jeunes gens; et de tous les mots qu'elle pouvoit choisir, le plus perfide étoit celui de *ridicule;* depuis M. d'Ervins l'a répété sans cesse dans sa fureur, et quand elle s'appai-

soit, il lui suffisoit de se le prononcer à lui-même, pour qu'elle recommençât plus violente que jamais.

Je passai devant M. d'Ervins, quelques momens après sa conversation avec Mad. du Marset, et je fus frappée de son air sérieux; comme je ne connois rien en lui de profond que son amour-propre, je ne doutai pas qu'il ne fût offensé de quelque manière. Thérèse me fit part des mêmes observations, et cependant, soit comme elle me l'a dit depuis, qu'un sentiment funeste l'agitât, soit que cette fête, nouvelle pour elle, l'étourdît, et lui ôtât le pouvoir de réfléchir, son occupation de M. de Serbellane n'étoit que trop remarquable pour des regards attentifs. M. d'Ervins affecta de s'éloigner d'elle; mais j'apperçus clairement qu'il ne la perdoit pas de vue; j'en avertis M. de Serbellane; je comptois sur sa prudence; en effet, il évita constamment de parler à Thérèse; si je n'avois pas quitté Mad. d'Ervins alors, peut-être aurois-je calmé le trouble où la jetoit l'apparente froideur de M. de Serbellane: elle en savoit la cause, et cependant elle ne pouvoit en supporter la vue. Entièrement occupée de Léonce le reste de la soirée, j'oubliai Mad. d'Ervins: c'est à cette faute, hélas! qu'est peut-être due son infortune.

Je parlois encore à Léonce, lorsque j'appris subitement qu'on emportoit Mad. d'Ervins sans connoissance; je courus après son mari qui la suivoit, je montai dans sa voiture presque malgré lui, et je pris dans mes bras la pauvre Thérèse qui étoit tombée dans un évanouissement si profond, qu'elle ne donnoit plus un signe de vie. — Grand Dieu! dis-je à M. d'Ervins, qui l'a mise en cet état? — Sa conscience, Madame, me répondit-il, sa conscience! — Et il me raconta alors ce qui s'étoit passé, avec un tremblement de colère, dans lequel il n'entroit pas un seul sentiment de pitié pour cette charmante figure mourante devant ses yeux.

Placé derrière une porte au moment où sa femme passoit d'une chambre à l'autre, il l'avoit entendue faire à M. de Serbellane des reproches dont l'expression supposoit une liaison intime: il s'étoit avancé alors, et prenant la main de sa femme, il lui avoit dit à voix basse, mais avec fureur: — regardez-le, ce perfide étranger, regardez-le; car jamais vous ne le reverrez. — A ces mots Thérèse étoit tombée comme morte à ses pieds; M. d'Ervins étoit fier de la douleur qu'il lui avoit causé, son orgueil ne se reposoit que sur cette cruelle jouissance.

Quand nous arrivâmes à la maison de Mad. d'Ervins, sa fille Isore la voyant rapporter dans cet état, jetoit des cris pitoyables, auxquels M. d'Ervins ne daignoit pas faire la moindre attention. On posa Thérèse sur son lit, revêtue, comme elle l'étoit encore, de guirlandes de fleurs et de toutes les parures du bal; elle avoit l'air d'avoir été frappée de la foudre au milieu d'une fête.

Mes soins la rappelèrent à la vie; mais elle étoit dans un délire qui trahissoit à chaque instant son secret. Je voulois que M. d'Ervins me laissât seule avec elle; mais loin qu'il y consentît, il s'approcha de moi pour me dire que ma voiture étoit arrivée, et que dans ce moment il désiroit d'entretenir sa femme sans témoins. — Au nom de votre fille, lui dis-je, M. d'Ervins, ménagez Thérèse; n'oubliez pas dix ans de bonheur; n'oubliez pas... — Je sais, Madame, interrompit-il, ce que je me dois à moi-même: croyez que j'aurai toujours présent à l'esprit ma dignité personnelle. — Et n'aurez-vous pas, repris-je, n'aurez-vous pas présent à l'esprit le danger de Thérèse? — Ce qui est convenable doit être accompli, répondit-il, quoi qu'il en coûte; elle a l'honneur de porter mon nom, je verrai ce qu'exigent à ce titre et son devoir et le mien. — Je quittai cet homme odieux, cet

homme incapable de rien voir dans la nature que lui seul, et dans lui-même, que son orgueil. Je retournai encore un fois vers l'infortunée Thérèse; je l'embrassai en lui jurant l'amitié la plus tendre, et lui recommandant la prudence et le courage; elle ne me répondit à demi-voix que ces seuls mots: — Faites que je le revoie. — Je partis le coeur déchiré.

En rentrant chez moi vers deux heures du matin, je trouvai M. de Serbellane qui m'attendoit: combien je fus touchée de sa douleur! ces caractères habituellement froids, sortent quelques fois d'eux-mêmes, et produisent alors une impression ineffaçable. Il se faisoit une violence infinie pour contenir sa fureur contre M. d'Ervins; cependant il lui échappa une fois de dire: — Qu'il ne me fasse pas craindre pour sa femme; qu'il ne la menace pas d'indignes traitemens; car alors je trouverai qu'il vaut mieux se battre avec lui, le tuer, et délivrer Thérèse; et si jamais j'arrivois à trouver ce parti le plus raisonnable, ah! que je le prendrois avec joie! — Je le calmai en lui disant que je reverrois le lendemain Thérèse, et que je lui raconterois fidèlement dans quelle situation je la trouverois. Nous nous quittâmes après qu'il m'eût promis de ne prendre aucun parti avant de m'avoir revue.

Aujourd'hui je n'ai pu être reçu chez Thérèse qu'à huit heures du soir, j'y ai été dix fois inutilement; son mari la tenoit enfermée, son état m'a plus effrayée encore que la veille. Ah! mon Dieu, quelle destinée! M. d'Ervins ne l'avoit pas quittée un seul instant, ni la nuit, ni le jour; il l'avoit accablée des reproches les plus outrageans; il avoit obtenu d'elle tous les aveux qui l'accusoient, en la menaçant toujours, si elle le trompoit, d'interroger lui-même M. de Serbellane. Enfin il avoit fini par lui déclarer qu'il exigeoit que M. de Serbellane quittât la France dans vingt-quatre heures. — Je ne m'informe pas, lui dit-il, des moyens que vous prendrez pour l'obtenir de lui, vous pouvez lui écrire une lettre que je ne verrai pas; mais si après-demain à dix heures du soir, il est encore à Paris, j'irai le trouver, et nous nous expliquerons ensemble: aussi bien je penche beaucoup pour ce dernier moyen, et il ne peut être évité que s'il me donne une satisfaction éclatante, en s'éloignant au premier signe de ma volonté.

— Thérèse avoit tout promis, mais ce qui l'occupoit peut-être le plus, c'étoit la parole, que je lui avois donnée il y a quinze jours, d'assurer ses derniers adieux; son imagination étoit moins frappée de la crainte d'un duel entre son amant et son

mari, que de l'idée qu'elle ne reverroit plus M. de Serbellane; elle s'est jetée à mes pieds pour me conjurer de détourner d'elle une telle douleur. Ces mots terribles que M. d'Ervins a prononcés au bal, ces mots: *vous ne le reverrez plus*, retentissent toujours dans son coeur: en les répétant, elle est dans un tel état, qu'il semble qu'avec ces seules paroles on pourroit lui donner la mort: elle dit que si ce sort jeté sur elle ne s'accomplit pas, si elle revoit encore une fois M. de Serbellane, elle sera sûre que leur séparation ne doit point être éternelle, elle aura la force de supporter son départ; mais que si ce dernier adieu n'est pas accordé, elle ne peut répondre d'y survivre. J'ai voulu détourner son attention; mais elle me répétoit toujours: — Le verrai-je, lui dirai-je encore adieu? — Et mon silence la plongeoit dans un tel désespoir, que j'ai fini par lui promettre que je consentirois à tout ce que voudroit M. de Serbellane; hé bien! dit-elle alors, je suis tranquille, car je lui ai écrit des prières irrésistibles.

Vous trouverez peut-être, ma chère Louise, vous qui êtes un ange de bonté, que je ne devois pas hésiter à satisfaire Thérèse, sur-tout, après l'engagement que j'avois pris antérieurement avec elle. Faut-il vous avouer le sentiment qui me faisoit craindre de consentir à ce qu'elle désiroit?

si Léonce apprend par quelque hasard, que j'ai réuni chez moi une femme mariée avec son amant, malgré la défense expresse de son époux, m'approuvera-t-il? Léonce, Léonce; est-il donc devenu ma conscience, et ne suis-je donc plus capable de juger par moi-même ce que la générosité et la pitié peuvent exiger de moi?

En sortant de chez Thérèse, j'allai chez Mad. de Vernon; Léonce en étoit parti, il m'avoit cherchée chez moi, et s'étoit plaint, à ce que m'a dit Matilde fort naturellement, du tems que je passois chez M. d'Ervins. M. de Fierville me fit alors quelques plaisanteries, sur l'emploi de mes heures. Ces plaisanteries me firent tout-à-coup comprendre qu'il avoit vu sortir M. de Serbellane à trois heures du matin de chez moi, le jour du bal. J'en éprouvai une douleur insensée, je ne voyois aucun moyen de me justifier de cette accusation, je frémissois de l'idée que Léonce auroit pu l'entendre; M. de Serbellane arriva dans ce moment, il venoit de chez moi, il me le dit; M. de Fierville sourit encore, ce sourire me parut celui de la malice infernale; mais, au lieu de m'exciter à me défendre, il me glaça d'effroi, et je reçus M. de Serbellane avec une froideur inouie. Il en fut tellement étonné, qu'il ne pouvoit y croire, et son regard sem-

bloit me dire: mais où êtes-vous, mais que vous est-il arrivé? Sa surprise me rendit à moi-même. Non, Léonce, me répétai-je tout bas, vous pouvez tout sur moi; mais je ne vous sacrifierai pas la bonté, la généreusse bonté, le culte de toute ma vie. Je me décidai alors à prendre M. de Serbellane à part, et lui rendant compte en peu de mots de ce qui s'étoit passé, je lui dis qu'une lettre de Thérèse l'attendoit chez lui, et il partit pour la lire.

Après cet acte de courage et d'honnêteté, car c'étoit moi que je sacrifiois, je voulus tenter de ramener M. de Fierville; je me demandai pourquoi je ne pourrois pas me servir de mon esprit pour écarter des soupçons injustes; mais M. de Fierville étoit calme et j'étois émue, mais toutes mes paroles se ressentoient de mon trouble, tandis qu'il acéroit de sang-froid toutes les siennes. J'essayai d'être gaie, pour montrer combien j'attachois peu de prix à ce qu'il croyoit important, mes plaisanteries étoient contraintes, et l'aisance la plus parfaite rendoit les siennes piquantes. Je revins au sérieux, espérant parvenir de quelque manière à le convaincre; mais il repoussoit par l'ironie l'intérêt trop vif que je ne pouvois cacher. Jamais je n'ai mieux éprouvé qu'il est de certains hommes sur lesquels glissent, pour ainsi dire, les discours

et les sentimens les plus propres à faire impression; ils sont occupés à se défendre de la vérité par le persifflage, et comme leur triomphe est de ne pas vous entendre, c'est en vain que vous vous efforcez d'être compris.

Je souffrois beaucoup cependant de mon embarrassante situation, lorsque Mad. de Vernon vint me délivrer; elle fit quelques plaisanteries à M. de Fierville, qui valoient mieux que les siennes, et l'emmena dans l'embrasure de la fenètre en me disant tout bas qu'elle alloit le détromper sur tout ce qui m'inquiétoit, si je la laissois seule avec lui. Je ne puis vous dire, ma chère Louise, combien je fus touchée de cette action, de ce secours accordé dans une véritable détresse. Je serrai la main de Mad. de Vernon les larmes aux yeux, et je me promis de la voir demain, pour ne plus conserver un secret qui me pèse; vous saurez donc demain, ma Louise, ce qu'il doit arriver de moi.

LETTRE XXX.

Delphine à Mlle d'Albémar.

Ce 4 Juillet.

J'ai passé un jour très-agité, ma chère Louise, quoique je n'aie pu parvenir encore à parler à Mad. de Vernon. Il a eu des momens doux ce jour, mais il m'a laissé de cruelles inquiétudes. En m'éveillant j'écrivis à Mad. de Vernon, pour lui demander de me recevoir seule à l'heure de son déjeûner, et sans lui dire précisément le sujet dont je voulois lui parler, il me semble que je l'indiquois assez clairement. Elle fit attendre mon domestique deux heures, et me le renvoya enfin avec un billet, dans lequel elle s'excusoit de ne pas pouvoir accepter mon offre, et finissoit par ces mots remarquables: *au reste, ma chère Delphine, je lis dans votre coeur aussi bien que vous-même, mais je ne crois pas que ce soit encore le moment de nous parler.*

J'ai réfléchi long-tems sur cette phrase et je ne la comprends pas bien encore. Pourquoi veut-elle éviter cet entretien? elle m'a dit elle-même il y a deux jours, qu'elle n'avoit point eu, jusqu'à présent, de conversation avec Léonce, relativement au projet du mariage; auroit-elle deviné mon sentiment pour lui? Seroit-elle assez généreuse, assez sensible pour vouloir rompre cet hymen à cause de moi et sans m'en parler? Combien j'aurois à rougir d'une si noble conduite? Qu'aurois-je fait pour mériter un si grand sacrifice? Mais si elle en avoit l'idée, comment exposeroit-elle Matilde à voir tous les jours Léonce? Enfin, dans ce doute insupportable, je résolus d'aller chez elle et de la forcer à m'écouter.

Qu'avois-je à lui dire cependant? Que j'aimois Léonce, que je voulois m'opposer au bonheur de sa fille, traverser les projets que nous avions formés ensemble! Ah! ma Louise, vous donnez trop d'encouragement à ma foiblesse, au moins je ne me livrerai point à l'espérance, avant que Mad. de Vernon ne m'ait entendue, n'ait décidé de mon sort.

M. de Serbellane arriva chez moi comme j'allois sortir; le changement de son visage me fit de la peine, je vis bien qu'il souffroit cruellement. — J'ai lu sa lettre, me dit-il, elle m'a fait mal, j'avois

espéré que ma vie ne seroit funeste à personne, et voilà que j'ai perdu la destinée de la plus sensible des femmes. Voyons enfin, me dit-il, en reprenant de l'empire sur lui-même, voyons ce qu'il reste à faire. Quoiqu'il me soit très-pénible d'avoir l'air de céder, en partant, à la volonté de M. d'Ervins, j'y consens, puisque Thérèse le désire; je ne crains pas que personne imagine que c'est ma vie que j'ai ménagée. Vous, Madame, ajouta-t-il, que j'ai connue par tant de preuves d'une angélique bonté, il faut que vous m'en donniez une dernière, il faut que vous receviez après-demain dans la soirée Thérèse et moi chez vous. Je partirai ce matin ostensiblement, M. d'Ervins se croira sûr que je suis en route pour le Portugal, quelques affaires l'appellent à Saint-Germain, et pendant qu'il y sera, Thérèse viendra chez vous en secret. Je sais que la demande que je vous fais, seroit refusée par une femme commune, accordée sans réflexion par une femme légère, je l'obtiendrai de votre sensibilité. Je n'ai peut-être pas toujours partagé l'impétuosité des sentimens de Thérèse, mais dans ce moment, cet adieu m'est aussi nécessaire qu'à elle; ces derniers événemens ont produit sur mon caractère une impression dont je ne le croyois pas susceptible; je veux que Thérèse entende ce que j'ai à lui dire sur sa situation.

M. de Serbellane s'arrêta, étonné de mon silence; ce qui s'étoit passé hier avec M. de Fierville me donnoit encore plus de répugnance pour une nouvelle démarche; la calomnie ou la médisance peuvent me perdre auprès de Léonce. Je n'osois pas cependant refuser M. de Serbellane, quel motif lui donner? J'aurois rougi de prétexter un scrupule de morale, quand ce n'étoit pas la véritable cause de mon incertitude, honte éternelle à qui pourroit vouloir usurper un sentiment d'estime!

Je ne sais si M. de Serbellane s'apperçut de mes combats, mais me prenant la main, il me dit avec ce calme qui donne toujours l'idée d'une raison supérieure: — Vous l'avez promis à Thérèse, j'en suis témoin, elle y a compté, tromperez-vous sa confiance? Serez-vous insensible à son désespoir? — Non, lui répondis-je, quoiqu'il puisse en arriver, je ne lui causerai pas cette douleur; employez cette entrevue à calmer son esprit, à la ramener aux devoirs que sa destinée lui impose, et s'il en résulte pour moi quelque grand malheur, du moins je n'aurai jamais été dure envers un autre, j'aurai droit à la pitié. — Généreuse amie! s'écria M. de Serbellane, vous serez heureuse dans vos sentimens, je les ai devinés, j'ose les approuver, et tous les voeux de mon ame sont pour votre félicité. Je met-

trai tant de prudence et de secret dans cette entrevue, que je vous promets d'en écarter tous les inconvéniens. Je ferai servir ces dernières heures à fortifier la raison de Thérèse, et dans votre maison il ne sera prononcé que des paroles dignes de vous; la nuit suivante je pars, je quitte peut-être pour jamais la femme qui m'a le plus aimé, et vous, Madame, et vous dont le caractère est si noble, si sensible et si vrai. — C'étoit la première fois que M. de Serbellane m'exprimoit vivement son estime, j'en fus émue, cet homme a l'art de toucher par ses moindres paroles; le courage qu'il avoit su m'inspirer, me soutint quelques momens, mais à peine fut-il parti que je fus saisie d'un profond sentiment de tristesse, en pensant à tous les hasards de l'engagement que je venois de prendre.

Si j'avois pu consulter Léonce, ne m'auroit-il pas désapprouvée? il ne voudroit pas au moins, j'en suis sûre, que sa femme se permît une conduite aussi foible; ah! pourquoi n'ai-je pas dès-à-présent la conduite qu'il exigeroit de sa femme! Cependant ma promesse n'étoit-elle pas donnée? pouvois-je supporter d'être la cause volontaire de la douleur la plus déchirante? Non, mais que ce jour n'est-il passé!

Je suivis mon projet d'aller chez Mad. de Vernon, quoique je fusse bien peu capable de lui par-

ler, dans la distraction où me jetoit le consentement que M. de Serbellane avoit obtenu de moi. Je trouvai Léonce avec Mad. de Vernon, il venoit prendre congé d'elle avant d'aller passer quelques jours à Mondoville, il se plaignit de ne m'avoir pas vue, mais avec des mots si doux sur mon dévouement à l'amitié, que je dus espérer qu'il m'en aimoit davantage. Il soutint la conversation avec un esprit très-libre, il me parut en l'observant que son parti étoit pris, jusqu'alors il avoit eu l'air entraîné, mais non résolu; j'espérai beaucoup pour moi de son calme: s'il m'avoit sacrifiée, il auroit été impossible qu'il me regardât d'un air serein.

Mad. de Vernon alloit aux Tuileries faire sa cour à la Reine, elle me pria de l'accompagner, Léonce dit qu'il iroit aussi, je rentrai chez moi pour m'habiller, et un quart d'heure après, Léonce et Mad. de Vernon vinrent me chercher.

Nous attendions la Reine dans le salon qui précède sa chambre, avec quarante femmes les plus remarquables de Paris: Mad. de R. arriva: c'est une personne très-inconséquente, et qui s'est perdue de réputation, par des torts réels, et par une inconcevable légèreté. Je l'ai vue trois ou quatre fois chez sa tante Mad. d'A.; j'ai toujours évité avec soin toute liaison avec elle, mais j'ai eu l'occasion

de remarquer dans ses discours, un fond de douceur et de bonté: je ne sais comment elle eut l'imprudence de paroître sans sa tante aux Tuileries; elle qui doit si bien savoir qu'aucune femme ne veut lui parler en public. Au moment où elle entra dans le salon, Mesdames de Ste.-Albe et de Tésin, qui se plaisent assez dans les exécutions sévères, et satisfont volontiers, sous le prétexte de la vertu, leur arrogance naturelle; Mesdames de Ste.-Albe et de Tésin quittèrent la place où elles étoient assises, du même côté que Mad. de R.; à l'instant toutes les autres femmes se levèrent, par bon air ou par timidité, et vinrent rejoindre à l'autre extrémité de la chambre, Mad. de Vernon, Mad. du Marset et moi. Tous les hommes bientôt après suivirent cet exemple; car ils veulent, en séduisant les femmes, conserver le droit de les en punir.

Mad. de R. restoit seule l'objet de tous les regards, voyant le cercle se reculer à chaque pas qu'elle faisoit pour s'en approcher, et ne pouvant cacher sa confusion. Le moment alloit arriver où la Reine nous feroit entrer, ou sortiroit pour nous recevoir; je prévis que la scène deviendroit alors encore plus cruelle. Les yeux de Mad. de R. se remplissoient de larmes; elle nous regardoient toutes, comme pour implorer le secours d'une de nous; je ne pouvois pas résister à ce malheur, la

crainte de déplaire à Léonce, cette crainte toujours présente me retenoit encore; mais un dernier regard jeté sur Mad. de R. m'attendrit tellement, que par un mouvement complètement involontaire, je traversai la salle, et j'allai m'asseoir à côté d'elle: oui, me disois-je alors, puisqu'encore une fois les convenances de la société sont en opposition avec la véritable volonté de l'ame, qu'encore une fois elles soient sacrifiées.

Mad. de R. me reçut comme si je lui avois rendu la vie; en effet, c'est la vie que le soulagement de ces douleurs, que la société peut imposer, quand elle exerce sans pitié toute sa puissance. A peine eus-je parlé à Mad. de R. que je ne pus m'empêcher de regarder Léonce: je vis de l'embarras sur sa physionomie, mais point de mécontentement. Il me sembla que ses yeux parcouroient l'assemblée avec inquiétude, pour juger de l'impression que je produisois, mais que la sienne étoit douce.

Mad. de Vernon ne cessa point de causer avec M. de Fierville, et n'eut point l'air d'appercevoir ce qui se passoit; je soutins assez bien jusqu'à la fin, ce qu'il pouvoit y avoir d'un peu génant dans le rôle que je m'étois imposé. En sortant de l'appartement de la Reine, Mad. de R. me dit, avec une émotion qui me récompensa mille fois de mon

sacrifice: — Généreuse Delphine! vous m'avez donné la seule leçon qui pût faire impression sur moi! Vous m'avez fait aimer la vertu, son courage et son ascendant. Vous apprendrez dans quelques années, qu'à compter de ce jour je ne serai plus la même. Il me faudra long-tems avant de me croire digne de vous voir; mais c'est le but que je me proposerai, c'est l'espoir qui me soutiendra. — Je lui pris la main à ces derniers mots, et je la serrai affectueusement. Un sourire amer de Mad. du Marset, un regard de M. de Fierville m'annoncèrent leur désapprobation; ils parloient tous les deux à Léonce, et je crus voir qu'il étoit péniblement affecté de ce qu'il entendoit: je cherchai des yeux Mad. de Vernon, elle étoit encore chez la Reine; pendant ce moment d'incertitude, Léonce m'aborda, et me demanda avec assez de sérieux, la permission de me voir seule chez moi, dès qu'il auroit reconduit Mad. de Vernon. J'y consentis par un signe de tête; j'étois trop émue pour parler.

Je retournai chez moi; j'essayai de lire en attendant l'arrivée de Léonce. Mais lorsque trois heures furent sonnées, je me persuadai que Mad. de Vernon l'avoit retenu, qu'il s'étoit expliqué avec elle, qu'elle avoit intéressé sa délicatesse à tenir les engagemens de sa mère, et qu'il alloit m'écrire

pour

pour s'excuser de venir me voir. — Un domestique entra pendant que je faisois ces réflexions, il portoit un billet à la main, et je ne doutai pas que ce billet ne fût l'excuse de Léonce. Je le pris sans rien voir, un nuage couvroit mes yeux; mais quand j'apperçus la signature de Thérèse, j'éprouvai une joie bien vive; elle me demandoit de venir le soir chez elle; je répondis que j'irois avec un empressement extrême: je crois que j'étois reconnoissante envers Thérèse, de ce que c'étoit elle qui m'avoit écrit.

Je me rassis avec plus de calme; mais peu de tems après mon inquiétude recommença; j'avois appris depuis une heure, à distinguer parfaitement tous les bruits de voiture: je reconnoissois à l'instant celles qui venoient du côté de la maison de Mad. de Vernon. Quand elles approchoient, je retenois ma respiration pour mieux entendre, et quand elles avoient passé ma porte, je tombois dans le plus pénible abattement. Enfin, une s'arrête, on frappe, on ouvre et j'apperçois le carosse bleu de Léonce qui m'étoit si bien connu. Je fus bien honteuse alors de l'état dans lequel j'avois été: il me sembloit que Léonce pouvoit le deviner, et je me hâtai de reprendre un livre, et de me préparer à recevoir comme une visite, avec les formes accoutumées de

la société, celui que j'attendois avec un battement de coeur, qui soulevoit ma robe sur mon sein.

Léonce enfin parut; l'air en devint plus léger et plus pur. Il commença par me dire que Mad. de Vernon l'avoit retenu avec une insistance singulière, sans lui parler d'aucun sujet intéressant; mais le rappelant sans cesse pour le charger des commissions les plus indifférentes. Elle doit, lui dis-je, en faisant effort sur moi-même, chercher tous les moyens de vous captiver; vous ne pouvez en être surpris. — Ce n'est pas elle, reprit Léonce avec une expression assez triste, qui peut influer sur mon sort, vous seule exercez cet empire; je ne sais pas si vous vous en servirez pour mon bonheur. — Ce doute m'étonna; je gardai le silence; il continua: — Si j'avois eu la gloire de vous intéresser, ne penseriez-vous pas aux prétextes que vous donnez à la méchanceté; oublieriez-vous le caractère de ma mère, et les obstacles ... Il s'arrêta, et appuya sa tête sur sa main. — Que me reprochez-vous, Léonce, lui dis-je? je veux l'entendre avant de me justifier. — Votre liaison intime avec Mad. de R. Mad. d'Albémar devoit-elle choisir une telle amie? — Je la voyois pour la troisième fois, répondis-je; depuis que je suis à Paris, je n'ai jamais été chez elle, elle n'est jamais venue chez moi. — Quoi! s'écria Léonce, et Mad. du Marset a osé

me dire . . . — Vous l'avez écoutée, c'est vous qui êtes bien plus coupable.

Ce n'est pas tout encore, ajoutai-je, ne m'avez-vous pas désapprouvée d'avoir été me placer à côté d'elle? — Non, répondit Léonce, je souffrois, mais je ne vous blâmois pas. — Vous souffriez, repris-je, avec assez de chaleur, quand je me livrois à un sentiment généreux; ah! Léonce, c'étoit du malheur de cette infortunée qu'il falloit s'affliger, et non de l'heureuse occasion qui me permettoit de la secourir. Sans doute Mad. de R. a dégradé sa vie, mais pouvons-nous savoir toutes les circonstances qui l'ont perdue? a-t-elle eu pour époux, un protecteur, ou un homme indigne d'être aimé? ses parens ont-ils soigné son éducation? le premier objet de son choix a-t-il ménagé sa destinée, n'a-t-il pas flétri dans son coeur toute espérance d'amour, tout sentiment de délicatesse? Ah! de combien de manières le sort des femmes dépend des hommes! d'ailleurs je ne me vanterai point d'avoir pensé ce matin à la conduite de Mad. de R., ni à l'indulgence qu'elle peut mériter; j'ai été entraînée vers elle par un mouvement de pitié tout-à-fait irréfléchi. Je n'étois point son juge, et il falloit être plus que son juge, pour se refuser à la soulager d'un grand supplice, l'humiliation publique. Ces mêmes femmes qui l'ont

outragée, pensez-vous que si elles l'eussent rencontrée seule à la campagne, elle se fussent éloignées d'elle? Non, elles lui auroient parlé, leur indignation vertueuse, se trouvant sans témoins, ne se seroit point réveillée. Que de petitesses vaniteuses, et de cruautés froides dans cette ostentation de vertus, dans ce sacrifice d'une victime humaine, non à la morale, mais à l'orgueil! Écoutez-moi, Léonce, lui dis-je avec enthousiasme, je vous aime, vous le savez, je ne chercherois point à vous le cacher, quand même vous l'ignoreriez encore, loin de moi toutes les ruses du coeur, même les plus innocentes; mais je l'espère, je ne sacrifierai pas à cette affection toute puissante, les qualités que je dois aux chers amis qui ont élevé mon enfance: je braverai le plus grand des dangers pour moi, la crainte de vous déplaire, oui je le braverai, quand il s'agira de porter quelque consolation à un être malheureux.

Long-tems avant d'avoir fini de parler, j'avois vu sur le visage de Léonce que j'avois triomphé de toutes ses dispositions sévères; mais il se plaisoit à m'entendre, et je continuois, encouragée par ses regards. — Delphine, me dit-il en me prenant la main, céleste Delphine, il n'est plus tems de vous résister: qu'importe si nos caractères et nos opinions s'accordent en tout, il n'y a pas dans l'uni-

vers une autre femme de la même nature que vous! aucune n'a dans les traits cette empreinte divine que le ciel y a gravée, pour qu'on ne pût jamais vous comparer à personne; cette ame, cette voix, ce regard se sont emparés de mon être; je ne sais quel sera mon sort avec vous, mais sans vous il n'y a plus sur la terre pour moi, que des couleurs effacées, des images confuses, des ombres errantes, et rien n'existe, rien n'est animé, quand vous n'êtes pas là. Soyez donc, s'écria-t-il en se jetant à mes pieds, soyez donc la compagne de ma destinée, l'ange qui marchera devant moi, pendant les années que je dois encore parcourir. Soignez mon bonheur que je vous livre avec ma vie, ménagez mes défauts; ils naissent, comme mon amour, d'un caractère passionné, et demandez au ciel pour moi, le jour de notre union, que je meure jeune, aimé de vous, sans avoir jamais éprouvé le moindre refroidissement dans cette affection touchante, que votre coeur m'a généreusement accordée.

Ah Louise! quels sentimens j'éprouvois! je serrois ses mains dans les miennes, je pleurois, je craignois d'interrompre par un seul mot ces paroles enivrantes! Léonce me dit qu'il alloit écrire à sa mère pour lui déclarer formellement son intention, et il sollicita de moi la promesse de m'unir à lui, quelle que fût la réponse d'Espagne, au mo-

ment où elle seroit arrivée. Je consentois avec transport au bonheur de ma vie, quand tout-à-coup je réfléchis que cette demande ne pouvoit s'accorder avec la résolution que j'avois formée de confier mon secret à Mad. de Vernon, avant d'avoir pris aucun engagement. La délicatesse me faisoit une loi de ne donner aucune réponse décisive, sans lui avoir parlé. Je ne voulus pas dire à Léonce ma résolution à cet égard, dans la crainte de l'irriter, je lui répondis donc, que je lui demandois de n'exiger de moi aucune promesse avant son retour; il recula d'étonnement à ces mots, et sa figure devint très-sombre; j'allois le rassurer, lorsque tout-à-coup, ma porte s'ouvrit, et je vis entrer Mad. de Vernon, sa fille et M. de Fierville. Je fus extrêmement troublée de leur présence, et je regrettois surtout de n'avoir pu m'expliquer avec Léonce, sur le refus qui l'avoit blessé. Mad. de Vernon ne m'observa pas, et s'assit fort simplement en m'annonçant qu'elle venoit me chercher pour dîner chez elle: Matilde eut un moment d'étonnement lorsqu'elle vit Léonce chez moi, mais cet étonnement se passa sans exciter en elle aucun soupçon, la lenteur de ses idées et leur fixité la préservent de la jalousie. — A propos, me dit Mad. de Vernon, est-il vrai que M. de Serbellane part après-demain pour le Portugal? — Je rougis à ce mot extrême-

ment, dans la crainte qu'il ne compromît Thérèse, et je me hâtai de dire qu'il étoit parti ce matin même; Léonce me regarda avec une attention très-vive, puis il tomba dans la rêverie. Je sentis de nouveau le malheur du secret auquel j'étois condamnée, et je tressaillis en moi-même, comme si mon bonheur couroit quelque grand hasard. Mad. de Vernon me proposa de partir, elle insista, mais foiblement, pour que Léonce vînt chez elle, M. Barton l'attendoit, il refusa. Comme je montois en voiture, il me dit à voix basse, mais avec un ton très-solennel: — N'oubliez pas qu'avec un caractère tel que le mien, un tort du coeur, une dissimulation, détruiroit sans retour et mon bonheur et ma confiance. — Je le regardai pour me plaindre, ne pouvant lui parler entourée comme je l'étois; il m'entendit, me serra la main et s'éloigna, mais depuis une oppression douloureuse ne m'a point quittée.

Il est enfin convenu que demain au soir, Mad. de Vernon me recevra seule. Avant cette heure, Thérèse et son amant se seront recontrés chez moi, c'est trop pour demain. J'ai vu ce soir Thérèse, elle savoit ma promesse par un mot de M. de Serbellane, je n'aurois pu lui persuader moi-même, quand je l'aurois voulu, que j'étois capable de me rétracter. Son mari croit M. de Serbellane en rou

te, il va demain à Saint-Germain, tout est arrangé d'une manière irrévocable, je suis liée de mille noeuds, mais je l'espère au moins, c'est le dernier secret qui existera jamais entre Léonce et moi. Vous, ma soeur, à qui j'ai tout dit, songez à moi, mon sort sera bientôt décidé.

LETTRE XXXI.

Léonce à sa mère.

Mondoville, 6 Juillet 1790.

Je suis dans cette terre où vous avez passé les plus heureuses années de votre mariage; c'est ici, mon excellente mère, que vous avez élevé mon enfance, tous ces lieux sont remplis de mes plus doux souvenirs, et je retrouve en les voyant cette confiance dans l'avenir, bonheur des premiers tems de la vie. J'y ressens aussi mon affection pour vous avec une nouvelle force, cette affection de choix que mon coeur vous accorderoit, quand le devoir le plus sacré ne me l'imposeroit pas. Vous me connoissez d'autant mieux, qu'à beaucoup d'égards je vous

ressemble; fixez donc, je vous en conjure, toute votre attention, et tout votre intérêt, sur la demande que je vais vous faire.

Je puis être malheureux de beaucoup de manières; mon ame irritable est accessible à des peines de tout genre; mais il n'existe pour moi qu'une seule source de bonheur, et je n'en goûterai point sur la terre, si je n'ai pas pour femme un être que j'aime, et dont l'esprit intéresse le mien. Ce n'est point le rapide enthousiasme d'un jeune homme pour une jolie femme, que je prends pour l'attachement nécessaire à toute ma vie; vous savez que la réflexion se mêle toujours à mes sentimens les plus passionnés: je suis profondément amoureux de Mad. d'Albémar, mais je n'en suis pas moins certain, que c'est la raison qui me guide, dans le choix que j'ai fait d'elle, pour lui confier ma destinée.

Mademoiselle de Vernon est une personne belle, sage et raisonnable, je suis convaincu qu'elle ne donnera jamais à son époux aucun sujet de plainte, et que sa conduite sera conforme aux principes les plus réguliers; mais est-ce l'absence de peines que je cherche dans le mariage? je ferois tout aussi bien alors de rester libre. D'ailleurs je n'atteindrois pas même à ce but, en me résignant à l'union que l'on me propose. Que ferois-je de l'ame

et de l'esprit que j'ai, avec une femme d'une nature tout-à-fait différente? N'avez-vous pas souvent remarqué dans la vie, combien les gens médiocres et les personnes distinguées s'accordent mal ensemble! Les esprit tout-à-fait vulgaires s'arrangent beaucoup mieux avec les esprits supérieurs; mais la médiocrité ne suppose rien au-delà de sa propre intelligence, et regarde comme folie tout ce qui la dépasse. Mademoiselle de Vernon a déjà un caractère et un esprit arrêté, qui ne peuvent plus ni se modifier, ni se changer; elle a des raisonnemens pour tout, et les pensées des autres ne pénètrent jamais dans sa tête. Elle oppose constamment une idée commune à toute idée nouvelle, et croit en avoir triomphé. Quel plaisir la conversation pourroit-elle donner avec une telle femme! et l'un des premiers charmes de la vie intime n'est-il pas de s'entendre et de se répondre? Que de mouvemens, que de réflexions, que de pensées, que d'observations que je ne pourrois jamais communiquer à Matilde! et que ferois-je de tout ce que je ne pourrois pas lui confier, de cette moitié de ma vie à laquelle je ne pourrois jamais l'associer!

Ah! ma mère, je serai seul, pour jamais seul, avec toute autre femme que Delphine, et c'est une douleur toujours plus amère avec le tems, que

cette solitude de l'esprit et du coeur, à côté de l'objet, qui vers la fin de la vie doit être votre unique bien. Je ne supporterois point une telle situation, j'irois chercher ailleurs cette société parfaite, cette harmonie des ames, dont jamais l'homme ne peut se passer; et quand je serois vieux, je rapporterois mes tristes jours à celle à qui je n'aurois pu donner un doux souvenir de mes jeunes années.

Quel avenir! ma mère, pouvez-vous y condamner votre fils, quand le hasard le plus favorable lui présente l'objet qui feroit le bonheur de toutes les époques de sa vie, la plus belle des femmes, et cependant celle qui, dépouillée de tous les agrémens de la jeunesse, posséderoit encore les trésors du tems, la douceur, l'esprit et la bonté! Vous avez donné, par une éducation forte, une grande activité à mes vertus, comme à mes défauts; pensez-vous qu'un tel caractère soit facile à rendre heureux?

Si vous aviez pris des engagemens indissolubles, des engagemens consacrés par l'honneur, c'en étoit fait, j'immolois ma vie à votre parole; mais sans doute votre consentement n'avoit point un semblable caractère, puisque vous ne m'avez jamais fait cette objection, en réponse à dix lettres, qui vous interrogeoient à cet égard. Vous ne m'a-

vez parlé que des injustes préventions qu'on vous a données contre Mad. d'Albémar.

On vous a dit qu'elle étoit légère, imprudente, coquette, philosophe; tout ce qui vous déplaît en tout genre, on l'a réuni sur Delphine. Ne pouvez-vous donc pas, ma mère, en croire votre fils autant que Mad. du Marset? Delphine a été élevée dans la solitude, par des personnes qui n'avoient point la connoissance du monde, et dont l'esprit étoit cependant fort éclairé; elle ne vit à Paris que depuis un an, et n'a point appris à se défier des jugemens des hommes. Elle croit que la morale suffit à tout, et qu'il faut dédaigner les préjugés reçus, les convenances admises, quand la vertu n'y est point intéressée! Mais le soin de mon bonheur la corrigera de ce défaut; car ce qu'elle est avant tout, c'est bonne et sensible; elle m'aime, que n'obtiendrai-je donc pas d'elle, et pour vous, et pour moi?

On vous a parlé de la supériorité de son esprit; et comme à ma prière vous avez consenti à venir vivre chez moi l'année prochaine, vous craignez de rencontrer dans votre belle-fille un caractère despotique. Matilde, dont l'esprit est borné, a des volontés positives sur les plus petites circonstances de la vie domestique;

Delphine n'a que deux intérêts au monde, le sentiment et la pensée: elle est sans désirs, comme sans avis sur les détails journaliers, et s'abandonne avec joie à tous les goûts des autres; elle n'attache du prix qu'à plaire et à être aimée. Vous serez l'objet continuel de ses soins les plus assidus; je la vois avec Mad. de Vernon, jamais l'amour filial, l'amitié complaisante et dévouée, ne pourroient inspirer une conduite plus aimable! Ah! ma mère, c'est votre bonheur autant que le mien, que j'assure en épousant Mad. d'Albémar.

Vous n'avez pas réfléchi combien vous auriez de peine à ménager l'amour-propre d'une personne médiocre: tout est si doux, tout est si facile avec un être vraiment supérieur! Les opinions même de Delphine sont mille fois plus aisées à modifier, que celles de Matilde. Delphine ne peut jamais craindre d'être humiliée; Delphine ne peut jamais éprouver les inquiétudes de la vanité: son esprit est prêt à reconnoître une erreur, accoutumé qu'il est à découvrir tant de vérités nouvelles, et son coeur se plait à céder aux lumières de ceux qu'elle aime.

On vous a dit encore, j'ai honte de l'écrire, qu'elle étoit fausse et dissimulée; que j'ignorois sa vie passée, et ses affections présentes: sa vie

passée! tout le monde la sait; ses affections présentes! que vous a-t-on mandé sur M. de Serbellane? pourquoi me le nommez-vous? Non, Delphine ne m'a rien caché. Delphine fausse! dissimulée!... Si cela pouvoit être vrai, son caractère seroit le plus méprisable de tous; car elle profaneroit indignement les plus beaux dons que la nature ait jamais faits, pour entraîner et convaincre.

Enfin, j'oserai vous le dire, sans porter atteinte au respect profond que j'aime à vous consacrer; je suis résolu à épouser Mad. d'Albémar, à moins que vous ne m'éprouviez qu'une loi de l'honneur s'y oppose. Le sacrifice que je ferois alors seroit bientôt suivi de celui de ma vie; l'honneur peut l'exiger; mais vous, ma mère, seriez-vous heureuse à ce prix!

LETTRE XXXII.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, ce 6 Juillet.

Ma chère soeur, j'étois sans doute avertie par quelques pressentimens du ciel, lorsque j'éprouvois un si grand effroi de la journée d'hier! Oh! de quel événement ma fatale complaisance est la première cause! J'éprouve autant de remords que si j'étois coupable, et je n'échappe à ces réflexions que par une douleur plus vive encore, par le spectacle du désespoir de Thérèse. Et Léonce! Léonce! juste ciel! quelle impression recevra-t-il de mon imprudente conduite? Ma Louise, je me dis à chaque instant que si vous aviez été près de moi, aucun de ces malheurs ne me seroit arrivé. Mais la bonté, mais la pitié naturelles à mon caractère m'égarent loin d'un guide, qui sauroit joindre à ces qualités, une raison plus ferme que la mienne.

Hier à deux heures après midi, M. d'Ervins alla dîner à Saint-Germain chez un de ses amis, se croyant assuré du départ de M. de Serbellane. Mad. d'Ervins arriva chez moi vers les cinq heures; seule, à pied, dans un état déplorable, et peu de momens après, M. de Serbellane vint très-secrètement pour lui dire un adieu, qui sera plus long hélas! qu'ils ne l'imaginoient alors. Ma porte étoit défendue pour tout le monde et pour M. d'Ervins en particulier; on disoit chez moi que j'étois partie pour Bellerive, et tous mes volets fermés du côté de la cour, servoient à le persuader. Je fus témoin, pendant trois heures, de la douleur la plus déchirante; je versai beaucoup de larmes avec Thérèse, et j'étois déjà bien abattue lorsque la plus terrible épreuve tomba sur moi.

Au moment où j'avois obtenu de Thérèse et de M. de Serbellane qu'ils se séparassent, un de mes gens entra, et me dit qu'un domestique de Mad. de Vernon m'apportoit un billet d'elle, et demandoit à me parler; je sors et je vois, jugez de ma terreur, je vois M. d'Ervins! il étoit déjà dans la chambre voisine, et se débarrassant d'une redingotte à la livrée des gens de Mad. de Vernon, dont il s'étoit revêtu pour se déguiser, il s'avance tout-à-coup, malgré mes efforts, se précipite sur

la porte de mon salon, l'ouvre, et trouve M. de Serbellane à genoux devant Thérèse, la tête baissée sur sa main. Thérèse reconnoît son mari la première, et tombe sans connoissance sur le plancher; M. de Serbellane la relève dans ses bras, avant d'avoir encore apperçu M. d'Ervins, et croyant que la douleur des adieux étoit la seule cause de l'état où il voyoit Thérèse. M. d'Ervins arrache sa femme des bras de son amant, et la jette sur une chaise, en l'abandonnant à mes secours; il se retourne ensuite vers M. de Serbellane, et tire son épée sans remarquer que son adversaire n'en avoit pas; les cris qui m'échappèrent attirèrent mes gens, M. de Serbellane leur ordonna de s'éloigner, et s'adressant à M. d'Ervins, il lui dit: — Vous devez croire à Mad. d'Ervins, Monsieur, des torts qu'elle n'a pas; je la quittois, je la priois de recevoir mes adieux.

M. d'Ervins alors entra dans une colère, dont les expressions étoient à-la-fois, insolentes, ignobles et furieuses. A travers tous ses discours, on voyoit cependant la plus ferme résolution de se battre avec M. de Serbellane; j'essayai de persuader à M. d'Ervins, que cette scène pourroit être ignorée de tout le monde; mais je compris par ses réponses une partie de ce que j'ai su depuis avec détail; c'est que M. de Fierville savoit tout, avoit tout dit, et

que cette raison plus qu'aucune autre encore, animoit le courage de M. d'Ervins.

M. de Serbellane souffroit de la manière la plus cruelle; je voyois sur son visage le combat de toutes les passions généreuses et fières; il étoit immobile devant une fenêtre, mordant ses lèvres, écoutant en silence les folles provocations de M. d'Ervins, et regardant seulement quelquefois le visage pâle et mourant de Thérèse, comme s'il avoit besoin de trouver dans ce spectacle des motifs pour se contenir.

Il me vint dans l'esprit, après avoir tout épuisé pour calmer M. d'Ervins, de détourner sa colère sur moi, et j'essayai de lui dire que c'étoit moi qui avois engagé Mad. d'Ervins à venir: je commençois à peine ces mots, que se rappelant ce qu'il avoit oublié, c'est que le rendez-vous s'étoit donné dans ma maison, il se permit sur ma conduite les réflexions les plus insultantes. M. de Serbellane alors ne se contint plus; et saisissant la main de M. d'Ervins, il lui dit: — C'en est assez, Monsieur, c'en est assez, vous n'aurez plus affaire qu'à moi, et je vous satisferai. — Thérèse revint à elle dans ce moment. Quelle scène pour elle, grand dieu! une épée nue, la fureur qui se peignoit dans les regards de son amant et de

son mari, lui apprirent bientôt de quel événement elle étoit menacée; elle se jeta aux pieds de M. d'Ervins pour l'implorer.

Alors, soit que prêt à se battre, il éprouvât un ressentiment plus âpre encore contre celle qui en étoit la cause, soit qu'il fût dans son caractère de se plaire dans les menaces, il lui déclara qu'elle devoit s'attendre aux plus cruels traitemens, qu'il lui retireroit sa fille, qu'il l'enfermeroit dans une terre pour le reste de ses jours, et que l'univers entier connoîtroit sa honte, puisqu'il alloit s'en laver lui-même, dans le sang de son amant. A ces actroces discours, M. de Serbellane fut saisi d'une colère telle, que je frémis encore en me la rappelant: ses lèvres étoient pâles et tremblantes, son visage n'avoit plus qu'une expression convulsive; il me dit à voix basse en s'approchant de moi: — Voyez-vous cet homme, il est mort; il vient de se condamner, je perdrai Thérèse pour toujours, mais je la laisserai libre, et je lui conserverai sa fille. — A ces mots, avec une action plus prompte que le regard, il prit M. d'Ervins par le bras et sortit.

Thérèse et moi nous les suivîmes tous les deux, ils étoient déjà dans la rue: Thérèse en se précipitant sur l'escalier tomba de quelques marches,

je la relevai, j'aidai à la reporter sur mon lit, et je chargeai Antoine, le valet-de-chambre intelligent que vous m'avez donné, de rejoindre M. d'Ervins et M. de Serbellane, et de nous rapporter à l'instant ce qui se seroit passé.

Je tins serrée dans mes bras pendant cette cruelle incertitude la malheureuse Thérèse, qui n'avoit qu'une idée, qui ne craignoit au monde que le danger de M. de Serbellane.

Antoine revint enfin, et nous apprit que dans le fatal combat, M. d'Ervins avoit été tué sur la place. Thérèse, en l'apprenant, se jeta à genoux, et s'écria : — Mon dieu, ne condamnez pas aux peines éternelles la criminelle Thérèse, accordez-lui les bienfaits de la pénitence, sa vie ne sera plus qu'une expiation sévère, ses derniers jours seront consacrés à mériter votre miséricorde ! — En effet, depuis ce moment toutes ses idées semblent changées, le repentir et la dévotion se sont emparés de son esprit troublé : elle ne s'est pas permis de me prononcer une seule fois le nom de son amant.

Antoine, après nous avoir dit l'affreusse issue du combat, nous apprit qu'il avoit eu lieu dans les Champs-Élysées, presque devant le jardin de Mad. de Vernon. Lorsque M. d'Ervins fut tombé,

M. de Serbellane vit Antoine et l'appela, il le chargea de me dire, n'osant pas prononcer le nom de Thérèse, qu'après un tel événement il étoit obligé de partir à l'instant même pour Lisbonne, mais qu'il m'écriroit dès qu'il y seroit arrivé. Ces derniers mots furent entendus de quelques personnes qui s'étoient rassemblées autour du corps de M. d'Ervins, et mon nom seul fut répété dans la foule. Antoine appelé comme témoin par la justice, ne déposera rien qui puisse compromettre Thérèse, et mon nom seul, s'il le faut, sera prononcé; j'espère donc que je sauverai à Thérèse, l'horrible malheur de passer pour la cause de la mort de son mari.

M. d'Ervins a un frère dur, qui seroit capable, pour enlever à Thérèse sa fille, et la direction de sa fortune, de l'accuser publiquement d'avoir excité son amant au meurtre de son mari. Thérèse me fit part de ses craintes, dont Isore seule étoit l'objet. Nous convînmes ensemble que nous ferions dire par-tout, qu'une querelle politique, que je n'avois pu réussir à calmer, étoit la cause de ce duel. Je priai seulement Mad. d'Ervins, de me permettre de tout confier à Mad. de Vernon, parce qu'elle étoit plus en état que personne de diriger l'opinion de la société sur cette affaire, et qu'elle avoit de l'ascendant sur M. de Fierville, qui pa-

roissoit le seul instruit de la vérité. Je demandai aussi à Thérèse de me donner une grande preuve d'amitié, en consentant à ce que Léonce fût dépositaire de son secret; je lui avouai mon sentiment pour lui, et à ce mot Thérèse ne résista plus.

C'étoit peut-être trop exiger d'elle, mais redoutant l'éclat de cette aventure, à laquelle mon nom dans les premiers tems pouvoit être malignement associé, il m'étoit impossible de me résoudre à courir ce hasard auprès de Léonce. Je crains, je n'ai que trop de raisons de craindre, qu'il ne blâme ma conduite, mais je veux au moins qu'il en connoisse parfaitement tous les motifs: il fut aussi décidé que j'emmenerois Mad. d'Ervins le soir même à ma campagne, et que nous y resterions quelques jours ensemble sans voir personne, jusques à ce qu'elle eût des nouvelles de la famille de son mari.

On vint me dire que Mad. de Vernon me demandoit. J'allai la recevoir dans mon cabinet, il falloit enfin que cette journée si douloureuse se terminât par quelques sentimens consolateurs: je l'ai souvent remarqué, un soin bienfaisant prépare dans les peines de la vie un soulagement à notre ame, lorsque ses forces sont prêtes à l'abandonner. Quelle affection Mad. de Vernon me témoigna! avec

quel intérêt elle me questionna sur tous les détails de cet affreux événement! elle-même me raconta ce qui avoit été la première cause de notre malheur.

Hier au soir, Mad. du Marset crut appercevoir dans la rue M. de Serbellane enveloppé dans un manteau, et le raconta à M. de Fierville; celui-ci, dînant avec M. d'Ervins, à Saint-Germain, lui soutint que M. de Serbellane n'étoit pas parti pour le Portugal hier matin, comme il le croyoit: il paroît que M. de Fierville le dit d'abord sans mauvaise intention, mais il le soutint ensuite, malgré l'émotion qu'il remarqua dans M. d'Ervins, parce que la crainte de faire du mal ne l'arrête point, et qu'il aime assez les brouilleries quand il peut y jouer un rôle.

M. d'Ervins voulut partir à l'instant même, cet empressement piqua la curiosité de M. de Fierville, il lui demanda de l'accompagner. M. d'Ervins passa d'abord chez lui, et n'y trouva point sa femme: il vint à ma porte; on la lui refusa, en lui disant que j'étois à Bellerive; mais M. de Fierville prétendit qu'il avoit apperçu à travers une jalousie ma femme-de-chambre qui travailloit, et suggéra lui-même à M. d'Ervins, comme une bonne plaisanterie, d'aller secrètement chez Mad. de Vernon, et de donner un louis à son domestique pour qu'il

lui prêtât sa redingotte; — Et vous ne fermerez pas votre porte à M. de Fierville, dis-je, à Mad. de Vernon avec indignation! — mon Dieu! je vous assure, me répondit-elle, qu'il ne se doutoit pas des conséquences de ce qu'il faisoit; — et n'est-ce pas assez, lui dis-je, de cette existence sans but, de cette vie sans devoirs, de ce coeur sans bonté, de cette tête sans occupation? n'est-il pas le fléau de la société qu'il examine sans relâche, et trouble avec malignité! — Ah! dit Mad. de Vernon, il faut être indulgente pour la vieillesse et l'oisiveté, mais laissons cela pour nous occuper de vous, — et me parlant alors de Léonce, elle vint elle-même au-devant de la confiance que je voulois avoir en elle.

Combien elle me parut noble et sensible dans cet entretien; elle m'avoua que depuis long-tems elle m'avoit devinée, mais qu'elle avoit voulu savoir si Léonce me préféroit réellement à sa fille, et qu'en étant maintenant convaincue, elle ne feroit rien pour s'opposer au sentiment qui l'attachoit à moi. Elle ne me cacha point que la rupture de ce mariage lui étoit pénible; elle exprima ses regrets pour sa fille, avec la plus touchante vérité! Néanmoins sa tendre amitié la ramenant bientôt à ce qui me concernoit, elle parut se consoler par l'espérance de mon bonheur. Je n'avois point d'ex-

pressions

pressions assez vives pour lui témoigner ma reconnoissance; je lui confiai mes craintes sur l'éclat qui venoit de se passer; je lui avouai que je redoutois l'impression qu'il pouvoit faire sur Léonce. Elle m'écouta avec la plus grande attention, et me dit après y avoir beaucoup pensé: — Il faut me charger de lui parler à son arrivée, avant qu'il ait appris tout ce qu'on ne manquera pas de dire contre vous. Il sait que je m'entends mieux qu'une autre à conjurer ces orages d'un jour; je le tranquilliserai. — Quoi! lui dis-je, vous me défendrez auprès de lui, avec ce talent sans égal, que je vous ai vu quelquefois: — En doutez-vous? me répondit-elle. — Son accent me pénétra.

Je veux lui écrire, lui dis-je; vous lui remettrez ma lettre: — Pourquoi lui écrire, reprit-elle? vos chevaux sont prêts pour partir; la nuit est déjà venue; vous n'auriez pas le tems de raconter toute cette histoire. — J'éprouve de la répugnance, lui répondis-je, à hasarder dans une lettre le secret de mon amie; mais je manderai seulement à Léonce que je vous ai tout confié, qu'il peut tout savoir de vous; et s'il vous témoigne le désir de venir à Bellerive, vous voudrez bien lui dire que je l'y recevrai. — Oui, reprit-elle vivement; c'est mieux comme cela, vous avez raison.

Je pris la plume, et je sentis une sorte de gêne en écrivant à Léonce en présence de Mad. de Vernon; mon billet fut plus court et plus froid, que je ne l'aurois voulu; tel qu'il étoit, je le remis à Mad. de Vernon; elle le lut attentivement, le cacheta, et me dit qu'il étoit à merveille, et que j'y conservois la dignité qui me convenoit. C'étoit à elle, ajouta-t-elle, à suppléer à ce que je ne disois pas; elle me rassura sur ce que je redoutois; elle me parut convaincue qu'elle me justifieroit entièrement auprès de Léonce; elle en prit presque l'engagement, et se plaisant à me raconter ce qu'elle lui diroit, elle me parla de moi sous cette forme indirecte, avec tant de graces, de charme et même d'adresse, que je bénis le ciel d'avoir eu l'idée de lui confier ma défense. Non, il n'existe point de femme au monde qui sache faire valoir aussi habilement ceux qu'elle aime. Elle seule connoît assez bien le monde, pour rassurer Léonce sur l'éclat que peut avoir le funeste événement, auquel mon nom est mêlé. Un sentiment indomptable d'amour et de fierté me rendroit impossible de m'excuser auprès de lui, si son premier mouvement ne m'étoit pas favorable.

Je finis en recommandant à Mad. de Vernon de veiller sur la réputation de Thérèse, de ne nommer que moi dans le monde, de me livrer mille

fois plutôt qu'elle, et de raconter l'histoire du duel, telle que nous avions décidé qu'on la feroit; elle me le promit; je l'embrassai; nous nous séparâmes; j'emmenai Thérèse et sa fille, et nous arrivâmes à trois heures du matin à Bellerive: quel voyage! quelle journée! ma chère Louise, j'enverrai cette lettre à Paris demain, de peur que la nouvelle de la mort de M. d'Ervins ne vous arrive avant ma lettre, et ne vous effraye pour moi.

Ce soir, pendant que l'infortunée Thérèse avoit désiré d'être seule, je me suis promenée sur le bord de la rivière, j'ai voulu me livrer au souvenir de Léonce; mais je ne sais, une inquiétude que j'avois de la peine à m'avouer, m'empêchoit de m'abandonner au charme de cette idée. Je me rappelai quelques traits sévères de son caractère, ce qu'il en disoit lui-même dans sa lettre à M. Barton. Ce n'étoit plus un amant, c'étoit un juge que je croyois voir dans Léonce; et des mouvemens d'une fierté douloureuse s'emparoient de mon ame en pensant à lui. Enfin, me retraçant tout ce que Mad. de Vernon m'avoit dit pour me rassurer, je me suis répété qu'un trait de bonté même indiscret ne pouvoit détruire les sentimens qu'il m'a témoignés, et je suis rentrée chez moi plus tranquille.

Hélas! Thérèse, l'infortunée Thérèse est la seule à plaindre! combien vous vous intéresserez

à son malheur, bonne, excellente Louise, combien vous serez disposée à me pardonner ce que j'ai fait pour elle! Ce n'est pas vous qui seriez sévère, envers les égaremens même de la pitié.

LETTRE XXXIII.

Delphine à Mlle d'Albémar.

Bellerive, 9 Juillet.

Depuis trois jours, le croirez-vous, ma chère Louise, je n'ai pas reçu une seule lettre de Mad. de Vernon; je n'ai pas entendu parler de Léonce! peut-être n'est-il pas encore revenu de Mondoville! J'ai reçu seulement une lettre de Mad. d'Artenas, la tante de Mad. de R., qui me mande que la mort de M. d'Ervins fait un bruit horrible dans Paris, et que beaucoup de gens me blâment: elle me demande de l'instruire de la vérité des faits, pour qu'elle puisse me défendre; et que m'importe ce qu'on dire de moi! c'est l'opinion de Léonce que je veux savoir.

J'avois envie d'aller à Paris pour parler encore à Mad. de Vernon; je ne puis abandonner Thérèse; elle a pris la fièvre avec un délire violent; elle veut me voir à tous les instans; hier j'étois sortie de sa chambre pendant quelques minutes, elle me demanda, et ne me trouvant point auprès d'elle, elle tomba dans un accès de pleurs qui me fit une peine profonde; non, je ne la quitterai point.

LETTRE XXXIV.

Delphine à Mlle d'Albémar.

Bellerive, 10 Juillet.

Ce jour s'est encore passé sans nouvelles, et cependant Léonce est arrivé; un de mes gens revenu ce soir de Paris a rencontré un des siens. Je suis descendue vingt fois pendant le jour dans mon avenue, regardant si je ne voyois venir personne, reconnoissant de loin le facteur des lettres, courant d'abord au-devant de lui, mais bientôt forcée de m'appuyer contre un arbre pour l'attendre; les battemens de coeur qui me saisissoient m'ôtoient la force de marcher.

J'ai épuisé toutes les informations que l'on peut prendre sur les lettres, sur les moyens d'en recevoir, sur la possibilité d'en perdre; je suis honteuse auprès de mes gens de ces innombrables questions; je les ai cessées, n'en espérant plus rien.

Il est clair que Mad. de Vernon n'a pas été contente de Léonce, puisqu'elle ne m'a pas mandé à l'instant même ce qu'il lui a dit; elle espère le ramener, non, je ne lui écrirai point; non, je n'entrerai point avec lui dans aucune justification; je n'irai point à Paris pour le prévenir, pour lui demander grace; je peux avoir eu tort selon son opinion, mais quand je lui confie mes motifs, mais quand je sollicite presque mon pardon, par l'entremise de mon amie; enfin, quand je suis seule ici dans la douleur, auprès du lit d'une infortunée, qui succombe aux tourmens du repentir et de l'amour, c'est à Léonce à venir me chercher.

LETTRE XXXV.

Léonce à sa mère.

Paris, ce 11 Juillet.

Je vous ai écrit, je crois, il y a quatre jours, de Mondoville, ma chère mère, une lettre que je désavoue entièrement; vous aviez raison de choisir Mademoiselle de Vernon pour ma femme. Mad. de Vernon m'a remis une lettre de vous décisive, le contrat est signé d'hier au soir, et cependant je vis, vous ne pouvez rien désirer de plus.

J'avois abrégé mon séjour à Mondoville, mais ce n'étoit pas dans ce but. A mon arrivée j'apprends que M. de Serbellane a tué M. d'Ervins, à la suite d'une querelle politique chez Mad. d'Albémar; tout Paris retentit de cet éclat scandaleux; sur le champ de bataille même M. de Serbellane a nommé Mad. d'Albémar, il étoit renfermé chez elle depuis vingt-quatre heures; elle m'avoit dit qu'il étoit parti pour le Portugal; dans huit jours elle part pour Montpellier, d'où elle se rendra

Lisbonne; s'il n'est pas permis à M. de Serbellane de revenir en France pour l'épouser. Elle-même m'a écrit que Mad. de Vernon m'apprendroit toute son histoire. Enfin de quoi me plaindrois-je? elle est libre, son caractère devoit m'être connu: ne m'aviez-vous pas dit, ma mère, qu'il ne s'accorderoit jamais avec le mien? pardonnez-moi de vous en avoir parlé: oubliez-la.

Je le sais, il ne m'est pas permis d'en finir; l'existence que vous m'avez donnée vous appartient; j'ai éprouvé une émotion assez forte de tout ceci, mais ce n'est pas en vain que votre sang m'a transmis le courage et la fierté; j'en aurai, je serai dans deux jours l'époux de Matilde. Que dira Mad. d'Albémar alors, que pensera-t-elle? Mais qu'importe ce qu'elle pensera? ma mère, vous serez obéie.

Le pauvre Barton s'est démis le bras en tombant de cheval, il est obligé de rester à Mondoville encore quelque tems; il s'est aussi comme moi cruellement trompé, mais qu'en résulte-t-il pour lui? rien. Adieu ma mère.

LETTRE XXXVI.

Delphine à Mlle d'Albémar.

Bellerive, dans la nuit
du 12 Juillet.

Je n'ai plus rien à vous dire sur moi; aujourd'hui à six heures du soir, mon sort a fini, et à neuf, j'ai reçu la lettre qui me l'annonce. J'existe; je crois que je ne mourrai pas; j'irai vous rejoindre dès que Mad. d'Ervins sera rétablie. Il y a quelques heures que je me suis crue très-mal, mais c'est une des illusions de la douleur: souffrir ce n'est pas mourir, c'est vivre.

Lisez cette lettre; je suis parvenue à vous la copier, mais il faut que j'en conserve l'original toujours sous mes yeux, si je ne la voyois pas, je n'y croirois plus; j'irois trouver Léonce, j'irois lui dire que je l'aime encore; et de ma vie je ne dois le voir, ni lui parler!

Madame de Vernon à Mad. d'Albémar.

Ce 10 Juillet.

La peine que je vais vous causer, ma chère Delphine, m'est extrêmement douloureuse ; j'ai remis votre billet à Léonce, je lui ai parlé avec la plus grande vivacité, mais il étoit déjà tellement prévenu par le bruit qu'a fait cette malheureuse aventure, qu'il m'a été impossible de le ramener ; il prétend que vos caractères ne se conviennent point, que vous l'offenseriez sans cesse dans ce qu'il a de plus cher au monde, le respect pour l'opinion, et que vous vous rendriez malheureux mutuellement. Il avoit, d'ailleurs, reçu une lettre de sa mère, qui s'opposoit formellement à ce qu'il vous épousât, et le sommoit de remplir ses engagemens avec ma fille.

J'ai voulu lui rendre à cet égard toute sa liberté, mais il l'a refusée ; et comme il étoit décidé à ne point s'unir avec vous, il m'a paru naturel de revenir à nos anciens projets ; le contrat de Matilde et de Léonce a donc été signé aujourd'hui, et après demain, à six heures du soir, il se marient ; je vou-

drois vous voir avant cet instant si solennel pour moi ; venez demain à Paris, et j'irai chez vous. Adieu, je suis bien affectée de votre chagrin.

Sophie de Vernon.

Cette lettre, qui m'est parvenue par la poste, devoit, d'après la date, m'arriver avant-hier : est-ce la fatalité, ou Mad. de Vernon vouloit-elle s'épargner mes plaintes ? Oh ! j'en suis sûre, elle a froidement servi ma cause ; je me suis confiée dans son amitié pour moi ; et j'avois tort ; son affection pour sa fille a sans doute affoibli toutes ses expressions en ma faveur. Mais Léonce ! juste ciel ! Léonce, devoit-il avoir besoin qu'on me défendît ? La vérité ne lui suffisoit-elle pas ?

Ce matin je m'éveillois aux espérances des plus tendres affections du cœur ; la nature me sembloit la même ; je pensois, j'aimois, j'étois moi ; et il se préparoit à conduire une autre femme à l'autel ! Il ne me donnoit pas même un regret ! il me croyoit indigne de son nom ! Je voulois ce soir même aller trouver Léonce, oui, l'époux de Matilde, lui demander la raison de cette cruauté, de ce mépris qui l'avoient forcé de rompre nos liens. Mais quel honte, grand Dieu ! l'implorer ! lui, qui me croit dégradée dans l'opinion des hommes ! Ah ! que je

meure, mais que je meure immobile à la place où j'ai reçu le coup mortel.

Qu'avois-je donc fait, cependant, qui pût inspirer à Léonce cette haine subite contre moi? J'avois cédé à la pitié que m'inspiroit l'amour de Thérèse: ne la comprend-il donc pas, cette pitié? Se croit-il certain de n'en avoir jamais besoin? Ma condescendance peut être blâmée, je le sais; mais pouvois-je aimer comme j'aimois Léonce, et n'avoir pas un coeur accessible à la compassion? L'amour et la bonté ne viennent-ils pas de la même source?

Non, ce ne sont pas les motifs de mon action qu'il juge, c'est ce que les autres en ont dit; c'est leur opinion qu'il consulte pour savoir ce qu'il doit penser de moi; jamais il ne m'auroit rendue heureuse, jamais. Ah! qu'ai-je dit, Louise? aucune femme sur la terre ne l'auroit été comme moi: je me serois conformée à son caractère, je l'aurois consulté sur toutes mes actions; il m'aimoit, j'en suis sûre! sans cet éclat cruel... Ah! Thérèse, vous nous avez perdues toutes les deux!

J'ai eu soin de lui cacher qu'elle étoit la cause de mon désespoir: elle est assez malheureuse. Cependant elle n'a point à se plaindre de son amant, c'est le sort qui le sépare. Mais Léonce, ce sort,

c'est ta volonté, c'est toi....... Louise, est-il sûr qu'ils sont mariés maintenant! qui le sait, qui me le dira? Sans doute, ils le sont depuis plusieurs heures; tout est irrévocable.

J'irai pourtant à Paris demain, je n'y verrai personne, je ne verrai pas Mad. de Vernon. Qu'a-t-elle affaire de moi? mais je saurai l'heure, le lieu, les circonstances; je veux me représenter l'événement qui sera désormais l'unique souvenir de ma vie: je veux d'autres douleurs que cette lettre, d'autres pensées non moins déchirantes, mais qui soulagent un peu ma tête: elle est là devant moi, cette lettre, je la regarde sans cesse comme si elle devoit s'animer, et répondre à mes avides questions.

Louise, vous aviez raison de craindre le monde pour votre malheureuse Delphine; voilà mon ame bouleversée: le calme n'y rentrera plus, la tempête a triomphé de moi; vous qui m'aimez encore, il faut que vous me le pardonniez, mais je crois que je ne peux plus vivre; j'ai horreur de la société, et la solitude me rend insensée; il n'y a plus de place sur la terre où je puisse me reposer.

LETTRE XXXVII.

Delphine à Mlle d'Albémar.

Paris, le 13 Juillet à minuit.

Louise, hier il n'étoit pas marié, non il ne l'étoit pas encore! Juste ciel! seule maintenant, abandonnée de tout ce que j'aimois, vous dirai-je ce que mon désespoir peut à peine me persuader encore! Écoutez-moi, si je me rappelle ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti, ma raison n'est pas encore entièrement égarée.

Il me fut impossible de rester plus long-tems à Bellerive; l'inaction du corps, quand l'ame est agitée, est un supplice que la nature ne peut supporter; je montai en voiture, j'ordonnai qu'on me conduisît à Paris, sans aucun projet, sans aucune idée qu'il me fût possible de m'avouer; je sentois encore, non de l'espérance, mais quelque chose qui différoit cependant de l'impres-

sion qu'une nouvelle certaine fait éprouver. A force de réfléchir, mes idées s'étoient obscurcies et j'étois parvenue à douter.

Je contemplois tous les objets dans le chemin avec ce regard fixe, qui ne permet pas de rien distinguer; j'apperçus cependant un pauvre vieillard sur la route; je fis arrêter ma voiture pour lui donner de l'argent; ce mouvement n'appartenoit point à la bienfaisance; il étoit inspiré par l'idée confuse qu'une action charitable détourneroit de moi le malheur qui me menaçoit; je frémis en découvrant quelques restes d'espoir dans mon ame, en sentant que je n'étois pas encore au dernier terme de la douleur; je tombai à genoux dans ma voiture sans avoir la force de prier, et j'arrivai dans une anxiété inexprimable.

Antoine étoit chez moi; je n'osai lui faire une question directe; mais je lui dis sur Mad. de Vernon, un mot qui devoit l'amener à me parler d'elle. — Sans doute, me répondit-il, Madame vient ici pour assister au mariage de Mademoiselle Matilde avec M. de Mondoville: c'est à six heures à Sainte-Marie, près de Chaillot, à l'extrémité du fauxbourg, dans l'église du couvent, où Mademoiselle de Vernon a été élevée: il n'est pas cinq heures. Madame a bien le tems de faire sa toilette. —

Oh! Louise! il n'étoit pas encore son époux! j'étois à cinquante pas de lui, je pouvois aller me jeter en travers de la porte; et sa voiture auroit passé sur mon coeur avant que le mariage s'accomplît!

Non, jamais une heure n'a fait naître tant de pensées diverses, tant de projets adoptés, et rejetés à l'instant! je me suis crue vingt fois décidée à tout hasarder pour lui parler encore, avant qu'il eût prononcé le serment éternel; et vingt fois la fierté, la timidité glacèrent mes mouvemens, et renfermèrent en moi-même la passion qui me consumoit: je me disois: Léonce, que mon imprudence a détaché de moi, que pensera-t-il d'une action inconsidérée? Faut-il le voir marcher à l'autel après avoir foulé ma prière! Cette réflexion m'arrêtoit, mais le souvenir des jours où il m'avoit aimée la combattoit bientôt avec force. Pendant ces incertitudes je voyois l'heure s'écouler, et le tems décidoit pour moi de l'irrévocable destinée.

Je ne sais par quel mouvement je pris tout-à-coup un parti, dont l'idée me donna d'abord quelque soulagement. Je résolus d'aller moi-même, couverte d'un voile, à cette église où ils devoient se marier, et d'être ainsi témoin de la cérémonie. Je ne comprends pas encore quel étoit mon projet; je n'avois pas celui de m'opposer au mariage, d'o-

ser faire un tel scandale; j'espérois, je crois, que je mourrois; ou plutôt, la réflexion ne me guidoit pas: la douleur me poursuivoit, et je fuyois devant elle.

Je sortis seule, et tellement enveloppée d'un voile et d'un vêtement blanc, qu'on ne me reconnut point à ma porte; je marchois dans la rue rapidement, je ne sais d'où me venoit tant de forces; mais il y avoit sans doute dans ma démarche quelque chose de convulsif, car je voyois ceux qui passoient s'arrêter en me regardant; une agitation intérieure me soutenoit, je craignois de ne pas arriver à tems, j'étois pressée de mon supplice, il me sembloit qu'en atteignant au plus haut degré de la souffrance, quelque chose se briseroit dans ma tête ou dans mon coeur, et qu'alors j'oublierois tout.

J'entrai dans l'église sans avoir repris ma raison; la fraîcheur du lieu me calma pendant quelques instans; il y avoit très-peu de monde, je pus choisir la place que je voulois, et je m'assis derrière une colonne qui me déroboit aux regards, mais cependant, hélas! me permettoit de tout voir. J'apperçus quelques femmes âgées dans le fond de l'église, qui prioient avec recueillement; et comparant le calme de leur situation avec la violence

de la mienne, je haïssois ma jeunesse qui donnoit à mon sang cette activité de malheur.

Des instrumens de fête se firent entendre en dehors de l'église; ils annonçoient l'arrivée de Léonce; les orgues bientôt aussi la célébrèrent, et mon coeur seul mêloit le désespoir à tant de joie. Cette musique produisit sur mes sens un effet surnaturel; dans quelque lieu que j'entendisse l'air que l'on a joué, il seroit pour moi comme un chant de mort. Je m'abandonnai en l'écoutant à des torrens de larmes, et cette émotion profonde fut un secours du ciel; j'éprouvai tout-à-coup un mouvement d'exaltation qui soutint mon ame abattue: la pensée de l'Être-Suprême s'empara de moi; je sentis qu'elle me relevoit à mes propres yeux: non, me dis-je à moi-même, je ne suis point coupable; et lorsque tout bonheur m'est enlevé, le refuge de ma conscience, le secours d'une providence miséricordieuse me restera. Je vivrai de larmes; mais aucun remords ne pouvant s'y mêler, je ne verrai dans la mort que le repos. Ah! que j'ai besoin de ce repos!

Je n'avois pas encore osé lever les yeux; mais quand les sons eurent cessé, cette douleur déchirante qu'ils avoient un moment suspendue, me saisit de nouveau; je vis Léonce à la clarté des flam-

beaux, pour la dernière fois sans doute je le vis! il donnoit la main à Matilde, elle étoit belle, car elle étoit heureuse; et moi, mon visage couvert de pleurs ne pouvoit inspirer que de la pitié.

Léonce, est-ce encore une illusion de mon coeur? Léonce me parut plongé dans la tristesse; ses traits me sembloient altérés, et ses regards erroient dans l'église, comme s'il eût voulu éviter ceux de Matilde. Le prêtre commença ses exhortations, et lorsqu'il se tourna vers Léonce, pour lui adresser des conseils sur le sentiment qu'il devoit à sa femme, Léonce soupira profondément, et sa tête se baissa sur sa poitrine.

Vous le dirai-je, un instant après je crus le voir qui cherchoit dans l'ombre ma figure appuyée sur la colonne, et je prononçai dans mon égarement ces mots d'une voix basse: — *C'étoit à Delphine, Léonce, que cette affection étoit promise; oui, Léonce la devoit à Delphine; elle n'a point cessé de la mériter.* — Il se troubla visiblement, quoiqu'il ne pût m'entendre; Mad. de Vernon se leva pour lui parler; elle se mit entre lui et moi; il s'avança cependant encore pour regarder la colonne; son ombre s'y peignit encore une fois.

J'entendis la question solennelle qui devoit décider de moi, un frissonnement glacé me saisit; je me penchai en avant, j'étendis la main; mais bientôt épouvantée de la sainteté du lieu, du silence universel, de l'éclat que feroit ma présence, je me retirai par un dernier effort, et j'allai tomber sans connoissance derrière la colonne. Je ne sais ce qui s'est passé depuis; je n'ai point entendu le *oui* fatal; le froid bienfaisant de la mort m'a sauvé cette angoisse.

A dix heures du soir, le gardien de l'église, au moment où il alloit la fermer, s'est apperçu qu'une femme étoit étendue sur le marbre; il m'a relevée, il m'a portée à l'air; enfin, il m'a rendue cette fièvre douloureuse qu'on appelle la vie; je me suis fait conduire chez moi, j'ai trouvé mes gens inquiets, et de quoi, juste ciel? que ne pleuroient-ils de me revoir!

Après trois heures d'une immobilité stupide, j'ai retrouvé la force de vous écrire; Louise, ma seule amie, rappelez-moi près de vous; ils sont tous heureux ici, qu'ai-je à faire dans ce pays de joie? Peut-être les lieux que vous habitez ranimeront-ils en moi les sentimens que j'y ai long-tems éprouvés; une année ne peut-elle se retrancher de la vie? mais un jour, un seul jour! Ah! c'est celui-là qui ne s'effacera point.

LETTRE XXXVIII.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 14 Juillet.

Je vous ai mandé ma résolution: sachez à présent que je suis marié, oui, depuis hier, à Matilde, je suis marié; je vous ai épargné tout ce que j'ai souffert; pourquoi mêler à vos douleurs les inquiétudes de l'amitié? Mais il faut cependant si je ne veux pas devenir fou, que je vous confie une seule chose; et que direz-vous de moi si ce secret impossible à garder, est une apparition, un fantôme, une chimère? Voilà ce qu'est devenu votre misérable ami, voilà dans quel état elle m'a jeté par sa perfidie.

Je savois hier que Mad. d'Albémar étoit à Bellerive, s'occupant de son départ pour Lisbonne; je le savois, hé bien, au milieu de la cérémonie imposante, qui pour jamais disposoit de mon sort;

dans cette église, où la fierté, le devoir, la volonté de ma mère m'ont entraîné, j'ai cru voir, derrière une colonne, Mad. d'Albémar, couverte d'un voile blanc; mais sa figure s'offrit à mes regards si pâle et si changée, que c'est ainsi que son image devroit m'apparoître après sa mort. Plus je fixois les yeux sur cette colonne, plus mon illusion devenoit forte, et je crus que mon nom et le sien avoient été prononcés par sa voix, que j'entends souvent il est vrai quand je suis seul.

Mad. de Vernon s'approcha de moi, et me rappela doucement à ce que je devois à Matilde; je me levai pour prononcer le serment irrévocable, à l'instant même je vis cette même ombre s'avancer, étendre la main, et mon trouble fut tel qu'un nuage couvrit mes yeux. Je fis cependant un nouvel effort pour examiner cette colonne, dont j'avois cru voir sortir l'image persécutrice de ma vie; mais je n'apperçus plus rien, l'effet des lumières dans cette vaste église, et mon imagination agitée avoit sans doute créé cette chimère.

Mon silence et mon trouble, cependant, embarrassoient Matilde; je me hâtai de dire *oui*, comme dans l'égarement d'un rêve. Mon ame

toute entière étoit ailleurs, n'importe, le lien est serré, je suis l'époux de Matilde! quand il seroit vrai que Delphine m'auroit aimé quelques instans, elle a senti, je n'en puis douter, qu'après l'éclat de son aventure, elle seroit perdue si elle n'épousoit pas M. de Serbellane; mais si je savois au moins qu'elle m'a regretté: indigne foiblesse! Delphine m'a trompé, la nature n'a plus rien de vrai.

Vous saurez une fois, si je puis raconter ces derniers jours, sans tomber dans des accès de rage et de douleur, vous saurez une fois tout ce qui s'est passé. Mais ce fantôme blanc, hier, qu'étoit-il? Je le vois encore..... Ah! mon ami, quand vous serez guéri, venez, j'ai plus besoin de vous que dans les débiles jours de mon enfance; ma raison est sans force, et je n'ai plus d'un homme que la violence des passions.

Fin du tome premier.

Table

Du Premier Volume.

Delphine.

Première Partie.

Lettre I. Madame d'Albémar à Matilde de Vernon. Bellerive, ce 12 Avril 1790. page 1
— II. Réponse de Matilde de Vernon à Madame d'Albémar. Paris, ce 14 Avril 1790. — 7
— III. Delphine à Matilde. — 12
— IV. Delphine d'Albémar à Madame de Vernon. Bellerive, ce 19 Avril 1790. — 19
— V. Madame de Vernon à Delphine. Paris, ce 17 Avril. — 20
— VI. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 19 Avril. — 21

Lettre VII. Réponse de Mlle d'Albèmar à Delphine. Montpellier, ce 25 Avril 1790. page 34
— VIII. Réponse de Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 1 Mai. 42
— IX. Madame de Vernon à M. de Clarimin. Paris, ce 2 Mai. — 53
— X. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 3 Mai. — 56
— XI. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 4 Mai. — 65
— XII. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 8 Mai. — 69
— XIII. Réponse de Mlle d'Albémar à Delphine. Montpellier, ce 14 Mai. — 76
— XIV. Delphine à Mlle d'Albémar. ce 19 Mai. — 79
— XV. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 22 Mai — 88
— XVI. Mlle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 20 Mai 1790. — 92
— XVII. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, ce 25 Mai. — 94
— XVIII. Léonce à M. Barton. Bayonne, 17 Mai 1790. — 95
— XIX. Delphine à Mlle d'Albémar. ce 27 Mai. — 102

Lettre XX. Delphine à Mlle d'Albémar. ce 31 Mai. . page 107
— *XXI. Léonce à M. Barton. ce* 1 *Juin* — 116
— *XXII. Delphine à Mlle d'Albémar. ce* 3 *Juin.* — 119
— *XXIII. Delphine à Mlle d'Albémar. ce* 5 *Juin.* — 127
— *XXIV. Léonce à M. Barton. Paris, ce* 6 *Juin.* — 132
— *XXV. Delphine à Mlle d'Albémar. ce* 10 *Juin.* — 136
— *XXVI. Delphine à Mlle d'Albémar. ce* 20 *Juin.* — 146
— *XXVII. Léonce à M. Barton. Paris, ce* 29 *Juin.* — 155
— *XXVIII. Madame de Vernon à M. de Clarimin. Paris, ce* 30 *Juin* 1790 — 167
— *XXIX. Delphine à Mlle d'Albémar. ce* 2 *Juillet.* — 169
— *XXX. Delphine à Mlle d'Albémar. ce* 4 *Juillet.* — 180
— *XXXI. Léonce à sa mère. Mondoville,* 6 *Juillet* 1790. — 196
— *XXXII. Delphine à Mlle d'Albémar. Bellerive, ce* 6 *Juillet.* — 203
— *XXXIII. Delphine à Mlle d'Albémar. Bellerive,* 9 *Juillet.* — 216

Lettre XXXIV. Delphine à Mlle d'Albémar. Bellerive, 10 Juillet. page 217

— *XXXV. Léonce à sa mère. Paris, ce 11 Juillet.* — 219

— *XXXVI. Delphine à Mlle d'Albémar. Bellerive, ce 12 Juillet.* — 221

— *XXXVII. Delphine à Mlle d'Albémar. Paris, le 13 Juillet à minuit.* — 226

— *XXXVIII. Léonce à M. Barton. Paris, ce 14 Juillet.* — 233